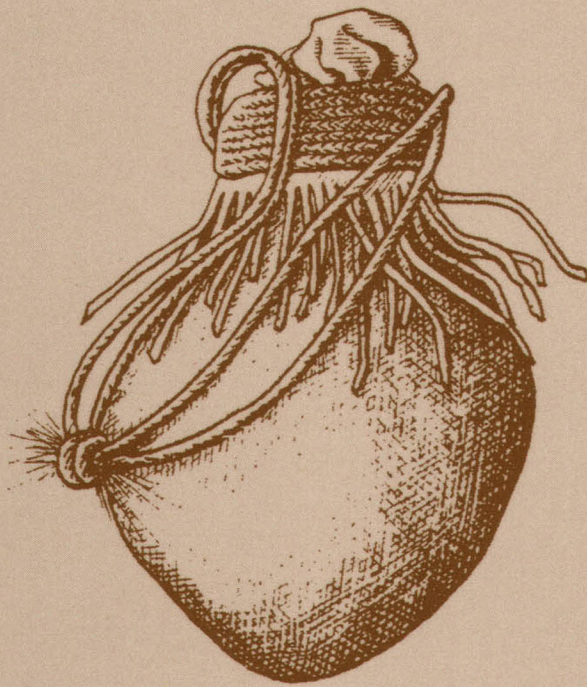


ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

X

Beni Isguen — Bouzeis



Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

EDISUD

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

GABRIEL CAMPS
professeur émérite à l'Université de Provence
L.A.P.M.O., Aix-en-Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)
S. CHAKER (Linguistique)
M.-C. CHAMLA (Anthropobiologie)
J. DESANGES (Histoire ancienne)
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	J. LECLANT (Égypte)
E. BERNUS (Touaregs)	T. LEWICKI (Moyen Age)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	L. SERRA (Linguistique)
H. CLAUDOT (Ethnolinguistique)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
M. FANTAR (Punique)	J. VALLVÉ BERMEJO (Al Andalus)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al Andalus)

UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES ET
ETHNOLOGIQUES
LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE ET DE PRÉHISTOIRE DES PAYS
DE LA MÉDITERRANÉE OCCIDENTALE
INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN

ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

X

Beni Isguen - Bouzeis

Ouvrage publié avec le concours
et sur la recommandation du
Conseil international de la Philosophie
et des Sciences humaines
(UNESCO)

ÉDISUD
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France

ISBN 2-85744-201-7 et 2-85744-549-0

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou des ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 1991.

Secrétariat : Laboratoire d'Anthropologie et de Préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale, Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

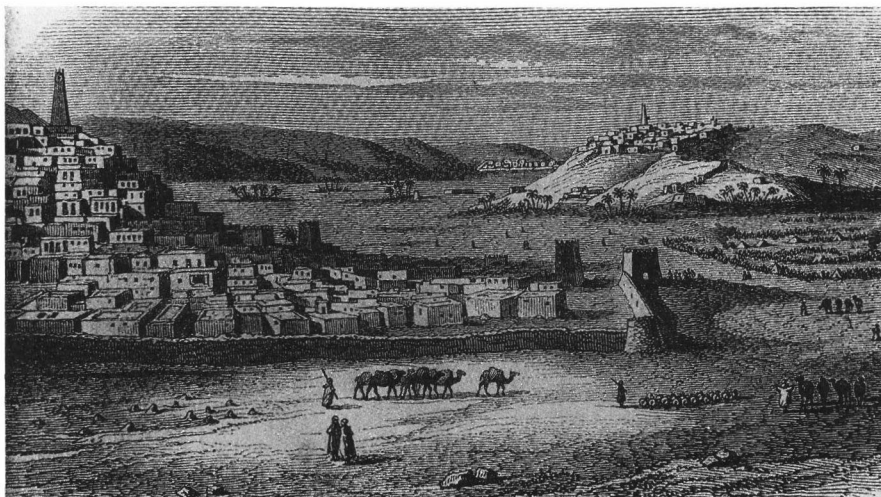
B60. BENI ISGUEN

Ville du Mزاب (Algérie) à 600 km au sud d'Alger. Au contraire des autres villes de la pentapole mزابite, Beni Isguen n'est pas construite sur un piton rocheux mais sur le flanc d'une colline rocheuse et c'est aussi la seule ville de la pentapole à ne pas avoir été bâtie sur l'oued M'زاب mais au confluent de l'ouest N'tizza et de l'oued Mزاب ce qui a permis aux fondateurs d'implanter la palmeraie (le jardin nourricier de la ville) en amont de l'oued N'tissas, oued essentiellement souterrain sauf en période de crue. Le choix de cet emplacement et l'érection de la ville n'est pas nécessairement antérieur à la création de Ghardaïa comme cela a souvent été écrit, sans que des références puissent être avancées. Comme on le verra plus loin une autre ville (Tafilelt) a peut-être été antérieure à Beni Isguen. Au cours des siècles la charge d'occupation des sols par les palmeraies et leur exploitation intensive a, peu à peu, asséché le cours souterrain de l'oued Mزاب ; l'édification de Bou Noura, Melika et Ghardaïa ne s'explique pas autrement que par la recherche de puits exploitables en remontant l'oued vers l'amont.

La réputation de ville sainte qui est faite depuis quelques décennies à Beni Isguen est assez récente car en 1860 encore c'est Melika qui était considérée comme la ville sainte du Mزاب tandis que Beni Isguen passait pour être la cité militaire de la confédération mزابite. En ce temps là (1860), le haut de la colline de Beni Isguen était couvert de ruines, mosquée comprise, et se trouvait en dehors des murailles de la ville habitée. Puis la partie haute de la colline fut reconstruite et incluse dans la ville de Beni Isguen mais la cour de l'ancienne mosquée (dite « mosquée de Tafilelt ») fut conservée et est toujours entretenue. Si une guerre a opposé Tafilelt et Beni Isguen à un moment de leur histoire, Tafilelt l'a apparemment perdue et ses habitants ont peut-être émigré vers d'autres cités du Mزاب comme cela est raconté au sujet de la vieille ville de Bou Noura en ruine sur le sommet de la colline au flanc de laquelle se trouve l'actuelle ville de Bou Noura.

Au XIX^e siècle, la ville comportait deux murailles d'enceinte espacées de moins de dix mètres. Toutes les portes de ces deux enceintes étaient fermées la nuit mais l'espace entre les murailles permettaient aux nomades (qui ne sont pas Ibadites) commerçant avec les citadins de rester à l'abri de la muraille extérieure.

L'insécurité ayant disparue avec l'annexion du Mزاب par la France (1882) la cité s'agrandit et supprima la muraille extérieure. La nouvelle enceinte, toujours visi-



Beni Isguen, Melika et Ghardaïa en 1854.

ble aujourd'hui, fut construite vers 1870. Cette enceinte est bien entretenue et il est difficile de repérer toute trace d'extension. Cela pour rappeler que toute ambition de datation par un examen superficiel des bâtisses est assez vaine. Quoiqu'il en soit, après que Beni Isguen et Tafilelt ne firent plus qu'une seule ville, que la ville haute fut reconstruite à l'intérieur de la nouvelle enceinte et que la mosquée du haut perdit totalement son minaret il est probable que la nécessité de maintenir un point haut de surveillance conduisit les habitants d'alors à construire une tour de guet, tout en haut du flanc de la colline, pour assurer la surveillance vers le plateau; de nos jours, cette tour sert de belvédère aux touristes.

Comme dans chaque ville de la pentapole, des lois coutumières réglementent la vie de la cité et, par exemple, les non-Ibâdites ne peuvent être propriétaires ou même simplement locataires à l'intérieur de la ville. Toutefois, sous la poussée du développement moderne Beni Isguen a largement débordé hors de ses murailles, tout comme les autres villes du Mzab.

BIBLIOGRAPHIE

- DELHEURE J., *Faits et dires du Mzab*, Sellaf, Coll. Études ethnolinguistiques Maghreb-Sahara S. Chaker, M. Gast, direct. n° 4, 1986, 332 p.
 DONNADIEU C. et P., DIDILLON H. et J.-M., *Habiter le désert, les maisons mzabites*, Architecture et recherches, Bruxelles, Mardaga, 1986, 254 p.
 RAVEREAU A., *Le Mzab, une leçon d'architecture*, Sindbad, Paris, 1981, 282 p.
 TRISTRAM H.-B., *The great Sahara : Wanderings south of the Atlas mountains*, Londres, 1860, John Murray, 435 p.

Y. BONÈTE

B61. BENI-MESSOUS (Nécropole mégalithique)

Les dolmens de Beni-Messous sont situés à moins de 20 kilomètres d'Alger. Les dolmens furent construits sur les deux versants du ravin et la partie du plateau voisine de l'oued Beni-Messous qui descend du massif de la Bouzaréa. Cet oued qui a taillé un ravin profond de plus de 50 mètres porte actuellement sur les cartes le nom de Beni-Messous qui est celui d'une tribu anciennement installée au nord de Chéraga. Les anciennes publications parlent de l'oued Tarfa; ce nom est employé pour la dernière fois en 1898.

La disposition de la nécropole de part et d'autre de l'oued explique les noms très variés qui lui ont été donnés. La limite entre les communes de Aïn Bénian et Chéragas suit le thalweg. Il y a donc des dolmens sur les deux communes; les noms de Guyotville, Chéragas et Baïnem furent utilisés tour à tour pour désigner l'ensemble, ce qui amena certaines confusions au point que certains auteurs semblent avoir cru à l'existence de deux groupes mégalithiques bien distincts.

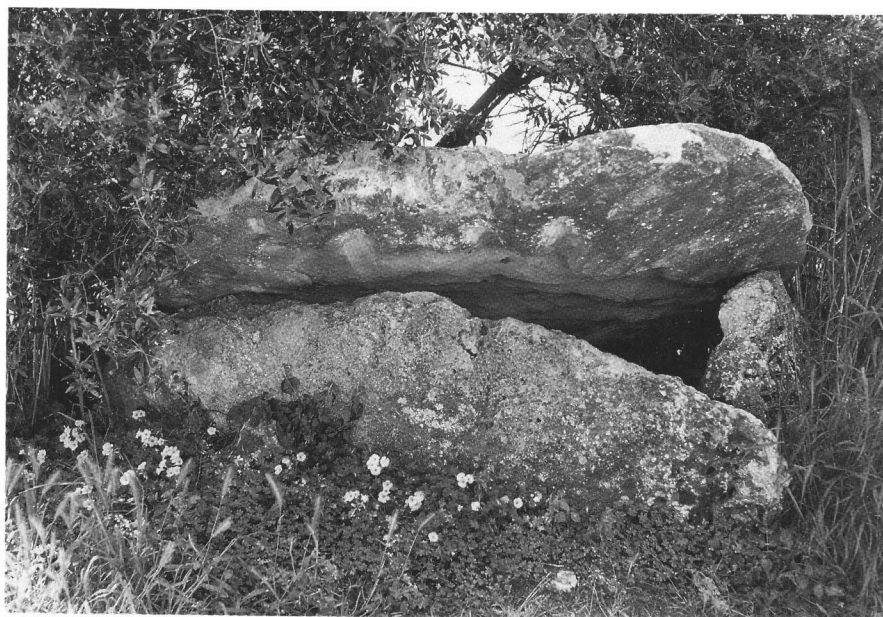
Dès 1861 Berbrugger comprend la nécessité de donner un nom aux dolmens de la rive gauche et les appelait : « Monuments druidiques d'El Kalaâ ». En 1865, Héron de Villefosse distinguait à son tour les dolmens du plateau de Baïnem et ceux de la ferme de « Calla » (El Kalaâ).

Si les dolmens de la rive gauche ont eu la chance d'avoir, dès le début, un nom qui subsista parce qu'il était précis, ceux de la rive droite continuèrent à porter des noms les plus divers : dolmens du plateau de Beni-Messous, du plateau de Baïnem, de Guyotville, de l'oued Tarfa...

En fait, dès le début, le nom de Beni-Messous fut le plus usité, c'est ainsi que Berbrugger semble les avoir nommés au moment où il les découvrit vers 1840 et les fouilles du Dr Bertherand en 1868 et 1869 font admettre ce nom, mais on les appela longtemps encore dolmens de Guyotville et c'est sous cette étiquette que furent classés au Musée d'Alger, en 1904, les objets en provenant.



Vue partielle de la nécropole (Photo OFALAC).



Dolmen de Beni Messous (Photo OFALAC).

Il faut donc conserver ce nom de Beni-Messous qui a l'antériorité et la chance d'être assez juste, mais il ne peut s'appliquer qu'à l'ensemble des dolmens qui se sont élevés de part et d'autre de l'oued et non pas seulement à ceux de la rive droite ou de la rive gauche. Aussi faut-il distinguer dans la nécropole de Beni-Messous, au sud (rive gauche) le groupe d'Aïn Kalaâ, et au nord (rive droite) le groupe que nous proposons d'appeler, pour des raisons que nous exposerons plus loin, le groupe Kuster. La liste des Monuments Historiques classés au 31.12.1949 le nomme ainsi : « Tombeaux mégalithiques sur le plateau de Beni-Messous ».

Historique des fouilles

Connus depuis longtemps, les dolmens de Beni-Messous furent fouillés très tôt, sans parler des chercheurs de trésors des époques antérieures. Bien que Lukis et Lond le disent incidemment, rien ne prouve que Berbrugger ait personnellement fouillé ces dolmens, cependant il possédait une fibule en bronze provenant des dolmens de Chéragas (groupe d'Aïn Kalaâ).

Les premières fouilles connues furent, semble-t-il, celles du Dr Bertherand en 1868 et 1869 publiées dans le *Bulletin de la Société algérienne de climatologie*. Ces fouilles ne semblent pas avoir été menées avec beaucoup de soin ; elles permettent toutefois d'affirmer l'existence d'inhumations multiples et la présence de vases et de bijoux en bronze dans chaque dolmen. Cependant, quelques remarques particulières sont faites par le fouilleur : les bracelets étaient moins nombreux que les individus enterrés et le nombre des vases ne correspondait pas non plus au nombre des squelettes ; enfin le Dr Bertherand signale une orientation constante des dolmens vers le levant.

Tout le mobilier et les restes anthropologiques provenant de ces fouilles ont disparu sans laisser de trace.

Les auteurs suivants : Lukis, Héron de Villefosse, Henri Martin, se contentent de situer et de dénombrer les dolmens en maltraitant les noms (Héron de Villefosse parle de Calla et de Beni Ressous). En 1881 M. Kuster, professeur au Lycée d'Alger, est propriétaire du terrain où s'élèvent de nos jours les derniers dolmens et c'est grâce à lui — H. Martin et F. Regnault le disent formellement — que les dolmens ne disparaissent pas complètement. Kuster fit de nouvelles fouilles entre 1882 et 1904 et fit don de ses collections au Musée des Antiquités d'où elles seront versées, à sa création, au Musée d'Ethnographie et de Préhistoire du Bardo. Si nous avons quelques connaissances sur les dolmens de Beni-Messous c'est bien à Kuster que nous le devons. Il mérite bien que le groupe de la rive droite porte son nom.

Grâce à F. Regnault qui nous l'a transmis, nous avons même un plan de la propriété avec l'emplacement des dolmens relevé par Kuster lui-même ; c'est un précieux document sur l'état d'une partie de la nécropole en 1883.

Puis de nouveau le silence se fait sur ces dolmens ; en 1887 le Dr Kobelt publie dans la *Revue Ethnographique* un article. En 1898 Battandier et Trabut ne font que citer et reprendre les résultats des fouilles de Bertherand et de Kuster. Entre 1898 et 1904, M. Goux, professeur au Lycée d'Alger, se livre à quelques recherches dans les dolmens d'Aïn Kalaâ d'où il retire des restes de plusieurs individus.

Stéphane Gsell utilise toutes les données des auteurs précédents dans le tome VI de l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Il avait auparavant consacré quelques pages aux dolmens de Beni-Messous dans les *Monuments Antiques de l'Algérie*, c'est ce que nous avons de plus sérieux et de plus complet sur la nécropole.

De véritables fouilles, il n'y en eut qu'en 1931 exécutées par le Dr Marchand dans trois dolmens de Beni-Messous, dont un du groupe d'Aïn Kalaâ. La publication de ces fouilles est accompagnée de photographies du mobilier qui fut versé en 1953 au Musée du Bardo.

Ainsi, de 1840 à nos jours, la nécropole mégalithique de Beni-Messous dont il ne reste que de malheureux vestiges très dispersés, n'a été fouillée que quatre fois :

par le Dr Bertherand en 1868-1869

par M. Kuster vers 1883

par M. Goux en 1899-1904

par le Dr Marchand en 1931.

De ces quatre fouilles deux seulement ont été publiées (celles de Bertherand et celles de Marchand), et un hasard heureux a voulu que ce soit l'une exécutée dans le groupe Kuster, l'autre dans celui d'Aïn Kalaâ.

Connus d'un très grand nombre de personnes, les dolmens de Beni-Messous ne furent jamais étudiés complètement. Les uns s'occupèrent exclusivement de l'architecture, les autres des documents anthropologiques étudiés dans l'esprit du temps, d'autres de la faune malacologique, délaissant toujours ce qui fournirait les renseignements les plus utiles : la céramique, négligée en raison de sa grossièreté et de sa banalité, et les bijoux, examinés superficiellement (personne n'a signalé les fines ciselures qui ornent certains bracelets, mais tout le monde répète qu'ils sont très oxydés).

Ce sont ces deux séries de documents que nous nous sommes proposé d'étudier en 1953 (G. Camps, « Les dolmens de Beni-Messous », *Libyca*, t. 1, pp. 329-372).

La dernière et importante étude porte sur l'architecture et l'orientation des monuments subsistants (J.-P. Savary, 1969).

Importance de la nécropole

Il est très difficile de nos jours d'estimer quelle fut, à l'origine, l'importance et l'extension de la nécropole de Beni-Messous. Nous ne pouvons que nous rapporter aux chiffres donnés par les auteurs, le tableau ci-dessous donne suivant l'ordre chronologique le nombre des dolmens vus par les auteurs et l'estimation du nombre total antérieurement aux destructions.

Années	Dolmens subsistants	Estimation du nombre primitif
1868	Une douzaine reconnaissable (rive droite)	250
1869	Une dizaine encore debout	
1870	Trente debout (douze réservés)	
1875	Dix ou douze (rive droite), plus grand nombre sur rive gauche	100
1881	Vingt-cinq	500
1898	Presque tous disparus	Plusieurs centaines
1927	Une vingtaine	Peut-être 300
1931	Une demi-douzaine tout au plus sur la rive gauche	
1953	Vingt-trois (dont un sur la rive gauche)	
1969	Vingt-huit (dont 10 douteux)	

Les contradictions qui apparaissent dans ces chiffres s'expliquent par les difficultés de retrouver ces dolmens de petites dimensions dans les broussailles et les fourrés qui occupaient une étendue plus considérable qu'aujourd'hui. Ce tableau montre que l'on a jamais connu le nombre exact à un moment donné et à plus forte raison le nombre total primitif. Le chiffre de 500 est certainement exagéré et cette estimation tardive (1881) est le double de celle de 1868, la plus ancienne, qui suppose l'existence de 250 dolmens à l'origine.

C'est autour des nombre 200-300 que doit être la vérité. Il ne s'agissait donc pas d'une grande nécropole comparable à celle de Roknia ou de Bou-Nouara qui en comptait chacune plusieurs milliers.

Les dolmens

Architecture et aménagement

Les dolmens de Beni-Messous se caractérisent par leur architecture extrêmement simple et leur aspect grossier. Bien que de dimensions assez petites, comme tous les monuments de ce genre construits en Afrique du Nord, ils méritent réellement le nom de dolmens. Le plan général présente une chambre rectangulaire formée par des pierres plates fichées verticalement dans le sol et supportant une dalle qui est la couverture ou table du dolmen.

Il faut signaler à Beni-Messous un élément commun avec de nombreuses autres stations mégalithiques, c'est l'aménagement autour du dolmen d'un cercle de pierres de petites dimensions. Ces cercles ont complètement disparu puisque les dolmens qui subsistent sont au milieu des cultures. Ces cromlechs n'étaient pas seulement des cercles rituels mais de véritables enceintes délimitant un terrain de sépulture; en effet, ossements, poteries et bijoux se trouvent non seulement dans les dolmens mais encore tout autour, à l'intérieur de ces cercles. J.-P. Savary a reconnu l'existence d'une structure d'accès, couloir à ciel ouvert.



Dolmen de Beni Messous (Photo J. Savary).

Un autre caractère signalé par F. Regnault est l'existence d'une dalle intérieure qui divise la chambre en deux sépultures distinctes contenant chacune ossements et poteries.

Dimensions.

Les dolmens de Beni -Messous ne sont pas comparables par leur taille aux grands dolmens d'Europe; ils sont beaucoup plus petits. Les dimensions les plus fortes relevées à Beni-Messous donnent une longueur de 3 m pour la table et de 2 m de

largeur totale. La plus grande hauteur serait de 1,80 m; quant à la chambre, elle ne dépasserait pas 2,50 m en longueur et 1,10 m en largeur. D'après les dimensions des tables que j'ai relevées en 1953, la longueur moyenne était de 2 m et la largeur de 1,42 m; en calculant les mêmes moyennes sur les dimensions des chambres funéraires données par J.-P. Savary, on obtient respectivement 1,95 m et 0,77 m.

Ces dolmens sont donc petits, mais on doit encore les considérer parmi les plus grands d'Afrique du Nord. Ceux de Roknia ou de Bou-Nouara sont beaucoup plus petits. Ces variations de taille des dolmens sont certainement en relation avec la qualité des roches. L'aspect extérieur change aussi d'une station à l'autre et cette variation s'explique également par les caractères des roches employées.

Orientation et alignement.

Ces dolmens étaient-ils orientés? La plupart des auteurs signalent une orientation générale E.-W.; les uns comme Bertherand sont très affirmatifs et généralisent en disant que tous les dolmens sont tournés au levant; Regnault est beaucoup plus nuancé et remarque que cette orientation varie entre le N.W.-S.E. et le N.E.-S.W.

Les dolmens subsistants ont une orientation assez variable. Le plus grand nombre indiquent une orientation E.-S.E. entre 85° et 150°. L'étude très précise de J.-P. Savary a montré l'importance de l'orientation solaire et la nécessité de tenir compte des masques topographiques qui «retardaient» la fixation du lever.

L'orientation doit être étudiée non seulement pour chaque dolmen mais pour l'ensemble de la nécropole; il nous est très difficile de délimiter l'extension de la nécropole, nous pouvons seulement remarquer que les dolmens subsistants, ceux du groupe Kuster (propriété Ebert), comme l'unique dolmen du groupe d'Aïn Kalaâ, sont situés aux points les plus élevés des berges de Beni-Messous, à proximité des points cotés 120 m et 122 m. Il est possible que ces deux légers mamelons aient été les centres de la nécropole et que les dolmens se soient ensuite dispersés sur les flancs du ravin.

Le mobilier funéraire

Si nous sommes peu renseignés sur l'aspect primitif de la nécropole nous n'avons malheureusement pas une meilleure connaissance du contenu des dolmens. Avec plus ou moins de détails, les comptes rendus de fouilles apprennent qu'on y trouve des ossements humains mêlés et sans connexion naturelle, des poteries et des objets en bronze ou cuivre : anneaux, boucles, bracelets. Ces objets sont rarement décrits ou reproduits. Description et reproduction même exactes sont cependant insuffisantes pour faire une étude sérieuse de ce mobilier. Ne sont disponibles que les poteries et les bronzes conservés au Musée d'Ethnographie et de Préhistoire du Bardo et provenant des fouilles Kuster. Ce mobilier est pauvre, il comprend une cinquantaine de vases et fragments, 57 bijoux en bronze et 7 fragments d'anneaux.

La céramique

L'aspect très archaïque de cette céramique est dû à la simplicité de ses formes et à la grossièreté de sa facture. Cette vaisselle est presque exclusivement une vaisselle de circonstance, votive et funéraire ce qui explique la petite taille des objets.

La céramique modelée se répartit en quelques formes simples, gobelets, bols, tasses, écuelles, godets, ampoules, vases à bec, vases carénés, etc. Deux formes exceptionnelles détonnent dans cet ensemble : il s'agit d'un petit vase à fond conique muni de quatre mamelons, le col est brisé, cette forme est inconnue dans les autres monuments mégalithiques d'Afrique du Nord, et d'un petit pot fortement galbé, à fond légèrement concave et col évasé dont la panse est munie de quatre mamelons de

préhension. Ces mamelons ne sont pas disposés en croix mais rapprochés deux à deux de sorte que l'espace compris entre deux mamelons varie du simple au double. Dans ces espaces la panse porte une ou deux séries de trois cannelures obliques qui rejoignent deux autres qui ornent le col. Le vase a été revêtu d'un engobe noir.

Son aspect général, le traitement de la surface, la forme du fond légèrement repoussé, tout permet un rapprochement très étroit avec les vases semblables du Bronze final III d'Europe. Si ce vase ne figurait pas déjà dans la publication de F. Regnault on pourrait douter de son authenticité tant il diffère du reste de la céramique. Cependant il est bon de noter que les vases de Beni-Messous, lorsqu'ils portent des mamelons, en possèdent toujours 4; or les poteries des autres sépultures protohistoriques n'ont généralement que trois mamelons. D'autre part, plusieurs écuellenes de Beni-Messous ont un fond cupulé ou repoussé, détail qui, comme la présence de 4 mamelons se retrouvent dans la céramique modelée de Mersa Madakh (G. Vuillemot, *Libyca*, Archéologie-Épigraphie, t. II, 1954) station littorale qui fut occupée jusqu'au ^ve siècle av. J.-C.

Le groupe des tasses est bien représenté à Beni-Messous alors qu'il l'est peu dans les autres dolmens nord-africains. Elles offrent une ressemblance très grande avec celles trouvées dans le dolmen de Settiva (Corse) et attribuées à l'âge du Bronze. Une tasse munie également d'une anse énorme se distingue des précédentes par son fond hémisphérique d'une régularité remarquable.

La série des gobelets de Beni-Messous, petits vases à paroi non galbée, est très intéressante car non seulement c'est le type de poterie le mieux représenté, mais c'est aussi celui dans lequel on peut le mieux suivre toute l'évolution des différents modes de préhension du mamelon à l'anse. L'un d'eux est muni d'un bec verseur.

On peut dénombrer deux bols, l'un de forme tronconique, l'autre de tendance hémisphérique, et deux jattes à panse légèrement carénée.

Dans l'ensemble des petits vases et poteries d'usage uniquement funéraire on peut distinguer :

- les écuellenes hémisphériques à fond ombiliqué. Cette série très intéressante est représentée par trois écuellenes qui ont pour caractère commun une forme générale hémisphérique assez régulière en fond repoussé avec le pouce ou un galet vers l'intérieur où il ressort formant une convexité comparable à un fond de bouteille. Ceci avait pour but d'assurer la stabilité de ces écuellenes. Cette forme est inconnue dans les poteries des autres dolmens d'Afrique du Nord sauf à Dougga, mais elle est en revanche assez fréquente dans les sépultures du premier âge du Fer en Europe.

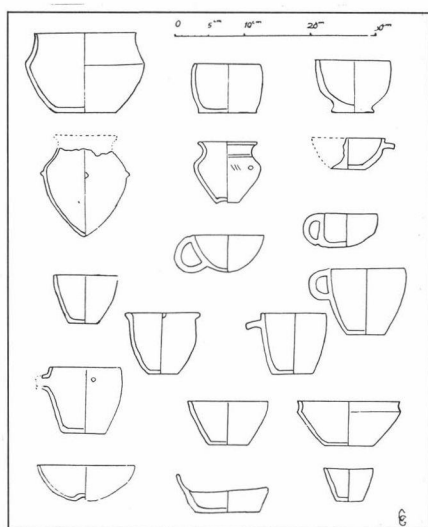
Ces poteries sont très archaïques et grossières; les auteurs ont toujours insisté sur ce caractère mais le Dr Bertherand avait remarqué dans ces fouilles qu'à côté des poteries grossières on trouvait des « fragments d'une poterie plus fine en terre passée et indiquant le tour ». Cette observation fut répétée avec plus de précision en 1869 « fragments de poterie plus fine, sonore, mieux cuite et qui semble indiquer le tour ». Un autre objet de céramique très intéressant fut découvert à Beni-Messous et signalé par Gsell : une lampe punique. Mais les conditions de découverte sont inconnues.

Nous serions donc très mal renseignés sur la poterie tournée si les fouilles du Dr Marchand n'avaient mis au jour deux fonds de vase et un vase à bec faits au tour.

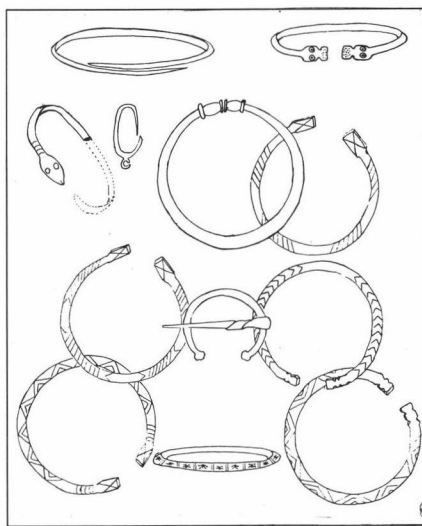
Ces formes tournées, plus récentes, dénoncent une réutilisation de ces sépultures à l'époque historique. Des inhumations d'âge romain ont été plusieurs fois notées dans les dolmens de l'Algérie orientale et de Tunisie.

La technique du montage au colombin semble indiscutable dans le modelage des différents récipients à fond plat : vases, écuellenes, bols, gobelets et tasses. Cependant deux récipients à fond plat sont tellement grossiers qu'ils semblent avoir été confectionnés en partant d'une boule d'argile modelée entre les mains.

Quant aux poteries de forme hémisphérique ou conique, elles furent vraisemblablement moulées pour leur parties basses puis complétées par un montage au colombin.



Céramique des dolmens de Beni Messous.



Objets en bronze des dolmens de Beni Messous.

La pâte avant d'être cuite eut parfois sa surface aménagée pour l'agrément de l'œil. Certaines poteries furent polies, c'est-à-dire que leur surface fut mouillée puis lustrée avec un coquillage lisse (pectoncle par exemple) ou un galet.

Certaines poteries ont reçu un engobe qui peut être jaunâtre (petite écuelle), brun (tasse à oreille), rouge (écuelle à oreille verticale) ou noir (petit vase aux mamelons). Un fragment d'une jarre faite au tour semble avoir porté un bandeau de couleur rouge.

La décoration s'arrête là quant aux couleurs, mais le petit vase aux mamelons porte des cannelures qui contribuent encore à le rapprocher de la poterie européenne de l'âge du Bronze final III.

Les bronzes

Les bijoux en bronze trouvés dans les dolmens de Beni-Messous constituent un ensemble très intéressant par sa variété, le nombre des objets et les décors ciselés sur une partie de ces bijoux.

On pourrait presque distinguer deux séries : une série relativement grossière, fortement oxydée, de couleur noirâtre, comportant des anneaux épais de 5 mm et ne portant jamais de décor ciselé ; une série moins archaïque dans ses formes, mieux conservée, ayant une belle patine verte, constituée par des anneaux assez minces (3 mm d'épaisseur en moyenne) et portant des décors gravés, cette deuxième série est moins nombreuse que la première.

Ces bijoux présentent plusieurs types : des anneaux ouverts ou fermés, des anneaux et boucles d'oreille ou de nez de petites dimensions et toujours ouverts, des agrafes et fibules, des bagues et chaînettes.

Plus nombreux sont des anneaux ou bracelets ouverts, on en compte 31 présentant de grandes différences dans les extrémités. Ces extrémités ont parfois la même section que le reste du bracelet et sont séparées de quelques millimètres. C'est le cas de quinze anneaux. Le plus souvent ces extrémités sont différentes du reste du bracelet : les unes sont effilées comme pour faciliter la pénétration dans un lobe d'oreille ou dans une cloison nasale, il est possible que ces anneaux aient été destinés à cet usage.

D'autres extrémités sont aplaties et amincies pour se recouvrir l'une l'autre, c'est

une forme encore usitée pour certains anneaux de cheville. Elle caractérise cinq bracelets de Beni-Messous. Les autres types sont plus intéressants : six bracelets ont les extrémités de section carrée au lieu d'être circulaire comme le reste de l'anneau. Tous les bracelets de ce type sont ornés de fines incisions. Deux autres anneaux se distinguent des précédents par leurs dimensions plus petites et leurs extrémités qui forment des polyèdres plus volumineux que le reste du bracelet.

La magie sympathique qui assimile le serpent à l'anneau est vraisemblablement cause de la forme inattendue prise par les extrémités de deux autres bracelets. Ces extrémités sont aplaties et affectent la forme d'une tête de serpent, le premier de ces bracelets dont il ne reste qu'un fragment présente une tête traitée dans le sens naturaliste : forme ovale, indication des deux yeux représentés par deux cercles : un coup de burin à l'extrémité figure soit la bouche, soit les narines du reptile. Des traits circulaires gravés en arrière de la tête veulent représenter des anneaux ou des écailles.

Assez différents dans leur essence comme dans la compréhension du dessin sont les deux extrémités qui appartiennent à un même bracelet. Ce n'est pas la représentation directe et fidèle de l'animal que l'on a cherché à faire mais plutôt la figure, le symbole magique dont la présence bienfaisante suffit à écarter du porteur tout maléfice ou danger. Aussi la ressemblance est-elle assez lointaine et la figure schématique est constituée par un rectangle qui a subi un étranglement à la suite d'un prélèvement de matière de part et d'autre, ce qui détermine à l'avant une espèce de museau élargi qui ne se retrouve chez aucun ophidien. Ce museau est orné d'un pointillé assez profond. Les yeux dont la valeur magique est primordiale sont représentés par deux cercles et le souci de vérité a fait figurer la pupille par un point au centre du cercle.

Le dernier type d'anneau est représenté par deux bracelets dont les extrémités ouvragées en tampon ont été rapprochées au point d'être en contact. Ils offrent une grande ressemblance avec les bijoux du début de l'Âge du fer européen.

Les véritables anneaux fermés sont des joncs de grosseur constante fondus dans un moule circulaire : deux seulement de ces anneaux sont ornés. Ils présentent des analogies très grandes avec les armilles et bracelets du premier Âge du fer.

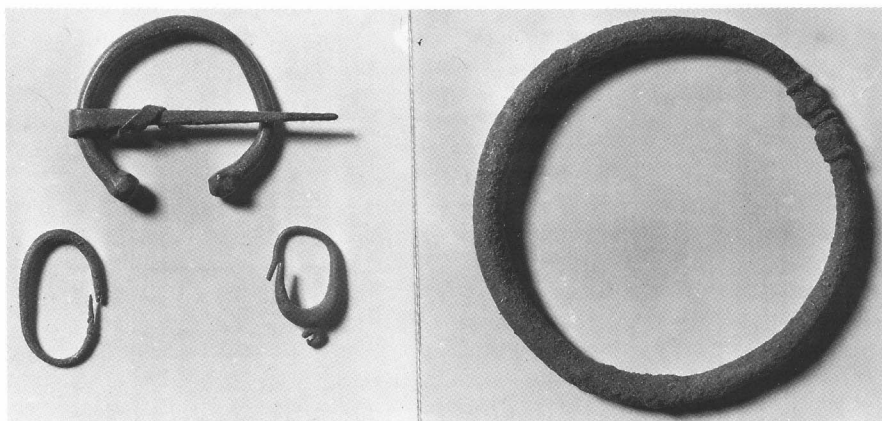
Une petite série est constituée de quatre anneaux ouverts de section circulaire, l'un d'eux a une extrémité effilée pour faciliter la pénétration dans le lobe de l'oreille.

Un second groupe présente le même aspect mais au lieu d'être circulaires ces boucles ont une forme ovale et toutes ont une extrémité effilée. L'une d'elles porte une bélière à laquelle devait être suspendu un ornement. Ce bijou est bien connu dans les sépultures puniques. Deux autres boucles très simples, sont constituées par des fils de bronze enroulés en spirale.

Une fibule en oméga, qui figure dans la collection du Musée du Bardo, a un aspect tellement moderne qu'on pourrait la rejeter si d'autres objets comparables n'avaient été trouvés dans la nécropole et décrits par les auteurs. Elle est constituée par une tige de bronze formant boucle et dont les extrémités sont renforcées par des polyèdres. Un ardillon mobile le long de la boucle est constitué par une étroite feuille de bronze enroulée sur elle-même.

Beaucoup plus primitif est l'objet que nous considérons être une broche ; c'est un fil de bronze enroulé en tire-bouchon, la flexibilité de l'extrémité permet de l'agrafer après une des spires. Les trois bagues qui font partie de la collection sont constituées de la même manière.

Ces bronzes de Beni-Messous comme tous ceux des monuments mégalithiques ne contiennent qu'une faible quantité d'étain. F. Regnault avait fait analyser ce bronze. Cette analyse donnait 9,3% d'étain. Les analyses faites sur notre demande donnent des résultats assez différents : cuivre 93%, étain 6,9%. On ne peut qu'insister sur la forte proportion de cuivre. De telles différences dans les résultats d'analyse ne doivent pas étonner.



Fibule en oméga, boucles d'oreille et bracelet à tampons de Beni Messous (Photo Bovis).

La décoration incisée peut effectuer la totalité du bracelet ou seulement les extrémités, c'est le cas pour les anneaux à tête de serpent. C'est aussi le cas pour trois anneaux ouverts dont les extrémités sont ornées de stries circulaires. Les anneaux qui ont les extrémités de section carrée sont entièrement ornés ainsi que deux anneaux fermés.

Les éléments de cette décoration sont très simples ; ce sont des stries circulaires qui se répètent régulièrement tout le long du bracelet ou bien des stries obliques qui n'affectent que l'extérieur de l'anneau ; ces stries peuvent changer de sens. Parfois deux chevrons opposés, comme deux parenthèses, laissent un espace libre entre deux séries de stries, c'est la décoration la plus fréquente. Les chevrons peuvent constituer le seul élément de décoration mais dans ce cas ils s'opposent par les sommets, soit à partir du tiers, soit à partir de la moitié du bracelet, mais chaque fois un espace est ménagé afin d'éviter la formation d'une croix de Saint-André.

Dérivé du chevron un autre décor présente une plus grande complexité, c'est le bâton rompu constitué par deux lignes brisées parallèles qui se suivent tout le long du bracelet. Sur l'un des bracelets ce sont trois lignes brisées parallèles qui constituent le décor.

Tous ces motifs très simples se reconnaissent sur les armilles et anneaux de l'Age du fer de France et d'Europe méridionale, mais ils sont exceptionnels sur les bijoux de bronze des autres sépultures protohistoriques nord-africaines.

Les extrémités quadrangulaires portent toutes un décor différent de celui du reste du bracelet ou restent nues. La plupart portent une croix de Saint-André sur les trois faces visibles. Certains bracelets portent à leurs extrémités un décor particulier obtenu par des prélèvements en forme de triangles sur chaque arête.

Un seul bracelet possède un décor de palmettes orientées alternativement vers le haut et le bas et séparées par deux stries verticales.

Les autres éléments du mobilier funéraire

Les poteries et les bijoux en bronze constituent avec un objet tronconique en terre cuite (queue d'amphore?) la totalité du mobilier funéraire conservé au Musée du Bardo. Il est certainement incomplet. F. Regnault avait trouvé un cardium percé pouvant servir de pendeloque et une grande quantité d'escargots. Le D^r Marchand avait remarqué lui aussi la grande quantité des gastéropodes trouvés dans les dolmens et pensait que leur présence n'était pas fortuite, ce qui est pour le moins douteux, les escargots se réfugiant volontiers dans les cavités.

Certains auteurs signalent des silex taillés qui auraient été trouvés à Beni-Messous.

Il s'agit en réalité des pièces atériennes ou ibéromaurusiennes trouvées sur le plateau à proximité des dolmens. F. Regnault figure une pointe atérienne qu'il a trouvée à quelques mètres d'un dolmen. Tout ceci doit être négligé.

Il n'en est peut être pas de même de la hache polie que le D^r Bourjot aurait trouvée dans un dolmen de Beni-Messous.

Les usages funéraires

La sépulture dolménique est liée à quelques règles générales : inhumation collective, décharnement préalable possible et dépôt d'un mobilier au moins en partie votif.

Ceci est commun à toutes les stations funéraires d'aspect mégalithique fouillées jusqu'à ce jour. Il est rare de trouver un dolmen ne contenant que les restes d'un seul individu. Quand un dolmen contient les restes de plusieurs sujets les ossements sont le plus souvent disposés pêle-mêle et sans connexion naturelle, ce qui peut être interprété comme le résultat d'un décharnement préalable ou d'un dérangement des squelettes. Très souvent, des poteries sont disposées à proximité des têtes et particulièrement aux angles du monument.

Tous les auteurs signalent l'existence de plusieurs individus enterrés dans les dolmens de Beni-Messous : Gsell estime qu'il y en avait 4 à 7 par dolmen. Un des dolmens fouillés par le D^r Bertherand comprenait au moins huit sujets de tout âge, depuis des vieillards jusqu'à des nouveau-nés.

Le vrai problème est de savoir si ces inhumations collectives sont simultanées ou si elles s'échelonnent dans le temps. Des arguments militent en faveur de l'une et de l'autre thèse. Qu'il y ait eu des inhumations collectives dès le moment où fut construit le dolmen, une excellente observation de F. Regnault le montre bien, c'est l'existence d'une dalle transversale divisant certains dolmens en deux sépultures distinctes avec ossements, accompagnés de bracelets et de poteries. Un autre élément qu'il ne faut pas négliger est l'unité de la céramique, mais cette céramique présente des éléments qui se sont conservés jusqu'à nos jours et cette unité peut être factice, d'autant plus que certains dolmens ont livré des fragments de poteries faites au tour.

L'aménagement signalé par Regnault entraîne d'ailleurs certaines réflexions, si on a pris la précaution de séparer la sépulture dans certains dolmens, c'est que là certainement les inhumations furent simultanées ou tout au moins assez rapprochées dans le temps. Mais il résulte indubitablement de cette constatation que dans les dolmens où cet aménagement n'a pas été fait l'inhumation primitive avait été individuelle et que d'autres corps furent ensuite introduits dans une sépulture jugée commode et solide. Un fait semble confirmer ce point de vue : autour des dolmens, dans les restes du tumulus, on a trouvé non seulement des poteries et des bronzes comparables, dit-on, à ceux déposés dans les monuments, mais aussi des ossements humains.

Ces observations font penser que le tumulus qui entourait le dolmen pouvait avoir servi lui-même de lieu d'inhumation ou que lors d'une nouvelle utilisation du dolmen on ait vidé la chambre et placé dans le tumulus ossements et mobilier : l'une et l'autre hypothèse sont acceptables.

G. CAMPS

Anthropologie des hommes des dolmens de Beni-Messous

Les dolmens des Beni-Messous ont livré les restes fragmentaires de divers individus qui sont déposés au Laboratoire d'Anthropologie du Musée de l'Homme à Paris et au Musée du Bardo à Alger. Ces restes sont les suivants :

Au Musée de l'homme, dolmen de Baïnem, fouilles Kuster 1883 : un calvarium (n° 8262); dolmen de Guyotville, fouilles Bertherand et Bourjot 1868-69 : un calvaria (n° 324, collection Broca).

Au Musée du Bardo, dolmens Lioré et Sauria, fouilles Marchand 1931 : des fragments de crânes, des mandibules isolées et des fragments de squelettes post-crâniens; fouilles Kuster et Goux 1899-1904 : deux calvariums, 1 calvaria, 3 calottes.

Des restes crâniens fort incomplets pour la plupart, seul le crâne de l'homme n° 8262 est intact. Les autres calvariums n'ont permis que des mesures et des observations partielles. L'homme n° 8262 avait un crâne très robuste, hyperdolichocrâne, de hauteur moyenne, sa face était longue, ses orbites basses, son nez de largeur moyenne; il présentait un prognathisme modéré. Ses reliefs osseux étaient particulièrement développés, il possédait notamment de fortes mastoïdes et des arcades sus-orbitaires comparables à celles des hommes mechtoids de l'époque épipaléolithique, ainsi qu'une ébauche de chignon occipital. Les autres restes adultes concernent deux hommes et 4 femmes de robustesse variable, tous dolichocrânes. La face d'une des femmes était également longue et son nez de largeur moyenne. A signaler la calotte d'un homme, extrêmement robuste et épaisse aux crêtes temporales assez marquées et une calotte féminine présentant des traces de trépanation situées sur la suture fronto-pariétale gauche. Les os des squelettes post-crâniens sont d'assez grande taille, de robustesse moyenne. La stature évaluée chez les hommes était supérieure à la moyenne.

La morphologie des hommes protohistoriques provenant de cette région de l'Algérie diffèrait peu de celle des hommes de la région orientale qui a livré des restes nombreux et mieux conservés et qui étaient caractérisés par un polymorphisme contrastant avec les époques antérieures où les types étaient plus tranchés et mieux définis.

M.C. CHAMLA

Pathologie

La pathologie dans la série anthropologique provenant des dolmens de Beni-Messous se résume à une calotte crânienne incomplète (H6. Musée du Bardo). Elle porte une lésion d'apparence circulaire mais amputée *post-mortem* de son quart postéro-inférieur. C'est une zone déprimée limitée par un bord mousse et très imprécis : son diamètre peut être évalué à 40 mm. L'aire ainsi délimitée a un aspect « en cocarde » : une dépression périphérique « en rigole » circonscrit une zone centrale légèrement bombée, déprimée en son centre. Le tissu osseux qui revêt l'ensemble est d'aspect normal et se raccorde sans discontinuité avec l'os adjacent. L'aspect général de la lésion est « en cocarde » par suite de la présence d'un léger bourrelet intermédiaire entre le bord et la zone centrale. Celle-ci porte en son centre un groupe de petits orifices vasculaires. L'examen de l'endocrâne ne montre absolument aucune anomalie de la table interne.

L'ensemble de ces caractères morphologiques conduit au diagnostic de trépanation incomplète. Ce diagnostic est confirmé par le fait que la lésion chevauche la suture coronale et que celle-ci, bien visible de part et d'autre, disparaît à la vue dans l'aire de la surface modifiée; ce phénomène n'est explicable que par une intervention du type grattage, suivie d'une cicatrisation dont l'os néoformé a obturé la ligne de suture.

De telles trépanations incomplètes « en cupule » ne sont nullement exceptionnelles en Afrique du Nord.

J. DASTUGUE

BIBLIOGRAPHIE

voir «Alger» *E.B.* IV, pp. 447-472.

SHAW, *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, La Haye, 1743, t. I, p. 85.

GUYON, «Note sur des tombeaux d'origine inconnue situés au Ras Aconater, entre Alger et Sidi Ferruch», *Compte rendu de l'Académie des Sciences*, 26 oct. 1846, pp. 816-818.

BERBRUGGER A., *Livret explicatif de la Bibliothèque - Musée d'Alger*, Alger, pp. 86-87; Chronique archéologique, *Rev. afric.*, t. V, 1861, p. 438.

ANDRÉ, «Notice sur les monuments celtiques de la Province d'Alger», *Mém. de la Soc. archéol. du département d'Ille-et-Vilaine*, t. 1, 1861, pp. 83-88.

BOURJOT D^r A., «Caractères géologiques du Sahel d'Alger; faits intéressants observés au Cap Caxine. Restes de l'âge mégalithique entre Guyotville et Cheragas», *Akhbar*, 26-28 janvier 1868.

Id., «Histoire naturelle du Massif d'Alger dans ses rapports avec l'homme préhistorique», *Bull. de la Soc. algérienne de Climatologie*, t. V, 1868, pp. 212-224.

BERTHERAND D^r E., «Fouilles des dolmens du plateau des Beni-Messous, accompagnées de déductions anthropologiques du D^r Bourjot», *Bull. de la Soc. algérienne de Climatologie*, t. V, 1868, pp. 88-101.

BOURJOT D^r A., «Excursion à la Pointe Pescade et aux monuments mégalithiques de Guyotville», *Bull. de la Soc. algérienne de Climatologie*, t. VI, 1869, pp. 20-23.

LUKIS W.C., «Monuments mégalithiques en Algérie», *Bull. de la Soc. archéol. de Nantes*, t. X, 1872, pp. 41-45.

MARTIN D^r H., «Les monuments mégalithiques de l'Algérie», *c.r. du X^e Congr. de l'A.F.A.S.*, Alger, 1881, pp. 732-737.

REGNAULT F., «Les dolmens de Beni-Messous», *Bull. de la Soc. d'Hist. naturelle de Toulouse*, t. XVII, 1883, pp. 229-244.

CARTAILHAC E., «Les dolmens de Guyotville (Algérie)», *Matériaux pour l'Histoire primitive de l'Homme*, t. XXII, 1888, pp. 78-79.

KOBELT D^r W., *Aus reisermmerungen aus Algerien und Tunis*, Francfort, 1885.

BATTANDIER E. et TRABUT D^r A., *L'Algérie*, Paris, 1898, pp. 191-192.

GSELL S., *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. I, pp. 13-15.

Id., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VI, 1927, pass.

MARCHAND D^r H., «Nouveaux documents anthropologiques et zoologiques recueillis aux dolmens de Beni-Messous», *Bull. de la Soc. d'Hist. naturelle de l'Afrique du Nord*, t. XXII, 1931, pp. 135-146.

CAMPS G., «Les dolmens de Beni-Messous», *Libyca*, t. I, 1953, pp. 329-372.

Id., «Des dolmens à 20 kilomètres d'Alger», *Algéria*, juin 1954, pp. 5-10.

Id., «La céramique des monuments mégalithiques : collection du Musée du Bardo (Alger)», *Congr. panaf. de Préhistoire*, 2^e session, Alger, 1952 (1955), pp. 513-550.

SOUVILLE G., «Atlas préhistorique de l'Algérie. Feuille n° 5 P. Alger», *Libyca*, t. IV, 1956, pp. 213-261, notices 6 et 7.

CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, A.M.G., Paris, 1961, pass.

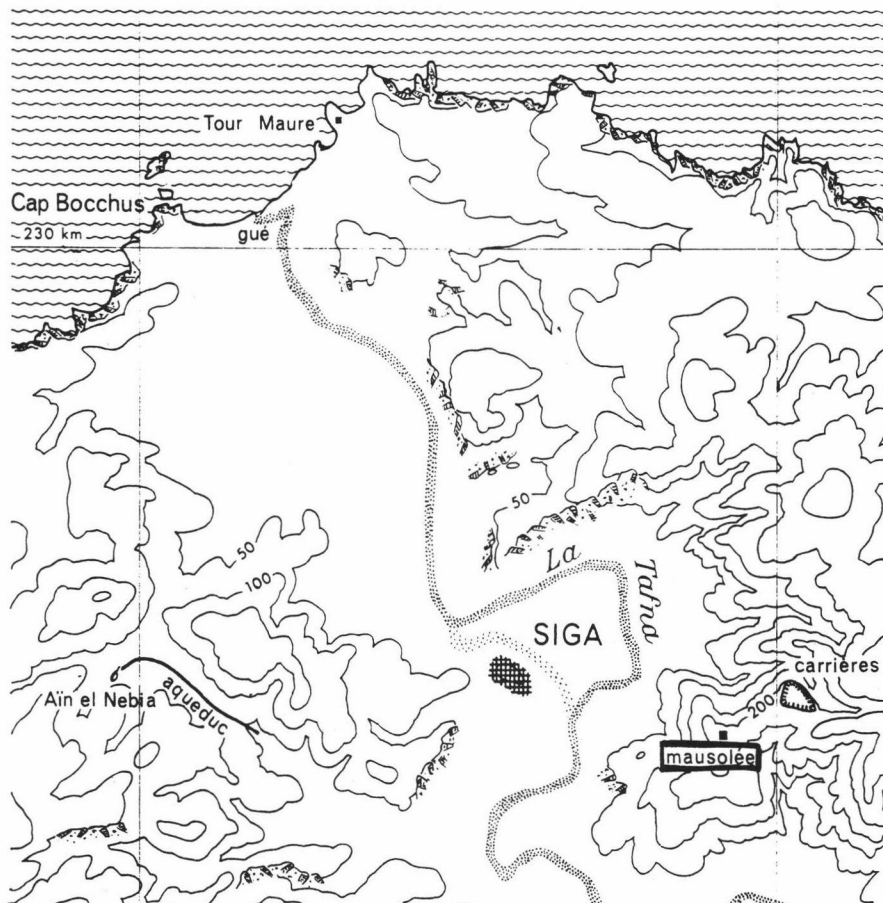
SAVARY J.-P., «L'Architecture et l'orientation des dolmens de Beni-Messous (Région d'Alger)», *Libyca*, t. XVII, 1969, pp. 271-330.

CHAMLA M.-C., «Les hommes des sépultures protohistoriques et puniques d'Afrique du Nord (Algérie et Tunisie)», *L'Anthropologie*, t. 79, 1975, pp. 659-692 et t. 80, 1976, pp. 75-116.

B62. BENI RHÉNANE (Mausolée)

Le mausolée de Beni Rhénane, fouillé par G. Vuillemot, se dresse sur le sommet du Djebel Skouna, sur la rive droite de la Tafna, dominant le site de l'antique Siga*, qui occupe le plateau de Takembrit logé dans un méandre sur la rive gauche du fleuve. Avant les fouilles, les ruines affectaient la forme d'un tumulus de 18 m de diamètre et avaient été signalées comme tel par P. Pallary. De véritables tumulus, bazinas et cercles de pierre, occupent les environs, comme il est fréquent au voisinage des monuments funéraires importants.

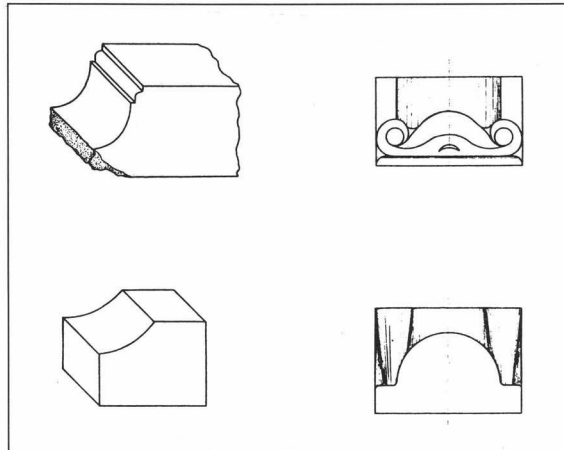
Les fouilles permirent de reconnaître la véritable nature et la morphologie de



Situation du mausolée de Beni Rhenan, à l'est de Siga (d'après G. Vuillemot).

ce mausolée princier dont les pierres furent prélevées dans une carrière voisine et dont le mortier, largement utilisé, était constitué de matériaux pris sur place (pouzzolane) ou dans la région proche (gypse de La Platrière à une dizaine de km au sud). Le mausolée comprend une infra-structure, véritable hypogée qui épousa partiellement le plan du monument. Celui-ci parut tout à fait originale à G. Vuillemot en 1960; depuis, ont été reconnus deux autres mausolées, celui de Sabratha B. et celui d'Henchir Bourgou* à Jerba qui présentent le même plan. Il s'agit de construction élancée, sur plan hexagonal dont les façades sont alternativement rectilignes et concaves. Podium sur gradins, crépis saillante, étage central supportant un troisième étage avec ses crépis et pyramidion terminal reproduisent, si on suit la reconstitution proposée par F. Rakob, le même plan hexagonal curvi-rectiligne. Tenant compte de la découverte de deux chapiteaux ioniens appartenant à des colonnes engagées et des éléments de corniche, F. Rakob envisage, à l'étage central un entablement à gorge égyptienne supporté par deux demi-colonnes encadrant une fausse porte comparable à celles du Médracen*, du Tombeau de la Chrétienne* et de Sabratha.

Les mausolées de forme similaire de Sabratha et d'Henchir Bourgou avaient des dimensions très proches l'un de l'autre (9,70 m et 10 m de largeur maximum), celui de Beni Rhénane est bien plus imposant; sa largeur maxima atteint 15 m et sa hau-



Mausolée de Beni Rhenan; éléments architectoniques
(d'après G. Vuillemot).

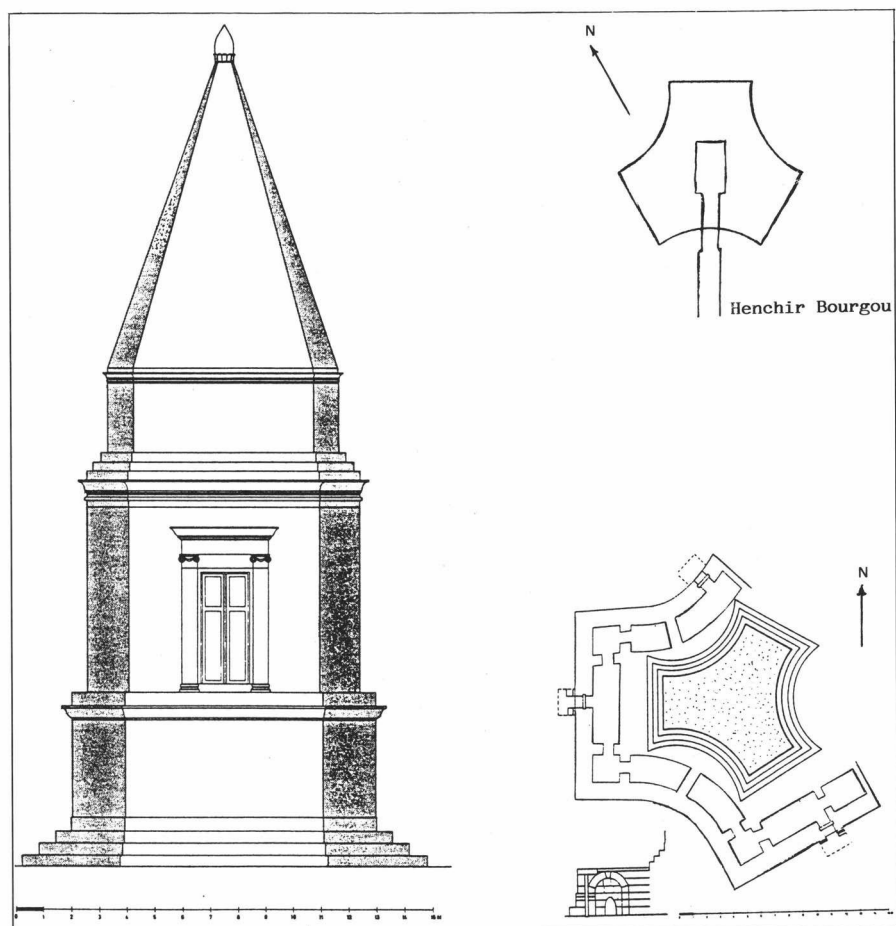
teur devait approcher 30 m, ce qui fait de lui le plus monumental des mausolées turriformes de l'Afrique du Nord. Autre caractéristique, le mausolée de Beni Rhénane est le seul à posséder un hypogée complexe sous le dallage qui entoure le monument tout en conservant le même plan à bordures alternativement concaves et rectilignes. Le même schéma directeur fut appliqué dans la construction de l'hypogée dont les dix chambres sont elles-mêmes tantôt rectilignes tantôt courbes. Cependant cet hypogée n'est pas rigoureusement symétrique, ni complet puisqu'aucune chambre n'existe en avant de la façade est. A l'origine, l'hypogée était constitué de trois ensembles inégaux et sans relation entre eux. Celui qui occupait la partie sud-est comptait quatre chambres, le plus important avait son ouverture à l'ouest et comprenait 5 chambres, le dernier, au nord-ouest, n'avait qu'une seule chambre. Par la suite, les pillards chercheurs de trésor établirent des communications entre les chambres des ensembles 1 et 2 et 2 et 3. L'accès à ces hypogées étaient des baies à herse de pierre qui furent trouvées brisées. Les fouilles de G. Vuillemot permirent de reconnaître le mode de construction de ces chambres souterraines : des galeries furent creusées dans les dépôts volcaniques et les murs furent construits contre les parois. Ils étaient espacés de 1,95 à 2 m. La couverture fut assurée par des voûtes en plein cintre avec claveaux. Le sol des chambres ne fut pas dallé. L'aménagement de tels hypogées est totalement inconnu dans les autres mausolées africains qu'ils soient turriformes à base hexagonale, à base carrée, basiniforme à base circulaire ou à base carrée. Tous ces monuments ont soit une cella funéraire aménagée dans la masse du mausolée et desservie par une galerie (Medracen, Tombeau de la Chrétienne, Henchi Bourgou, Djedars...) soit une chambre souterraine sans communication avec l'extérieur (Le Khroub). En revanche la disposition d'une petite chambre carrée à chaque angle des galeries se retrouvera, huit siècles plus tard, dans le Djedar F. de Ternaten.

C'est donc l'hypogée complexe construit sous le dallage autour du monument qui fait l'originalité la plus marquée de ce mausolée. Comme la plupart des grands monuments funéraires numides et maures, celui de Siga devait être orné de statues et bas-relief ce que confirme la découverte d'une tête humaine sculptée, d'exécution assez maladroite mais qui est très proche des productions ibériques et celtes contemporaines.

La situation de ce vaste mausolée dont les réalisations les plus proches sont en Tripolitaine et à Jerba, invite à attribuer sa construction à une dynastie dont la

capitale était à Siga. On songe donc, en premier lieu, à la dynastie masaesyle. Siga fut en effet la première capitale de Syphax et on sait que Vermina se maintint quelques temps dans l'ouest de la Numidie après la capture de son père et l'occupation de la plus grande partie de son royaume par Massinissa, au début du II^e siècle av. J.-C.

Malheureusement les restes misérables de mobilier retrouvés dans les chambres de l'hypogée se prêtent assez mal à cette attribution. Des fragments d'amphores Dressel I et Lamboglia 1 c, Lamboglia 4, d'amphores à col en pavillon, un bec de lampe à enclume, deux unguentaria incitent à dater de la fin du II^e siècle av. J.-C. l'occupation de l'hypogée; date trop récente pour permettre d'attribuer sa construction à Vermina que nous savons avoir été suffisamment âgé en 203 pour commander l'armée masaesyle (Zonaras, IX, 13). On ne peut envisager, non plus, que le monument ait été construit longtemps auparavant car comme l'a fait très opportunément remarquer G. Vuilleumot les éléments du décor protégés dans l'amoncellement des ruines avaient conservé toute leur fraîcheur alors que le calcaire utilisé est très tendre et particulièrement sensible aux intempéries. C'est donc très peu avant la fin du II^e siècle que le monument aurait été construit, c'est-à-dire au mieux vers la fin du règne de Micipsa, or on sait qu'à cette époque le royaume numide s'étendait jusqu'au royaume maure dont il était séparé par la Moulouya (Mulucha). Faut-il admettre l'existence d'une dynastie vassale du souverain massyle qui



Mausolée de Beni Rhenan. Reconstitution graphique par F. Rakob. Plan du mausolée et de l'hypogée. En haut à droite, plan schématique du mausolée de Henchir Bourgou.

aurait occupé cette marche occidentale du royaume numide centrée sur la vallée de la Tafna ? Tite-Live mentionne (Epit. XLVIII) l'existence d'un certain Arcobarzane, petit-fils de Syphax, qui en 152 av. J.-C. commandait une armée puissante alliée de Carthage. Vermina puis Arcobarzane auraient-ils conservé le commandement sur cette partie de l'ancienne Masaesylie, en se reconnaissant vassaux de Massinissa puis de Micipsa ? Mais il est étrange que des princes vassaux dont on ignore tout ou presque tout aient eu assez de puissance et de richesses pour commander la construction d'un mausolée plus grand que celui du Khroub que nous attribuons volontiers à Micipsa. On peut émettre encore une autre hypothèse, le mausolée proprement dit aurait pu être construit du vivant de Syphax et l'hypogée qui épouse, à l'extérieur et maladroitement, le plan du monument aurait été aménagé et occupé au cours du II^e siècle. Cette hypothèse qui concilie l'ampleur du mausolée et la médiocrité de la famille qui l'utilisa ne peut cependant résoudre le problème posé par la fraîcheur des sculptures puisque le monument aurait duré près d'un siècle.

Un seul point reste acquis : la destruction délibérée du monument qui, à notre avis, ne peut correspondre qu'à un changement de dynastie, c'est-à-dire dans le cas présent, à la main mise de Bocchus l'Ancien sur cette partie de la Numidie que Jugurtha lui avait cédée d'autant plus facilement qu'il ne devait y exercer qu'une vague suzeraineté. En accord avec les caractères du mobilier et les données historiques nous daterons donc des années 108-106 av. J.-C. la destruction du mausolée de Beni Rhénane.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Bourgou (Henchir), *Encyclopédie berbère*, fasc X.

VUILLEMOT G., « Fouilles du Mausolée de Beni Rhénane », *C.r. Acad. des Inscr. et Bel. Let.*, janvier-juin 1964, pp. 71-95.

DI VITA A., « Influences grecques et traditions orientales dans l'art punique de Tripolitaine », *M.E.F.R.*, t. 80, 1968, pp. 7-84.

Id., « Il mausoleo punico-ellenistico B di Sabratha », *R.M.D.A.I.*, t. 83, 1976, pp. 273-285.

RAKOB F., « Numidische Königsarchitektur in Nordafrika », in *Die Numider*, sous la direction de Heinz Günter Horn et Christoph B. Ruger, Bonn, 1979, pp. 119-171.

WERIEMMI-AKKARI J., « Un témoignage spectaculaire sur la présence libyco-punique dans l'île de Jerba. Le mausolée d'Henchir Borgou », *R.E.P.P.A.L.*, t. I, 1985, pp. 190-196.

G. CAMPS

B63. BENI SNASSEN / BENI IZNASEN (en berb. : *At Iznasn*)

Les monts des Beni Snassen

Petite chaîne calcaire dans la région tellienne du Maroc oriental qui doit son nom à un groupe berbère zénète. Il s'agit d'un pli unique dissymétrique de calcaire dolomitique dont le noyau est constitué de schistes primaires. Il culmine à 1 535 m au Ras Fourhal. Une orogénie tertiaire, particulièrement vigoureuse en bordure de la fosse méditerranéenne, est responsable de cette chaîne abrupte sur la face nord qui domine la plaine de Zébra et de Berkane ; la pente vers le sud-sud-ouest est plus régulière ; ce qui n'empêche pas le voyageur de subir le contraste très vif entre ce versant du massif et les plaines de caractère steppique du Maroc oriental, que ce soit celle de la Moulouya ou celle des Angads. Cette opposition est autant d'ordre climatique que topographique. L'augmentation de la pluviosité (600 mm au sommet contre 350 mm à Oujda) et l'humidité de l'air permettent des cultures florissantes arrosées de nombreuses séguías alimentées par des sources abondantes. Cette plus forte humidité favorise les boisements de chênes verts, de thuyas et de pins d'Alep, plus vigoureux sur le versant nord que sur le versant sud.

Partout les Beni Snassen cultivent des amandiers, des oliviers et des figuiers qui bordent des céréales ou des légumes de plein champ; dans les vallées et les plaines de Zébra et de Berguent dominent les orangers et autres agrumes très réputés. Les villages en pierres sèches, parfois importants, occupent, dans le massif des positions pittoresques qui justifient en partie l'appellation de nids d'aigle qu'emploient avec quelque exagération les guides touristiques. La forêt dégradée en partie souffre du parcours des troupeaux dont c'est le lieu de pacage traditionnel et encore plus de la pression démographique. Cette chaîne de moins de 50 km de longueur est peuplée de plus de 100 000 habitants, ce qui lui donne une densité de 40 habitants au km². Le trop plein de main d'œuvre se déverse dans les plaines du nord et du sud et contribue à une importante migration dans les villes (Oujda, Fès, Casablanca) et l'Europe. Pendant l'époque coloniale, comme tous les Rifains, les Beni Snassen fournissaient une main d'œuvre recherchée par les grandes exploitations agricoles de l'Algérie occidentale, particulièrement pour la taille des oliviers et de la vigne.

La chaîne est traversée par une route qui rejoint el-Aïoun à Berkane, son parcours est pittoresque, surtout dans la zone dolomitique; elle passe à proximité de l'important gisement préhistorique de la grotte des Pigeons, à Tatoralt*; à l'ouest de ce bourg commencent les gorges du Zeggel qu'emprunte une voie secondaire qui permet également de rejoindre Berkane; mais la route principale, d'Oujda à Berkane, contourne le massif par l'ouest.

E.B.

Les Beni Iznasen. Linguistique

Cette confédération de tribus berbérophones, située à l'est de la zone dite « rifaine » (entre la frontière algérienne et le reste du bloc rifain) est comprise dans un triangle délimité à l'est par l'Oued Kiss et à l'ouest par la Moulouya.

Selon Renisio (1932), les sous-groupes constitutifs de la confédération sont les :

- At Khaled
- At Menquš
- At Ahtiq
- At Urimmeš

Au plan linguistique, les B.I. appartiennent clairement à l'ensemble rifain, avec cependant un caractère nettement moins accusé des évolutions phonétiques propres au reste de ce domaine dialectal; ce qui amène de nombreux auteurs (anciens) à les en distinguer (Renisio notamment); la tendance à la confusion /l/-r/, à la vocalisation de /r/ et à la palatalisation (/ll/ > /ǧ/), typiques du rifain « standard », n'y sont pas attestées. A ce point de vue, le parler des B.I. est donc plus proche de ses voisins du sud/sud-est, extérieurs à la zone rifaine : Beni Snous (en Algérie), Ayt Warayn, Ayt Seghrouchen. La chute de la voyelle initiale des noms masculins y est également plus rare. La spirantisation par contre y est très avancée et touche :

— les dentales : /t/, normalement réalisé [t], évolue parfois même jusqu'au souffle laryngal [h] (*nihn* < *nihn* « eux »); /d/ est normalement réalisé [d] (*zdem* « ramasser le bois »);

— les palato-vélaires : /k/ est régulièrement traité en [k] (*aksum* < *aksum*); /g/ > y > i (sans doute long [i :]) (*isegres* < *isi:res* « mangeoire », *asegnu* > *asi:nu* « grosse aiguille »...)

— à l'inverse, /y/, surtout en position implosive, évolue souvent vers /š/ (ayt > ašt). Une étude spécifique a récemment été consacrée au phénomène de spirantisation dans ce parler (Elkirat, 1987).

Traditionnellement classé avec le rifain dans la catégorie des dialectes « zénètes »,

le berbère des B.I. présente, comme tous les parlers de cet hypothétique ensemble, un thème verbal spécifique d'aoriste intensif négatif dont l'extension a bien été mise en évidence par Kossman (1989).

Étymologie de l'ethnonyme : le second élément du nom des B.I. s'intègre parfaitement dans le modèle onomastique général que j'ai proposé il y a quelques années (Chaker, 1983) : segment verbal ou nominal + affixe personnel (en l'occurrence *-sn*, 3^e personne du masculin pluriel = « leur, à eux »). L'initiale *i-* du premier segment peut être analysée soit comme l'indice de 3^e personne du masculin singulier d'un verbe, soit comme marque initiale de pluriel nominal ; il est donc difficile de décider de l'identité syntaxique de ce premier élément *izna* qui peut être aussi bien un verbe (au thème de prétérit ; radical *ZN(?); d'où : *izna-sn* = « il leur a... »), qu'un nom masculin pluriel (d'où *izna-sn* = « leur... »).

Outre les quelques références spécifiques aux B.I., on se reportera donc à l'ensemble de la bibliographie linguistique consacrée au Rif.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSET R., « Notice sur le dialecte berbère des Beni Iznacen », *Giornale della societa asiatica italiana*, t. 11, 1898, pp. 1-14.
 BASSET R., *Loqman berbère*, Paris, 1890 (un texte B.I.).
 CHAKER S., « Onomastique berbère ancienne (Antiquité-Moyen Age) : rupture et continuité », *B.C.T.H.*, 19 (B), 1983, pp. 483-397 ; repris dans *Textes en linguistique berbère...*, Paris, Éditions du CNRS, 1984 (chap. 14).
 DESTAING E., *Dictionnaire français-berbère (dialecte des Beni Snous)*, [1308 notations B.I.], Paris, Leroux, 3 vol. 1907-1914.
 ELKIRAT Y., *Spirantization in the Beni Iznasen Dialect. Diachrony and Synchrony*, DES linguistique, Faculté des Lettres de Rabat, 1987.
 KOSSMAN M., « L'inaccompli négatif en berbère », *Études et documents berbères*, t. 6, 1989, pp. 19-29.
 RENISIO A., *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif et des Senhaja de Sraïr...*, Paris, Leroux, 1932, 465 p. (référence la plus importante sur les B.I. : phonétique, grammaire, textes et lexique).

S. CHAKER

B64. BENI SNOUS

Le groupe berbérophone des Beni Snous occupe la Ghaba occidentale, c'est-à-dire l'ensemble des plateaux calcaires de la Haute Tafna à l'ouest-sud-ouest de Tlemcen.

La Ghaba est un milieu rude : suffisamment arrosé dans son ensemble (600 à 700 mm) mais froid, avec 10 à 20 chutes de neige par an, des gelées nombreuses, parfois de longues périodes sèches et du siroco. La forêt est plus utile comme pâturage que comme fournisseur de bois. Ses cours d'eau, permanents pour la plupart, et ses sources permettent le jardinage ; mais les cultures sèches sont limitées par l'absence ou la médiocrité des sols. La Ghaba est au total, à l'exception de quelques vallées, plus favorable à l'élevage qu'aux cultures.

Les vallées de la Ghaba sont parsemées de villages en ruines qui attestent l'extension d'une ancienne vie villageoise plus ou moins sédentaire telle qu'elle subsiste encore chez les Beni Snous.

Isolés dans les vallées de la Haute Tafna et du Khemis, les Beni Snous ont maintenu et conservé une économie et un genre de vie qui ont dû être celui d'une grande partie de la Ghaba avant le XII^e siècle, et ils parlent encore le berbère, du moins en famille. Renforcés par une immigration ancienne des gens du Figuig, ils sont demeurés des villageois et des arboriculteurs. Leurs champs s'étagent en terrasses

irriguées, comme dans les pays pré-sahariens, portant de nombreux oliviers, des figuiers, des amandiers, des noyers et quelques pieds de vigne, et aussi des planches de luzerne, d'oignons, de tomates et de cucurbitacées. Plus que le blé qui donne de maigres résultats en culture sèche, les gens sèment du sorgho et surtout du maïs qu'ils irriguent.

L'élevage du petit bétail est encore une ressource complémentaire non négligeable. Une partie des familles des Beni Snous ont de petites tentes faites en poil de chèvre et en bourre de palmier nain avec lesquelles ils suivent leur troupeau dans leurs petits déplacements du printemps. Les femmes font des nattes d'alfa brodées de laine; les hommes travaillent un peu en forêt, entretiennent des ruches en écorce de liège, recueillent en octobre les glands des chênes verts qui seront écrasés et mêlés à la farine en cas de disette. Les villageois du Kef pêchent barbeaux et anguilles dans la Tafna.

Comme dans les montagnes pré-sahariennes les villages, tels le Kef ou le Khemis, agglomèrent leurs maisons de pierre sèche, au flanc des vallées, au-dessus des champs irrigués. Au Mazzer, situé à 1 200 mètres, les terrasses des maisons sont percées de cheminées qui permettent le chauffage. Le bétail est abrité dans les cours des maisons, ou encore dans des grottes naturelles ou aménagées dans le calcaire.

J. DESPOIS et A. RAYNAL

(extrait de *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*)

Beni Snous (linguistique)

Petit îlot berbérophone de l'ouest algérien, situé entre Tlemcen et la frontière marocaine. Au plan linguistique, les B.S. peuvent être rattachés à l'ensemble rifain et plus particulièrement aux Beni Iznassen*, dont ils partagent la plupart des particularités. Alfred Willms, dans son essai de classification des dialectes berbères (1980 : 97), le situe dans le groupe 2 (Maroc-Nord et Algérie-Ouest) où il constitue avec le parler des Beni Iznassen et celui des Sanhaja de Sraïr le premier sous-groupe (distinct du Rif proprement dit).

Comme dans toute cette zone, la spirantisation des anciennes occlusives simples est très avancée et touche :

— les dentales : /t/, normalement réalisé [t] : *tīšsert* « ail », *taẓult* « antimoine », *tmar̥t* « barbe ». La spirante évolue parfois même jusqu'au souffle laryngal [h] : *nīnin* < *nīnīn* « eux » ; /d/ est normalement réalisé [d] : *ayī* « chien » ;

— les palato-vélaires : /k/ est régulièrement traité en [ʃ] : *šal* < (*a*)*kal* « terre », *ziš* < *zik* « autrefois », *išerri* < *ikerri* « bélier » ; en position implosive ou intervocalique, /k/ et /g/ évoluent vers la semi-voyelle : *tyzzelt* < *tigzzelt* « rein » ; *aysum* « viande » ; la tendance peut atteindre la vocalisation complète (sans doute avec longueur) : *tissineft* < *tissgneft* « aiguille », *ayursel* < *agursel* « champignon ».

On y relève également la chute fréquente de la voyelle initiale *a-* des noms masculins singulier, surtout (mais pas uniquement) sur les thèmes mono-syllabiques : *fus* < *aḥus* « main », *lum* < *alum* « paille », *tmar̥t* < *tamart* « barbe »...

Le parler berbère des B.S. a très tôt bénéficié d'une exploration approfondie grâce aux travaux de Destaing, dont plusieurs sont en outre d'un grand intérêt ethnographique (1905/a). Malheureusement, depuis ces publications anciennes, le parler ne semble avoir fait l'objet d'aucune étude. On ne dispose donc actuellement pas de données publiées récentes sur ses évolutions éventuelles et surtout sur sa vitalité.

BIBLIOGRAPHIE

Voir Beni Iznassen

DESTAING E., « L'Ennayer chez les Beni Snous », *Revue Africaine*, 1905, pp. 51-70 (texte).

- DESTAING E., « Le fils et la fille du roi », *Recueil de mémoires et de textes publié en l'honneur du XIV^e Congrès International des Orientalistes*, Alger, Fontana, 1905 a, pp. 179-195 (texte).
- DESTAING E., « Quelques particularités sur le dialecte berbère des Beni Snous », *Actes du XIV^e Congrès International des Orientalistes*, Alger (4^e section, 1905 b, pp. 93-99.
- DESTAING E., « Fêtes et coutumes saisonnières chez les Beni Snous », *Revue Africaine*, 1907, pp. 24-284.
- DESTAING E., *Étude sur le dialecte des Beni Snous*, Paris, Leroux, 1907-1911, 2 vol. 377 + 332 p.
- DESTAING E., *Dictionnaire français-berbère (dialecte des Beni Snous)*, Paris, Leroux, 1914.
- KOSSMAN M., « L'inaccompli négatif en berbère », *Études et documents berbères*, t. 6, 1989, pp. 19-29.
- WILLMS A., *Die dialektale Differenzierung des Berberischen*, Berlin, Reimer, 1980.

S. CHAKER

B65. BENJOIN : Jawi, al Bohor, Lebxur, Elluban (ar.)

Le benjoin est un suc résineux aromatique obtenu par incision d'un arbre des Indes orientales : le *Styrax Benzoin* Dryander, pour le benjoin de Sumatra qui est le plus employé. Cultivé à Sumatra, à Java, à Bornéo et sur les côtes malaises, le styrax fournit un suc blanchâtre, compact, qui durcit à l'air. Plus l'arbre vieillit, plus son suc s'assombrit en une masse vitreuse jaune et brune, ayant l'apparence d'un nougat. C'est cette dernière qualité commerciale, souvent mélangée à de la terre, de la poudre de bois et autres éléments étrangers que l'on trouve le plus souvent en Afrique du Nord. Le benjoin de Pénang (*storax smelling Benjamin* des Anglais), mélange de larmes blanches et d'une gangue résineuse, cristalline grise, y semble rare ou inconnu, ainsi que le benjoin de Siam à l'odeur de vanille et qui donne à la mastication une pâte blanche et opaque.

Les Arabes ramenaient le benjoin de Sumatra, « qu'ils confondaient avec Java et lui donnaient le nom d'*encens de Java*, *luban jawi*, d'où ses dérivés *Banjawi*, *Benjui*, *Benjoin* et pour les Anglais Benjamin » (D^r R. Blondel in *La Grande Encyclopédie* sous la direction de M. Berthelot et *al.*).

Le benjoin n'a guère de nom spécifique dans les dialectes berbères. On emploie ordinairement les termes arabes : *jawi*, ou encens : *lebxur* ou encore *elluban*, qui désigne par ailleurs l'ambre résineux utilisé aussi comme encens.

Issu du commerce oriental et méditerranéen à partir d'une longue chaîne d'échanges et d'intermédiaires, le benjoin a toujours été un produit certes très apprécié, mais assez peu employé par les populations rurales, et encore moins par les nomades, en raison de son prix élevé. C'est la raison pour laquelle l'on trouve souvent des encens de fabrication locale, issu de mélanges de produits aromatiques (et souvent arrosés de parfums) qui se substituent ou s'associent aux emplois du benjoin (voir Gobert, 1962; Gast, 1968). Comme toutes les substances balsamiques, le benjoin est recommandé contre les affections des voies respiratoires, mais il est aussi employé contre la fièvre, les maux de tête, la tuberculose ou la pleurésie : si la fumée odorante qu'il dégage sur les cassolettes ou les encensoirs chargés de braises ne suffit pas contre ces derniers maux, on le pile pour le faire boire en poudre avec un peu d'eau aux malades (bien qu'il ne soit pas soluble dans l'eau). Il est censé aussi avoir un effet bénéfique sur les douleurs rhumatismales et celles au niveau du foie. Mais l'usage du benjoin a surtout un effet psychologique sur les êtres, dans les lieux qu'il embaume. Il est présenté comme favorisant la paix, le recueillement et l'harmonie entre les personnes qui se trouvent dans une même pièce. Il chasse les mauvais génies du mal et de la discorde. Il peut ainsi « désinfecter » un lieu où est passé quelqu'un de malsain physiquement et moralement. Il participe à différentes compositions atténuant l'agressivité des mauvais génies comme la *bçïça* signalée par

J. Bourrilly au Maroc, « mélange d'encens, de térébinthe, de coriandre, d'huile, de semoule et de sucre que l'on jette aux mauvais génies aux endroits où ils vivent » (Bourrilly, 1932, p. 256). L'épouse fidèle qui attend avec amour le retour nocturne de son mari, encensera discrètement sa chambre à coucher. Lors des grandes fêtes sahariennes durant lesquelles on pratique la danse des fusils appelée *baroud*, il est fréquent qu'une vieille femme embaume les danseurs à l'aide d'un encensoir balancé au rythme des chants. Cette fumée odorante protège les danseurs des accidents éventuels, atténue l'agressivité des porteurs de fusils et attire la bénédiction de Dieu sur la foule.

BIBLIOGRAPHIE

- DESPARMET J., *Ethnographie traditionnelle de la Mettija. Le mal magique*, Alger/Paris, J. Carboneel/Geuthner, 1932, 350 p.
 BOURRILLY J., *Éléments d'ethnographie marocaine*, Paris, Librairie coloniale et orientaliste Larose, 1932, 262 p.
 GAST M., « Usage des encens dans le Sahara central », *Libyca*, XVI, 1968, pp. 171-174.
 GOBERT E.-G., « Tunis et les parfums », *Revue Africaine*, t. CVI, 1962, pp. 75-118.

M. GAST

B66. BERABER (linguistique)

La population berbérophone du Maroc se trouve essentiellement dans les zones montagneuses qui ont servi de refuge. Elle se partage en deux blocs : le bloc rifain au nord et le bloc formé par les Berabers et les Chleuhs du Maroc central et méridional. De ce fait le domaine des Berabers englobe le Moyen Atlas, les parties centrale et orientale du Haut-Atlas et le Djebel Sagho et ses environs. Les dialectes des Berabers sont désignés par les Berbères eux-mêmes sous le terme de *tamaziyt*.

Les différences entre ces grands blocs linguistiques, ainsi qu'à l'intérieur de chacun d'entre eux, sont graduelles et relativement faibles, bien qu'ici et là, l'histoire et les barrières géographiques aient contribué à créer des contrastes nets. L'action, de toutes façons faible, de l'espace en tant que facteur de différenciation dialectale a été réduite par certaines caractéristiques du berbère. Les variations morphologiques, que ce soit dans l'utilisation des éléments formels, leurs positions ou les transformations dues à des changements phonétiques, ont contribué à la constitution de parlers, elles ont aussi provoqué des divergences, parfois surprenantes, entre les idiolectes de personnes proches parentes.

André Basset alla plus loin en démontrant que les isoglosses du parler berbère ne convergent que trop rarement pour former de vraies frontières dialectales. De récentes études ont clairement prouvé que la différenciation dialectale de la langue berbère n'est qu'un reflet des nombreuses variations géographiques. Aussi n'est-il pas surprenant que l'on ne soit pas parvenu à une classification détaillée des parlers berbères marocains.

Dans ces conditions les idiomes des Berabers, sur un plan purement dialectologique, ne peuvent être considérés que comme un trait d'union entre le Chleuh du sud-ouest marocain, le Berbère rifain du nord marocain et le Berbère zenata d'Algérie. Les Chleuhs n'en conservent que des idiomes traditionnels du point de vue phonétique et morphologique, alors que le rifain révèle une série de décalages de phonèmes et que les idiomes zenata sortent du cadre en particulier à cause de modifications du schéma vocal.

E. Destaing est à l'origine de la répartition devenue classique des dialectes berabers en dialectes septentrionaux du Moyen Atlas, méridionaux du Haut Atlas et

du Djebel Sargho (E. Destaing, 1920). Il s'appuie pour ce faire sur « quelques particularités » de la phonétique, du vocabulaire et de la morphologie.

Des recherches récentes sur les dialectes des Aït Yafelman, des Aït 'Atta, des Aït Seddrat, des Ahel Todɣa et des Ahel Dades, ont montré que ces parlers conformément à leur situation géographique occupent du point de vue phonétique et du point de vue de l'inventaire des morphèmes, une position intermédiaire entre le chleuh, au sud-ouest, et les autres parlers berabers au nord. Ainsi, dans ces parlers berabers du sud, les phonèmes /t/ et /d/ ne sont pas, contrairement aux autres parlers berabers, réalisés comme [t] et [d] mais, comme en chleuh, ou sous la forme [t] et [d]. Par contre, les phonèmes /k/ et /g/ sont la plupart du temps réalisés comme [k] et [g], comme chez les autres Berabers, dans la mesure où chez ceux-ci, [k] et [g] ne passent pas à [c] et [j], alors qu'en chleuh la spirantisation des phonèmes occlusifs est en général non attestée. Pourtant, parmi les Berabers du sud, les Ahel Todɣa et les Aït Seddrat suivent l'usage chleuh. Comme premier exemple relatif à l'inventaire des morphèmes nous signalerons que le mot chleuh /tifiyil/ (= viande) est aussi employé par une partie des Berabers du sud, cependant le mot /aksum/ est plus généralement employé chez les Berabers du sud qui se conforment ainsi à l'usage des autres Berabers. Notre deuxième exemple est l'utilisation, certes très rare, de la particule du futur chleuh /rad/ par des Berabers du sud originaires de différents lieux, preuve que le problème abordé ici de la diffusion de certaines particularités dialectales se pose aussi pour les morphèmes non libres.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDEL-MASSIH E., *A course in spoken Tamazight : Berber dialects of Ayt Ayache and Ayt Seghrouchen (Middle Atlas), Morocco*, Ann Arbor, 1971.
- Id., *A reference grammar of Tamazight : a comparative study of the Berber dialects of Ayt Ayache and Ayt Seghrouchen (Middle Atlas), Morocco*, Ann Arbor, 1971.
- Id., *Tamazight Verb structure : a generative approach*, Doctoral diss., Ann Arbor, 1968, The Hague, 1971.
- ABES, *Première année de langue berbère (dialecte du Maroc central)*, Rabat, 1916.
- BASSET A., « Notules Berbères Aït Sadden », *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS)*, 7, pp. 16-18.
- Id., « Sur le berbère Aït Sadden it(t)h "parce que" et la formation du système conjonctif », *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS)*, 6, p. 64.
- Id., « Sur le participe dans le parler berbère des Aït Sadden », *Journal asiatique*, 1954, t. 242, pp. 393-395.
- Id., *Textes berbères du Maroc (parler des Aït Sadden)*, Paris, 1963.
- BIARNAY S., « Notice sur les dialectes berbères parlés par les Aïth Sadden et les Beni Mgild », *Revue Africaine*, 1911, t. 55, pp. 200-245.
- Id., « Six textes en dialecte berbère des Beraber de Dadès », *Journal asiatique*, 1912, pp. 347-371.
- BISSON J., *Leçon de berbère tamazight*, Rabat, 1940.
- BOULIFA ('Ammār Ibn-Sa'īd), *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain*, Paris, 1909.
- BYNON J., « Berber nursery language », *Transaction of the Philological Society*, 1968, pp. 107-161.
- Id., « A class of Phonaesthetic words in Berber », *African Language studies*, 1970, vol. 9, pp. 64-80.
- Id., « The Derivational processes relating berber nursery words to their counterparts in normal Inter-Adult speech », in *Talking to children*, Cambridge, 1977, pp. 255-263.
- Id., « Riddle telling among the Berbers of central Morocco », *African language studies*, 1966, vol. 7, pp. 80-104, 1967, vol. 8, pp. 168-197.
- DESTAING E., *Étude sur le dialecte berbère des Aït Seghrouchen*, 1920.
- DROUIN J., « A propos de quelques noms de tissu dans un village berbérophone du Maroc central », *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS)*, 12 13, pp. 135-147.
- GALAND L., « l. y ancien et y < q dans le parler berbère des Aït Sadden (Maroc). 2. Un cas d'opposition pertinente w/u en berbère », *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS)*, 7, pp. 91-92.
- GALAND J., « Observations sur les emplois de deux emprunts du berbère (Ait Youssi d'Enjil)

- à l'arabe : 1. tlata "trois". 2. kulši "tout, tous", *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS)*, 9, (1.) : pp. 68-70; (2.) : pp. 71-74.
- GALAND-PERNET P., « Remarques sur la langue de la version berbère de Tinrhir (Maroc) de la Haggâdâh de Pesah », *Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques (GLECS)*, 12-13, pp. 168-181.
- GALAND-PERNET P. et ZAFRANI H., *Une version berbère de la Haggâdâh de Pesah : texte de Tinrhir du Todrha (Maroc)*, Paris, 1970, 2 vol.
- HARRIES J., « Verbless sentences and "verbs of Being" in Tamazight », *Papers in African Linguistics*, 1971, pp. 113-121.
- JOHNSON M., *Syntactic structures of Tamazight*, Doctoral diss., Los Angeles, 1966.
- KAOUI S. Cid, *Dictionnaire français-tachelh'it et tamazir't (dialectes berbères du Maroc)*, Paris, 1907.
- LAOUST E., « Chants berbères contre l'occupation française », in *Mémorial Henri Basset*, Paris, 1928, t. 2, pp. 9-20.
- Id.*, « Contes berbères du Maroc. Textes berbères du groupe beraber-chleuh (Maroc central, Haut et Anti-Atlas) », *Publications de l'Institut des hautes études marocaines*, t. 50, Paris, 1949.
- Id.*, *Cours de berbère marocain, dialecte du Maroc central*, 2^e éd., Paris, 1928.
- Id.*, *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa*, Paris, 1918.
- Id.*, *Mots et choses berbères*, Paris, 1920.
- Id.*, « Un texte dans le parler berbère des Aït Messad », in *Mélanges René Basset*, Paris, 1925, t. 2, pp. 305-334.
- LOUBIGNAC V., *Étude sur le dialecte berbère des Zaïan et Ait Sgougou*, Paris, 1924, 2 vol.
- MERCIER H., *Vocabulaires et textes berbères dans le dialecte des Aït Izdeg*, Rabat, 1937.
- PELLAT Ch., « Deux textes dans le parler berbère des Aït bu Zeggu de Mestigmeur », *Revue Africaine*, 1947, t. 91, pp. 254-259.
- PELLAT Ch., « Notes de géographie linguistique (berbère marocain) », *Communications et rapports*, n° 193, pp. 131-150.
- PENCHOEN J., *Tamazight of the Ayt Ndhir*, Los Angeles, 1973.
- PRASSE K., « Les relations de sexe, d'âge et de sang : enquête sur la terminologie dans le dialecte berbère des Ayt-Sadden », *Acta orientalis*, 1957, t. 22, pp. 118-141.
- REYNIERS F., *Taougat ou les Berbères racontés par eux-mêmes*, Paris, 1930.
- ROUX A., « Un chant d'amdyaz, l'aède berbère du groupe linguistique beraber », in *Mémorial Henri Basset*, Paris, 1928, t. 1, pp. 237-242.
- Id.*, *Récits, contes et légendes dans le parler des Beni Mtir*, Rabat, 1942.
- Id.*, « Le verbe dans le parler berbère des Ighezran, Beni Alahm et Marmoucha », *Bulletin de la société linguistique de Paris*, 1935, t. 36, pp. 43-78.
- SERRA L., « In margine a un testo orale berbero avente a titolo "La storia della gente di Sigil-massa" », *Studi magrebini*, 1974, 6, pp. 57-71.
- WILLMS A., « Grammatik der Südlichen Berberdialekte (Südmarokko) », *Afrikanistische Forschungen*, Bd 6, Glückstadt, 1972.
- Id.*, « Sekundäre Kontrastierung in Ergänzung der Konsonantenlänge im Berberischen Südmarokkos », *Afrika und Übersee*, Bd 48, 1964, pp. 289-293.

A. WILLMS

B67. BERGER

En Afrique du Nord, le statut et le rôle du berger varient considérablement selon la structure socio-économique dans laquelle il s'intègre. Ainsi dans les régions fondamentalement sédentaires le berger est généralement un enfant ou un adolescent qui garde le troupeau familial pour la journée, alors que dans les régions de nomades ou de semi-nomades le berger devient professionnel. Aguerri aux marches les plus rudes, flanqué de sa famille, il est capable de mener le troupeau aux différents pâturages tribaux distants quelquefois de plusieurs centaines de kilomètres. C'est à ce dernier type de berger, et principalement au berget (en tamaziyt « amksa ») du Moyen Atlas, du Haut Atlas Central et du Maroc présaharien que nous ferons référence dans cette notice.

Bien que son passage à l'école ait été de courte durée ou même inexistant, sa connaissance du milieu naturel environnant est étonnante. Il est vrai que son travail exige de lui certaines aptitudes. Guide des troupeaux qu'il conduit par le chemin le plus sûr lors des grandes transhumances hivernales et estivales, il est aussi capable de répondre aux exigences des bêtes, de les soigner à partir des plantes à portée de sa main. Personnage ambivalent, il apparaît à la fois comme « le simple, le bonhomme inoffensif » et « le dangereux solitaire qui soliloque avec les bêtes, connaît les étoiles et les philtres, tout mêlé à la vie redoutable de la steppe, à la mystérieuse venue de la laine et des premiers êtres » (J. Berque, 1936 a, p. 3).

On ne déchoit pas en étant berger ; la tradition (El-Bokhari) reprise par l'hagiographie locale, ne dit-elle pas que le Prophète lui-même a gardé les moutons moyennant salaire pour des gens de la Mekke ? (J. Drouin, 1975, p. 43 et 156).

En raison de son contact privilégié avec la nature, les charges dont est investi le berger s'adaptent et adoptent le rythme des saisons : l'agnelage en hiver, la transhumance d'été au printemps, la tonte de la laine au début de l'été, la transhumance d'hiver en automne... Comme chez l'agriculteur, les rites et les fêtes saisonnières dont il est le protagoniste ont pour but d'amener sur lui l'abondance et la fertilité. Ainsi chez les Aït Haddidou une coutume fort répandue veut que les bergers restent quarante jours sans se raser et sans laver leurs vêtements en hiver, sinon les bêtes n'auraient pas de laine (G. Couvreur, 1968, p. 27). Lors de la fête de l'«*ansra*», qui a lieu au moment du solstice d'été, les bergers du Maroc Central font passer leurs troupeaux dans la fumée de grands feux pour débarrasser les bêtes de leurs parasites et leur conférer une certaine «*baraka*».

Bien qu'il soit souvent isolé pendant plusieurs semaines sur les pâturages «*agudal*» (pl. «*igudian*», en tachelhaït «*tichka*») sa vie n'en demeure pas moins régie par des normes collectives assez strictes : il doit notamment lors des transhumances — qui s'effectuent généralement sous la direction d'un chef de transhumance, autrefois élu et depuis quelques années désigné par l'administration — suivre des itinéraires précis qui ont fait l'objet de négociations entre les tribus. Enfin il doit faire pacager son troupeau dans des pâturages bien délimités, avec quelquefois un temps maximum et (plus rarement) une limite du nombre des bêtes. Les pâturages sont mis en défends à certaines périodes de l'année, et leur accès est alors interdit sous peine de sanctions (M. Lafuente, 1968, p. 102), et leur ouverture se fait, à des dates bien précises, d'une manière solennelle, qui est prétexte à diverses réjouissances.

Lorsqu'on étudie attentivement les différentes tribus de pasteurs du Maghreb on constate qu'il existe toujours des moments au sein de celles-ci où les familles doivent faire appel à des tiers pour garder leurs troupeaux, soit que le pasteur ait un trop gros troupeau, soit qu'il n'y ait pas dans la famille d'homme jugé digne de confiance et en âge de se déplacer. On a alors recours à l'association ou aux services d'un berger salarié.

Le contrat d'association ou d'élevage passé entre un propriétaire, ou un groupe de propriétaires qui s'engagent au prorata du nombre de têtes qui leurs appartiennent, et un berger est un système qui existe depuis des millénaires dans certaines civilisations pastorales du Proche Orient comme en témoigne certains passages de la Bible (Genèse, 30), et il peut être considéré comme traditionnel au Maghreb par comparaison aux relations de type patron/salarié qui ont surtout connu un important développement au cours des dernières années.

Les contrats d'association nous sont bien connus : malgré quelques différences locales ils présentent une certaine unité dans l'ensemble du Maghreb. On remarque ainsi que :

— L'embauche se fait, selon les endroits, au début de l'automne ou au début du printemps, « dates fixes qui émanent à la fois de considérations économiques et psychologiques » (J. Berque, 1936 a, p. 2).

— «C'est toujours une famille, bien plutôt qu'un individu isolé qui s'embauche... cela procède d'ailleurs de nécessité économiques : nombre de travaux de bergers sont, en effet, selon une démarcation familière à la société maghrébine, étiquetés travaux de femmes : la traite, la confection du beurre. De plus il lui faudra assurer, par un jeune frère par exemple, la garde des brebis laitières, des nouveau-nés plus tendre à la fatigue, et le ravitaillement de la tente isolée en transhumance. La qualité du *pater familias* fait, en effet, partie du berger complet. Dans certaines tribus marocaines il a droit à une prime en argent à la naissance de chacun de ses enfants, prime dont le sens de magie analogique n'est certainement pas aboli» (J. Berque, 1936 a, p. 3). Dans certaines tribus comme les Aït Outferkal la femme du berger est incluse dans le contrat et elle doit certains travaux (G. Couvreur, 1968, p. 28).

— En échange de ses services le berger reçoit une rétribution qui comporte généralement des vêtements, de la nourriture, de la laine et une rémunération en nature qui est fonction soit du troupeau soit le plus souvent du croît annuel. Ainsi au Maroc Central le contrat le plus commun dit de «*tulut*» ou «*telt*» est généralement conclu pour une durée de 6 à 8 ans. Chaque année on partage le croît : 1/3 pour le berger qui dispose en outre du lait, 2/3 pour le bailleur. Au bout de 6 à 8 ans c'est le troupeau lui-même qui est partagé dans les mêmes proportions (G. Couvreur, 1968, p. 28). Comme le droit musulman classique condamne les contrats aléatoires on a pu, à juste raison, s'interroger sur «l'orthodoxie» de certains de ces contrats pastoraux, puisque dans quelques types d'association comme la «*qirāḍ*» arabe (en berbère «*trušt*») la valeur du troupeau est évaluée au début et c'est cette valeur qui est prélevée en fin d'association au profit du propriétaire avant le partage du bénéfice qui est de ce fait basé sur l'augmentation de la valeur du troupeau (G. Couvreur, 1968, p. 28; Ch. Maurin, 1945, pp. 157-166; L. Milliot, 1970, p. 664).

Les effets positifs et négatifs de la civilisation «moderne» ont quelque peu modifié la vie traditionnelle du berger berbère. Ainsi de plus en plus la transhumance s'effectue, comme dans certaines régions d'Europe, par camions. Enfin les contrats d'association cèdent souvent la place à des relations de type salariale, où le riche citadin confie son troupeau à un berger berbère, ce qui aboutit indirectement à appauvrir le patrimoine tribal au profit d'intérêts économiques étrangers, ce qui n'est pas sans poser certains problèmes (J. Couleau, 1968, pp. 112-114).

Dans une perspective plus générale, on constate que la vie, les coutumes et les mœurs du berger maghrébin ressemblent fort à celles de tous les pasteurs du monde méditerranéen.

BIBLIOGRAPHIE

- BERGER-VACHON, «Étude de droit musulman religieux et coutumier à propos des contrats d'élevage dans le Maghreb», *Revue Algérienne*, 1931, p. 241.
- BERQUE J., «Aspects du contrat pastoral à Sidi-Aïssa», *Deuxième Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord, Revue Africaine*, 1936, t. 79, pp. 399-412.
- BERQUE J., *Contribution à l'étude des contrats nord-africains (les pactes pastoraux chez les Beni Meskine)*, Alger, 1936.
- CELERIER J., «La transhumance dans le Moyen Atlas», *Hespéris*, t. VI, 1927, pp. 271-319.
- COULEAU J., *La paysannerie marocaine*, éd. CNRS, 1968, 295 p.
- COUVREUR G., «La vie pastorale dans le haut Atlas Central», *Rev. Geo. Maroc.*, 1968, n° 13, pp. 3-54.
- DROUIN J., *Un cycle oral hagiographique dans le Moyen Atlas marocain*, Sorbonne, 1975, 246 p.
- LAFUENTE M., «La vie humaine dans un groupement berbère du Haut Atlas de Marrakech, les Aït Oucheg», *Rev. Geo. Maroc.*, 1968, n° 14, pp. 71-116.
- MARCY G., «Une tribu berbère de la confédération de Aït Waraïn : les Aït Jellidasen», *Hespéris*, t. IX, 1929, pp. 117-142.
- MAURIN Ch., «Quelques contrats de métayage en Afrique du Nord et Syrie», *IBLA*, 1945, n° 30, pp. 157-188.
- MILLIOT L., *Introduction à l'étude du droit musulman*, Sirey, 1970, 822 p.

MILLIOT L., *L'association agricole chez les Musulmans du Maghreb (Maroc, Algérie, Tunisie)*, Paris, 1912.

SAGNE J., *L'Algérie pastorale*, Fontana, Alger, 1950.

Id., *Production pastorale et Société*, éd. sous la dir. de l'équipe «Écologie et Anthropologie des sociétés pastorales», 1979, 493 p.

A. BERTRAND

B68. BESSERIANI (Ad Majores)

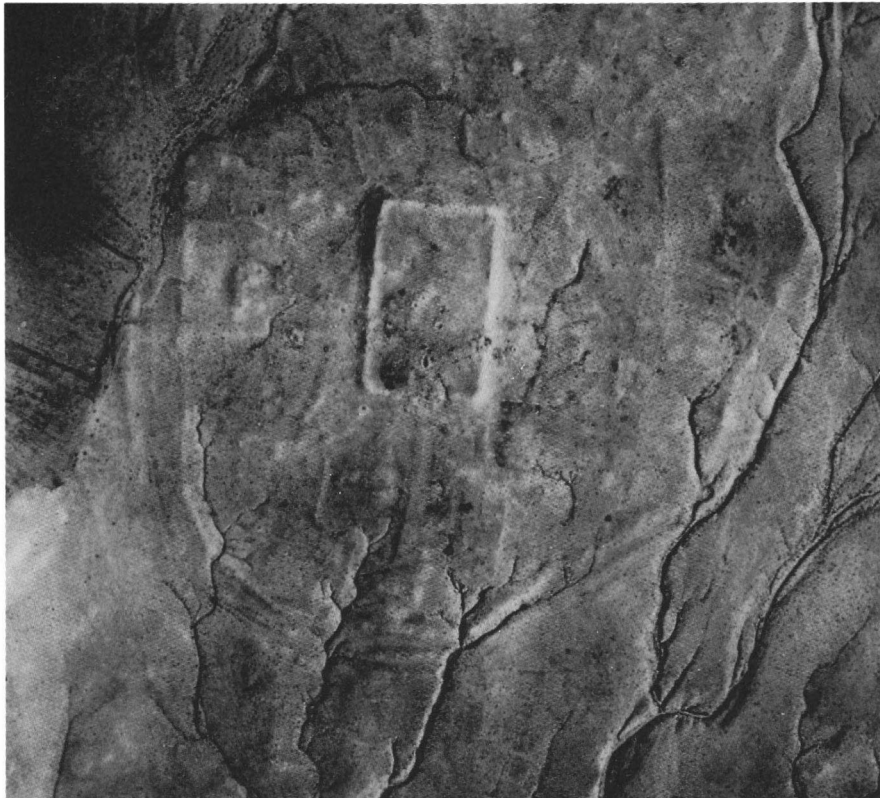
Les ruines situées au lieu-dit actuel Henchir Besseriani à 5 km au Sud de l'oasis de Négrine, sur le piémont saharien du massif des Nemencha, sont celles d'un camp romain entouré d'une agglomération. Le camp fut construit en 104 ou 105, par Minicius Natalis légat propréteur de la III^e Légion Auguste sous le règne de Trajan (*C.I.L.*, VIII, 2478-2479=17969-17971; Le Bohec, 1988, p. 369, n. 27, pp. 376, 430-433).

Ces ruines correspondent à la mention d'*Ad Majores* par la Table de Peutinger (IV, 1-5) sur la route frontière se dirigeant vers *Thabudeos* par *Ad Medias* et *Badias* (Badès). Des milliaires posés sur cet axe sous le même légat confirment la prise de contrôle par l'armée romaine de ces confins sahariens dans les premières années du premier siècle ap. J.-C.

Le Djebel Madjour qui domine le site, a conservé le nom antique *Ad Majores*. Par ailleurs, dans celui de Négrine survit l'ethnique ancien *Nigrenses*, qui est connu par une brique de Palerme (*C.I.L.* X, 10962), où il est question des magasins des *Nigrenses Majores* (sur un domaine dépendant de Minicius Natalis). Le titre d'un évêque *plebis Nigrenses Majorum*, est cité à la conférence de Carthage de 411 (Mandouze, 1982, p. 653). On peut légitimement rapprocher de cet ethnique et du Djebel Madjour, le *mons nomine Niger*, atteint dans cette même région par une colonne de Cornélius Balbus en 19 av. J.-C. (Pline l'Ancien, V, 37 : éd. Desanges, p. 63). Cette montagne caractéristique pour qui l'aborde en venant du Bas Sahara, aurait plus tard, servi d'éponyme au *limes Montensis*, secteur de la frontière d'Afrique mentionné par la *Notitia Dignitatum Oc.*, (XXV, 3, 5, 21, 23, éd. Seeck, pp. 174-175), entre le *limes Thamallensis*, secteur de Telmine dans le Nefzaoua et le *limes Bazensis*, secteur de Badès (Baradez, 1949, pp. 143-144, 147). L'implantation militaire d'*Ad Majores*, relayée ou non par les *castra (N?)eptitina* (Nefta) du Jérid, était bien placée, à un carrefour de pistes au débouché du couloir de Bir el Ater, pour surveiller efficacement les déplacements saisonniers dans la zone de contact, intensément irriguée à l'époque antique, entre la montagne et le Bas Sahara.

Le camp de cohorte, d'un type classique, avait un mur d'enceinte aux angles arrondis et était percé de quatre portes où ont été trouvées les inscriptions de dédicace. L'entrée principale se trouvait au Sud. Le rempart avait 1 m d'épaisseur et mesurait environ 130×80 m (et non 170×100 comme il a été écrit dans les publications anciennes, cf. Le Bohec, 1988, p. 430). De même, les bastions d'angle décrits par les auteurs comme des remaniements de basse époque, ne sont guère apparents sur les clichés aériens (Baradez, p. 118). Des thermes ont été repérés à l'intérieur du camp, au Sud-Est.

Une brique estampillée révèle la présence, dans la garnison, de la II^e Cohorte d'Espagnols intervenue peut-être en renfort et qui a pu jouer un rôle dans le développement de l'agglomération autour du camp (Le Bohec, 1988, p. 432; 1989, pp. 84-85, 171). En effet, une ville elle-même ceinte d'un rempart, a enveloppé ultérieurement le camp et elle avait le rang de municipe dans la seconde moitié du III^e siècle (Lepelley, 1981, p. 29) : deux inscriptions du temps de Dioclétien et de Maximien (*C.I.L.* VIII, 2480=17970; 2481), évoquent un tremblement de terre survenu vingt ans auparavant et à la suite duquel deux duumvirs du municipe avaient



Besseriani (*Ad majores*). Photo J. Baradez.

promis de reconstruire à leurs frais un arc de triomphe. Cette reconstruction qui ne sera effectuée que sous Dioclétien, témoigne de l'effort édilitaire accompli en Afrique à cet époque, sous la responsabilité, en l'occurrence, du gouverneur Flavius Flavianus et d'un curateur *reip(ublicae)* gérant les finances de la cité.

Les vestiges de deux arcs sont effectivement signalés dans les descriptions anciennes du site, les uns près de la porte ouest du camp, les autres près d'une des portes de la ville, où avaient été découvertes respectivement les deux inscriptions. L'enceinte urbaine, de 1800 m de périmètre, flanquée de nombreuses tours, aurait été faite à une basse époque, peut-être par les Byzantins (Cagnat, 1913, p. 565, n. 2), mais plus vraisemblablement à l'époque de la reconstruction des arcs, comme semble le suggérer Gsell (*A.A.A.*, f° 50, n° 152, p. 6). Un autre ouvrage de défense attribué aux Byzantins, se trouverait plus au Nord (Guéneau, 1907, p. 323), mais tous ces renseignements n'ont pas été confirmés.

En revanche, la découverte, près de l'oasis de Négrine, d'un ostrakon byzantin où il est question d'un *olearius arcarius* — c'est-à-dire d'un contrôleur fiscal pour l'huile — apporte la preuve décisive du retour sous l'administration impériale de ces régions présahariennes (Albertini, 1932, p. 53-62). De même, les cinq ostraka trouvés plus récemment près de Bir Trough et qui mentionnent, entre autres, des redevances en orge sous le règne de Gunthamund, attestent que l'autorité vandale s'était étendue jusqu'au Sud des Nemencha (A.E., 1967, pp. 588-592; Bonnal-Février, 1967, pp. 239-249). Comme les Tablettes Albertini contemporaines plus au Nord, ces documents tardifs témoignent du maintien d'un effort d'administration que pouvait justifier une richesse agricole liée à la fois aux sources pérennes

des oasis et aux aménagements hydrauliques de l'antiquité dans la zone de piémont (Baradez, 1949, p. 205).

Une autre découverte attestait la romanisation des élites sociales de la cité berbère présaharienne des *Nigrenses* : celle d'une villa située à un kilomètre au Nord de l'oasis de Négrine. On y voyait des mosaïques, aujourd'hui disparues, l'une à décor de feuillages dans un arrangement géométrique avec une inscription où se lisait le nom *Flavorium*, l'autre faite de motifs géométriques, avec, au centre, une inscription versifiée (Marcillet-Jaubert, 1976, p. 9).

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERTINI E., «Ostrakon byzantin de Négrine», *Cinquantenaire de la Faculté d'Alger (1881-1931)*, Alger, 1932, pp. 53-62.
- BONNAL J.-P. et FÉVRIER P.-A., «Ostraka de la région de Négrine», *Bull. d'Archéol. Alg.*, 2, 1966-1967, pp. 239-249.
- BARADEZ J., *Fossatum Africae*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1949, pp. 118, 143-144.
- CAGNAT R., *L'armée romaine d'Afrique*, Paris, 1913, pp. 565-572.
- COURTOIS Ch., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1955, pp. 68-70, 326.
- FENTRESS E.W.B., «Limes», in De Ruggiero E., *Dizionario Epigrafico di Antichità Romane*, Roma, 1984-1985, vol. IV, fasc. 43/2, 43/3, p. 1376/43-44.
- GSELL S., *Monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1, 1901, pp. 86-87.
- GSELL S., Atlas archéologique de l'Algérie, Paris, 1911, feuille n° 50 (Négrine), n° 152.
- GUENEAU, «Ruines de la région de Négrine», *Bull. du Comité des Travaux Hist.*, 1907, pp. 314-325.
- LE BOHEC Y., *La Troisième Légion Auguste*, Paris, C.N.R.S., 1988, pp. 430-433.
- LE BOHEC Y., *Les unités auxiliaires de l'armée romaine en Afrique Proconsulaire et Numidie sous le Haut Empire*, Paris, C.N.R.S., 1989, pp. 84, 163, 170.
- LEPELLEY C., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, Paris, Études Augustiniennes, 1981, t. 2, pp. 29-31.
- MANDOUZE A., *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, 1, Afrique (303-533), Paris, C.N.R.S., 1982.
- MARCILLET-JAUBERT J., s.v., «Ad Maiores», dans *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites* (éd. Stillwell), Princeton, 1976, p. 9.

P. TROUSSET

B69. BETH (Sites et industries de l'oued), Maroc

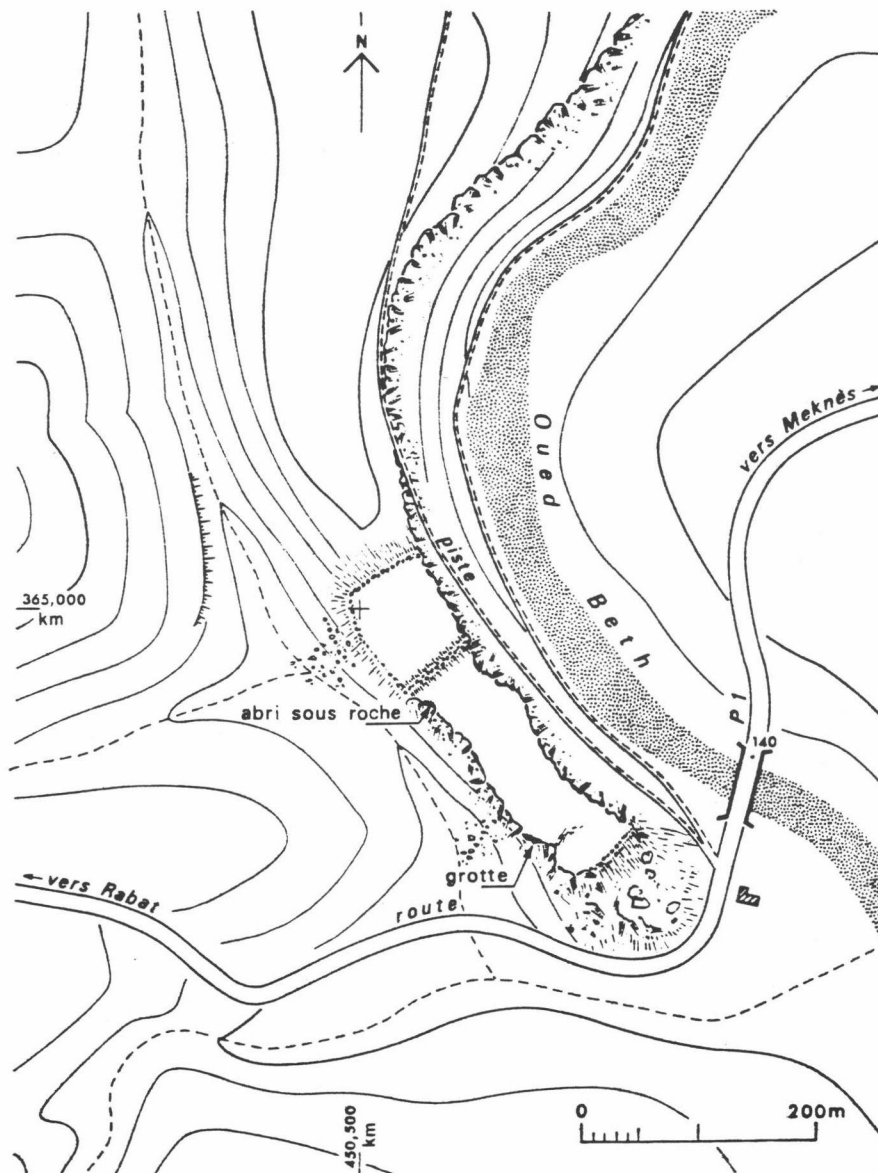
On peut distinguer à l'oued Beth proprement dit (carte au 1/50 000, Bataille, c.L. 450, 25×365) une «station néolithique» reconnue par A. Ruhlmann qu'il considère comme un véritable village en relation avec l'oppidum, une grotte, des abris sous roche et un éperon barré. Village, grottes et abris n'ont malheureusement pas été fouillés. Les importants travaux de reboisement rendront très difficiles des recherches ultérieures.

Le camp, situé sur une butte (208 m), est limité à l'est par une falaise rocheuse, à l'ouest par une arête dominant un vallon, au sud par un contrefort naturel. Le flanc ouest est renforcé par un mur de terre, long de 60 m; l'escarpement rocheux du sud est souligné par un mur de pierres sèches. Au nord, où se trouvait le seul accès facile, un rempart coupe le promontoire d'ouest en est et mord même le versant oriental. Il mesurait 78 m de long, 5 m de haut, était large à la base de 7 m et de 2,5 à 3 m au sommet. A l'origine, ces dimensions, surtout la hauteur, devaient être plus importantes qu'au moment des relevés de Ruhlmann comme le montre un amoncellement de pierres sur toute la longueur du rempart. Celui-ci était construit en terre sans parement avec une assise de pierres brutes, sans mortier mais d'un assemblage assez régulier et mesurant environ 2 m de large. Une tranchée

en pente douce le renforce vers l'intérieur, large de 50 m avec une profondeur maximale de 5 m.

Un second rempart, à 85 m du premier, forme une nouvelle ligne de défense; construit en terre surmontée de pierres sèches, il mesure 77 m de long. La place forte couvre une superficie de 2 ha; elle était probablement en relation avec les camps voisins de Dchîra (à 2 km à vol d'oiseau) et d'Hälabädu (à 4,5 km).

Dchîra et Hälabädu sont dans des positions comparables et présentent des dispositifs similaires. L'oppidum de Dchîra est également sur une position élevée (236 m). Sur trois côtés, les protections naturelles sont renforcées par une enceinte de pierres sèches; seule à l'ouest, une falaise à pic n'avait pas besoin de construction. Au



Plan des sites de l'oued Beth. Dessin J. Lenne
(d'après *Bull. Soc Préhist. Maroc*, 10, 1936, pl. I).

nord-ouest un rempart barre le plateau, formé de terres rapportées couronnées par un mur de pierres sèches (longueur 55 m, 4 à 5 m de large à la base). Comme à l'oued Beth, un réduit a été aménagé à l'intérieur, protégé par un mur de terre. L'ensemble du site couvre 3 ha.

A Hālabādu, l'altitude est moins grande (196 m); le sommet de la colline est ceinturé par une enceinte en pierres brutes qui consolide les obstacles naturels. Le plateau est lui aussi barré par une levée de terre surmontée d'un mur en pierres sèches et mesurant 120 m de long.

A l'intérieur ou à proximité de ces camps fut recueillie une très abondante industrie représentée notamment par des pierres à cupules et à rainures, une cinquantaine de meules dormantes, plus de cent cinquante broyeurs et molettes, cent quatre-vingts pilons. Deux éléments sont particulièrement notables : la présence de pièces à gorge et l'abondance des haches. Celles-ci bouchardées avec des parties plus ou moins polies, parfois fragmentaires dépassent le nombre de neuf cents.

Quant aux pièces à gorge, elles sont très caractéristiques de cette région; on peut dénombrer une cinquantaine d'outils, généralement allongés (ovoïdes, cylindriques) avec une gorge plus ou moins marquée, éventuellement soulignée par un bourrelet ou deux renflements; la gorge peut être double et même être accompagnée d'une rainure perpendiculaire (Souville G., « Les différents éléments de l'industrie en pierre polie du Maghreb », *Actes Congr. panafricain Préhist. et Et. Quaternaire*, 7^e session, Addis Ababa, 1971 (1976), pp. 197-204).

Cette industrie accompagnée de tessons de céramique laisse supposer un début d'agriculture, du moins du broyage et la consommation de graines et de céréales. Si certaines pièces à gorge ont pu être des pics de mineur, d'autres ont dû servir d'instruments aratoires. Installations et industries peuvent appartenir à un néolithique récent (Bensimon Y. et Martineau M., « Le Néolithique marocain en 1986 », *L'Anthropologie*, t. 91, 1987, pp. 631-632) et à un faciès régional, voire aux civilisations protohistoriques.

BIBLIOGRAPHIE

- RUHLMANN A., « Le Ténéréen », *Bull. Soc. Préhist. Maroc*, t. 10, 1936, pp. 3-15 (et *Congr. préhist. France*, C.-R. 12^e session, Toulouse-Foix, 1936 (1937), pp. 801-812, même texte).
 Id., « Enceintes préhistoriques marocaines », *Bull. Soc. Préhist. Maroc*, t. 10, 1936, pp. 41-67.
 SOUVILLE G., *Atlas préhistorique du Maroc*, 1, *Le Maroc atlantique*, Paris, 1973, pp. 148-163.
 Id., « Les sites de l'oued Beth (Maroc) : exploitation rurale et protection militaire », *Bull. archéol. Comité Trav. hist. et sci.*, n.s., t. 17 B, 1981, pp. 237-240.
 BOKBOT Y., *Habitats et monuments funéraires au Maroc protohistorique*, Aix-en-Provence, 1991, thèse de doctorat multigraphiée.

G. SOUVILLE

B70. BEURRE

Beurre frais : **udi wa mellen**, **tesufrent**, **tesendut/tisendiwin** (T.), **udi aleq-qaq** (K.), **zubda**, **zebda** (ar.)

Beurre fondu : **udi/udiawen** (T.), **udi** (K.);
 clarifié : **tufrant/tufrânin** (T.); **samen**, **smen** (ar.)

La technique d'extraction du beurre par barattage du lait a été reconnue 3 500 ans avant J.-C. chez les envahisseurs asiatiques venus à Sumer. Rien ne nous interdit de penser qu'elle n'est pas plus ancienne et qu'elle date en fait de la même époque que la domestication de la vache, de la chèvre et de la brebis. Car, lorsqu'on

transporte du lait frais dans une outre de peau en pays chaud, le lait aigrit très vite et, s'il est constamment remué, une motte de beurre se forme alors dans le même temps.

En Afrique du Nord et au Sahara, les populations nomades et sédentaires apprécient traditionnellement le beurre frais de fabrication locale, mais lui préfèrent le beurre fondu de meilleure conservation, qui donne à la nourriture un goût et un parfum *sui generis* variant selon l'animal et le terroir qui l'ont fourni.

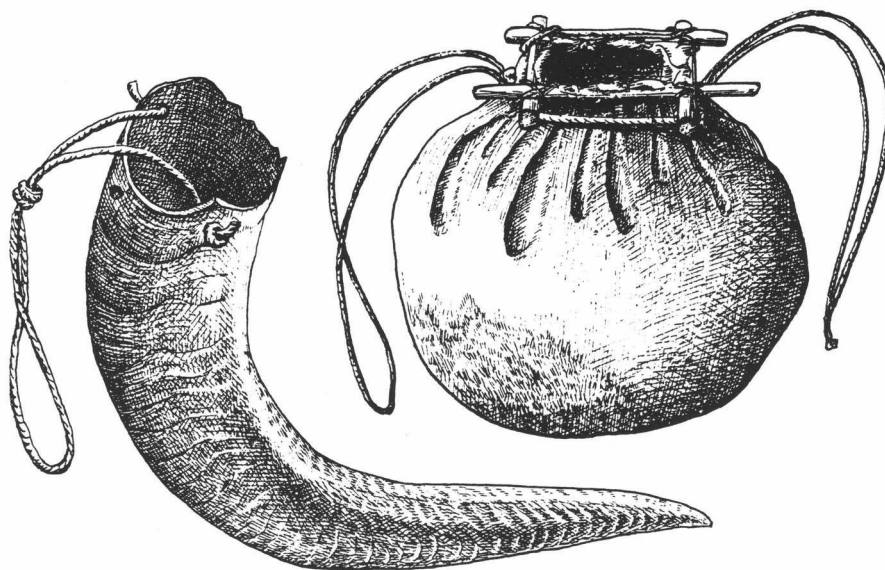
Après avoir baratté le lait, trait la veille au soir et mis à aigrir dans un récipient spécial (outre, poterie ou autre; voir *baratte**), la personne chargée de cette opération extrait la motte de beurre frais (blanc et pâteux), qu'elle entrepasse dans un récipient pouvant aller au feu (poterie ou marmite métallique). Selon le volume de beurre obtenu dans le campement, la maison ou la communauté qui forme l'unité de production, on fond immédiatement ce beurre ou on réserve la récolte de plusieurs jours (jusqu'à une semaine en saison fraîche) pour obtenir un volume minimal de un à trois litres de beurre fondu.

Le beurre frais contient souvent des impuretés : poils, petits débris végétaux ayant pollué le lait, fromage, eau, terre ou sable. Sa fusion va permettre son filtrage de deux façons. Mis dans une marmite au-dessus d'un feu doux, ce beurre prend très vite l'aspect d'un liquide jaune clair, transparent, que la ménagère remue lentement à l'aide d'une cuiller en bois jusqu'à son ébullition. Elle écume la mousse blanchâtre qui monte à la surface soit à l'aide d'une écumoire, soit grâce à un toupet de fibres végétales (bourre de palmier ou autre) qui joue le même rôle. Quand le liquide devient homogène et limpide après avoir été écumé en surface durant plusieurs minutes d'ébullition, on le retire du feu pour le laisser refroidir un peu. Les impuretés les plus lourdes se localisent au fond de la marmite, l'on verse alors le beurre dans le récipient qui doit le contenir (en cuir, en poterie, en corne ou en verre) en prenant soin de le filtrer une nouvelle fois à l'aide d'une fibre végétale ou d'un tissu maintenu à l'orifice du récipient. La terre et les impuretés restées au fond de la marmite avec un peu de beurre liquide, servent à graisser les mains et les pieds gercés ou crevassés.

A cette préparation technique minimale, chaque région ou terroir, voire chaque famille, ajoute un savoir-faire en rapport avec les goûts et traditions locales qui définissent les qualités et les différences qu'accusent tous ces beurres fondus, appréciés par les consommateurs. On peut classer ainsi les principales références qui fondent ces différences :

1. Animal qui a fourni le lait : vache, chèvre, brebis, selon leurs races (le lait de chamelle ne donne pratiquement pas de beurre).
2. Terroir, pâturage, climat où vivent ces animaux (montagne, plaine, au nord, au sud, selon la nature du sol, les saisons et les espèces végétales consommées).
3. Façon de préparer le beurre fondu, ingrédients, aromates ou conservateurs utilisés.
4. Nature et qualités du récipient qui contient le beurre.
5. Lieu et temps de conservation.

Les deux premiers critères : choix des animaux, conditions de vie des hommes et des troupeaux, le climat et la nature du pâturage, représentent des contingences qui s'imposent aux consommateurs. Tous les autres critères peuvent faire prévaloir le savoir-faire local ou la capacité d'innovation des individus. Dans l'Atlas marocain, on apprécie le beurre fondu salé, de vache ou de brebis conservé au frais dans des poteries hermétiquement fermées durant une ou plusieurs années. En Ahaggar les nomades fabriquent un beurre très estimé à partir du lait de chèvre. Dans la marmite où le beurre fond on rajoute différents produits végétaux ou même de la corne de mouflon rôtie et râpée, appelés *ufrun/ufrûnen*. Ce sont en particulier soit des dattes concassées (dattes d'In Salah de l'espèce *tegaza*), soit des feuilles de *Matri-caria pubescens* Desf. Schutz (*aynesis*), de *Melilotus indica* L. All. (*eheses*), d'*Anethum*



Récipients à beurre fondue chez les Touaregs Ahaggar. Corne de mouflon aménagée (*Isek ouan Oudad*) et récipient en peau (*arreben*). Dessin Y. Assié.

graveolens L. (*asear*), *Ruta tuberculata* Forsk. (*tuf iřkan*), des graines de mil *pennisetum*. Dans d'autres parties du Sahara (comme à El Goléa ou Ouargla) on utilise fréquemment l'armoise blanche (*řih* en arabe, *Artemisia herba alba*) ou aussi des dattes concassées (à Ouargla de l'espèce *āmmastigen*; voir J. Delheure, 1988, p. 83). Le rôle de ces produits n'est pas seulement celui de purificateur qui agglutine les impuretés et permet de les évacuer en une seule masse; ils ont aussi semble-t-il un pouvoir d'antioxydant comme l'ont prouvé les analyses pratiquées sur les beurres de l'Ahaggar (voir Gast, Maubois, Adda, 1969, p. 49). Cela signifie qu'un bon beurre fondu n'est pas oxydé, c'est-à-dire « rance » comme on a trop souvent l'habitude de qualifier ces produits. Car le consommateur occidental, peu familier des beurres fondus, confond souvent l'odeur *sui generis* de ces beurres avec celle du lard rance. Bien souvent l'expression « beurre rance » se substitue en français à celle de « beurre fondu » chez des locuteurs qui ignorent tout des qualités de ce produit. Il existe cependant des beurres fondus « rances » tout comme il arrive de découvrir des paquets de beurre frais qui soient « rances » c'est-à-dire oxydés.

La bonne conservation des beurres fondus dépend de la température ambiante mais aussi de la nature et de la qualité des récipients qui les contiennent. Une poterie vernissée à l'intérieur, bien fermée à l'aide de bouchons de liège ou de bois, recouverts de plâtre, de cire ou de gomme végétale, sera de meilleure qualité qu'une poterie ordinaire. Les récipients en peau doivent être épais et solides. Au Sahara Central, on choisit la peau du cou de chameau (*aranha* ou *tasaġen*), qu'on ligature aux deux extrémités, celles des flancs pour faire une grosse gourde (*tesaġne*), ou celle de la croupe et des cuisses pour confectionner des bouteilles de cuir (*tahattint*) de diverses capacités. Ces récipients qui assurent une bonne conservation, sont aussi conçus pour être transportés ou suspendus. On utilise parfois une grosse corne de mouflon coupée à ras du crâne et débarrassée de sa cheville osseuse; l'ouverture est fermée à l'aide d'un gros bouchon de bois habillé de cuir et serré de lacets.

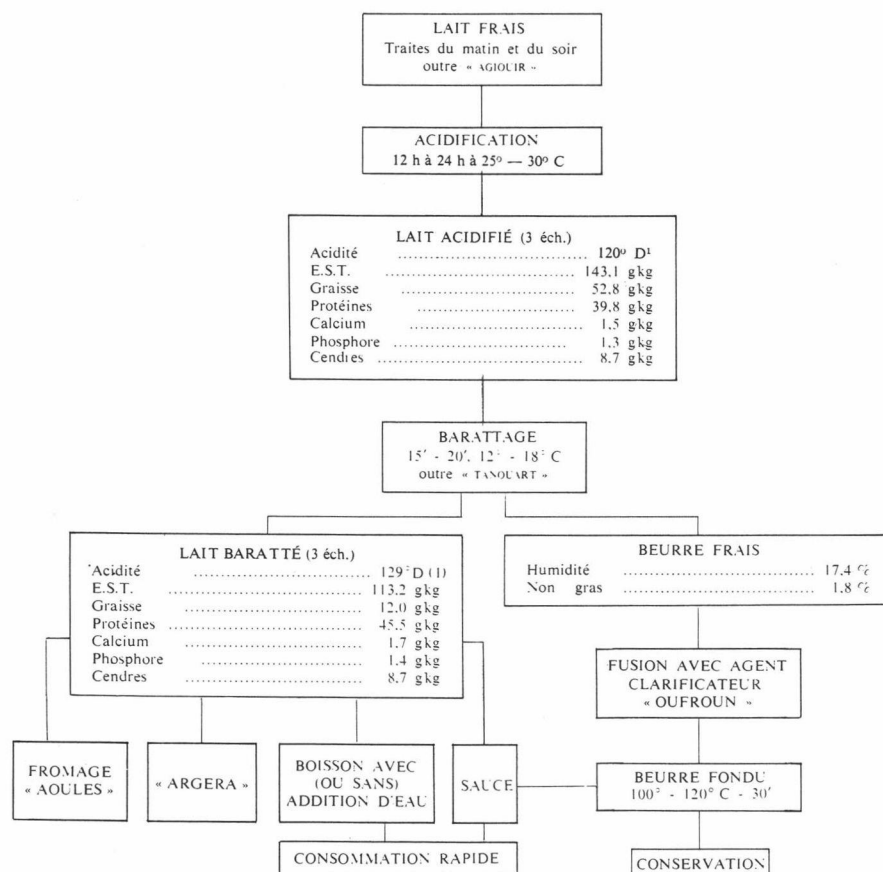
Depuis l'apparition des bouteilles métalliques, de verre ou de matière plastique et surtout des bidons de dix à vingt litres de type « jerricane », tous les récipients traditionnels sont devenus rares. La conservation du beurre y est beaucoup moins

bonne. Mais qu'importe! Le bon beurre de fabrication locale est lui aussi devenu rare et très cher et ne demeure guère longtemps dans ces récipients. Des falsifications à l'aide de matières grasses bon marché (huile d'arachide en particulier) sont quelquefois remarquées dans les ventes aux étrangers de passage. Elles sont reconnaissables au fait qu'à température ordinaire (20°) le beurre est semi-liquide.

Le beurre fondu n'est en général pas utilisé pour faire « revenir » de la viande, des légumes ou des sauces (ce que l'on pratique avec les huiles). Il est le plus souvent rajouté, après cuisson des ingrédients dans les sauces ou les mets, tels le cous-cous, la soupe (*šurba* ou *deššiša*), sans être recuit abondamment, ce qui diminuerait sa digestibilité c'est-à-dire provoquerait l'auto-oxydation des acides gras insaturés, et la disparition de ses saveurs. Dans ce sens, le respect de la qualité de ce produit ressemble à celui des amateurs dans leur emploi de l'huile d'olive de pression à froid.

Le beurre frais n'est guère utilisé chez les nomades sinon comme friandise pour les vieillards et les enfants en période d'abondance. En revanche dans les cités urbai-

Diagramme de fabrication du beurre de lait de chèvre en composition des produits mis en œuvre en Ahaggar



(1) 1° D = 100 mg d'acide lactique par litre de lait.

nes, les villages où chaque famille possède une ou plusieurs chèvres, la mère de famille réserve parfois un peu de ce beurre « léger », pour agrémenter des plats particuliers comme la graine de couscous mangé sans bouillon de viande ou de légume, avec quelques raisins secs et appelé *mesfuf*. Ces beurres frais de même que le beurre fondu ne sont jamais tartinés sur des tranches de pain en dehors des repas.

Les usines nationales fabriquent désormais du beurre fondu, issu de lait de vache importé ou de production locale, vendu en boîte de conserve de un à plusieurs kilos. Bien qu'il soit d'une qualité commerciale acceptable, ce beurre n'a pas les parfums et les subtilités gustatives des beurres du terroir, en particulier de ceux de chèvres et de brebis.

BIBLIOGRAPHIE

- DELHEURE J., *Vivre et mourir à Ouargla*, Paris, SELAF, 1988, 436 p.
FOUCAULD P. de, CALASSANTI-MOTYLINSKI A. de, *Textes touaregs en prose*, édition critique par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Aix-en-Provence, Édisud, 1984 (voir p. 58 : Lait et beurre).
GAST M., MAUBOIS J.-L., ADDA J., *Le lait et les produits laitiers en Ahaggar*, Mémoires du CRAPE XIV, Paris. A.M.G., 1969, 72 p.
MARCAIS W. et GUIGA A., *Textes de Takrouna*, Paris, Leroux, 1928, 426 p. (p. 368).
TOUSSAINT-SAMAT M., *Histoire naturelle et morale de la nourriture*, Paris, Bordas, 1987, 590 p. (pp. 100-103).

M. GAST

B71. BEY AG AKHAMOUK (Axamük)

Ce fut le douzième dernier amenūkal* de la dynastie qui exerça le commandement sur les Touaregs de l'Ahaggar au cours des deux cents dernières années. Bey naquit en 1903/1905 et mourut à Tamangh le 1^{er} juin 1975 des suites d'une longue maladie. Fils du dixième amenūkal, Akhamouk qui régna de 1921 à 1941, était aussi le neveu de la célèbre Dassine. Ayant répudié sa première femme, Teha ult Sidi-Moussa, il épousa la nièce de celle-ci Uba ult Melluy dont il eut un fils Sidi Moussa. Il répudia aussi cette seconde femme et dès lors mena une vie de célibataire, comme il l'entendait, renforçant l'austérité des mœurs de son campement.

N'ayant pas été choisi pour succéder à son père en 1941, il avait cependant été nommé *khalifa* du nouvel amenūkal Meslay ag Amâyas, jouant donc en quelque sorte le rôle de ministre. Plus tard, à la mort de Meslay en 1950, l'assemblée des nobles et des notables fit de Bey le chef de l'Ahaggar.

Il fut un amenūkal fidèle à ses principes, peu enclin aux compromis, rigoureux avec l'administration à laquelle il appartenait jusqu'en 1962. Après l'Indépendance, il fut, en septembre 1962, élu à l'unanimité des citoyens du Hoggar député à l'Assemblée nationale populaire où il siégea comme vice-président. Par ailleurs il garda, jusqu'à sa mort le titre d'amenūkal devenu honorifique.

Il eut une politique agricole réformatrice. Il n'était que *khalifa* quand il appuya auprès des Touaregs la décision de remplacer le quintenage (*khamessa*) par le métayage (contrat à moitié entre le propriétaire et le cultivateur). Élu amenūkal, il veilla à l'application de cette importante réforme et prit, en outre, la décision d'accorder aux cultivateurs la jouissance entière des récoltes faites sur des terrains jamais cultivés auparavant. Le but désiré était d'augmenter la surface des cultures en intéressant les cultivateurs. Mais le résultat ne répondit pas aux espérances et la production demeura stationnaire : le monde paysan était déjà en mutation, attiré par d'autres horizons.

BIBLIOGRAPHIE

Voir notices Amenūkal (*Encyclopédie berbère*, IV, pp. 581-589) et Ahaggar (*E.B.*, VIII, pp. 1233-1268).

BENHAZERA M., *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*, Alger, Jourdan, 1908, 234 p.

FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Imp. nat., Paris, 1957, t. II, pp. 533-539.

GAST M., «Les Kel Rela; historique et essai d'analyse du groupe de commandement des Kel Ahaggar», *ROMM*, 1976, t. 21, pp. 47-63.

G. BARRÈRE

B72. BEZEREOS (Vezereos; Bir Rhezen)

Les vestiges d'un poste militaire romain et d'une petite agglomération proche de celui-ci, avaient été reconnus au début du siècle aux environs de Bir Rhezen, près du puits de Mohammed ben Aïssa, à 45 km à l'Est de Douz et 23 km de Bir Agareb, sur une piste allant du Nefzaoua à Tamezret. Ces vestiges ont été identifiés grâce à une dédicace de Septime Sévère et Caracalla découverte par le commandant Donau en 1919 (*Ilafr.*, 27) et donnant le nom antique du site (*Vezerei*), avec la station de *Bezereos*, mentionnée par l'Itinéraire Antonin (éd. O. Cuntz, 74, 5, p. 10), sur une section de la route frontière du *limes Tripolitanus*, entre *Turris Tamalleni* (Telmine) et *Ta(l)alati* (près de Tataouine). La *Notitia Dignitatum*, de son côté (*Oc.*, XXI, 5, éd. Seeck, pp. 186-187), fait état, au début du V^e siècle ap. J.-C., d'un *limes Bizerent(anus)*, sous-secteur de la frontière de Tripolitaine, entre le *limes Tamallensis* et le *limes Talalatensis*. La concordance de ces données géographiques suffit à confirmer l'identification du site et le maintien jusqu'à basse époque de son rôle militaire.

Le nom moderne du puits de Bir Rhezen a conservé, au prix d'une métathèse et d'une mutation sémantique probable, le nom berbère ancien du site. Quant au passage du *V* au *B* de *Bezereos*, il s'agit d'une évolution consonantique des plus normales pour les noms africains à partir du III^e siècle. De l'élément initial *V*, fréquent dans la toponymie romano-berbère, il conviendrait d'isoler la racine *ZR*, qui désigne en général les fruits sans noyau, et dans la région plus particulièrement le figuier (Lassère, 1979, pp. 955, 968).

Les vestiges du poste romain se réduisent aujourd'hui à une enceinte rectangulaire en moellons, de 50×65 m de côté, aux angles arrondis, avec une seule entrée vers le Nord. Ce poste a reçu une garnison au plus tard sous Commode, dont le *titulus* a été rétabli, comme nous l'apprend une inscription de 201 (*IL Afr*, 26), par Septime Sévère et Caracalla, ce qui révèle au passage une continuité de dessein — du moins au niveau du commandement militaire de Numidie — dans la politique de pénétration et de contrôle des confins sahariens pendant cette période. À partir de 201, une importante vexillation de la III^e Légion Auguste est installée à demeure à *Vezereos*; c'est cette garnison qui apparaît dans la liste militaire conservée par l'inscription (*IL Afr* 27, aujourd'hui à Kebili), qui comportait à l'origine 300 noms de soldats. Une analyse onomastique de ce document permet de conclure à l'homogénéité africaine du recrutement du poste : ces gardiens du *limes* devaient être assez proches des populations qu'ils avaient pour mission de contrôler (Lassère, p. 967).

Après 238, des auxiliaires anonymes sont venus à Sidi Mohammed ben Aïssa et y ont martelé le nom de la légion, mais ce nom a été regravé en 253 (Le Bohec, 1988, p. 455, 465). Le stationnement près d'un point d'eau, à un carrefour de pistes du prédésert de ces détachements successifs qui maintiendront une présence militaire romaine jusqu'au Bas-Empire, n'est sans doute pas étranger à la genèse d'une petite agglomération dont les vestiges d'habitations — notamment ceux d'une

maison à deux étages — ont été signalés entre le marabout de Sidi Mohammed ben Aïssa et le piton de Mergueb ed Diab, à 1 km plus au Sud-Est.

Sur le piton rocheux qui domine largement la vallée de l'oued Hallouf, se trouvent les restes d'une petite construction de 5×5 m, bien placée pour faire fonction de tour de guet en liaison avec le camp de *Bezereos*. Le nom même de Mergueb ed Diab a été mis en rapport dans la tradition locale recueillie par le Commandant Donau, avec un épisode de la légende hilalienne (Rebuffat, 1978, pp. 846-847) : de ce piton, Diab, l'« éclaireur des Hilaliens » observait les signaux que lui envoyait avec un miroir, son amante Zazia depuis les terrasses de Tamezret. R. Rebuffat interprète cette tradition comme une transposition dans l'imagination populaire, du lointain souvenir laissé par les tours de guet du *limes*.

BIBLIOGRAPHIE

- FENTRESS E. W.B., « Limes », in De Ruggiero E., *Dizionario Epigrafico di Antichità Romane*, Roma, 1984-1985, fasc. 43, pp. 1376/39.
 HAMMOND N., « The Limes Tripolitanus : a Roman road in North Africa », *Journal of Brit. Archaeol. Assoc.*, 30, 1967, pp. 1-18.
 LASSERE J.-M., « Remarques onomastiques sur la liste militaire de Vezereos (ILAfr 27) », *Roman Frontier Studies*, 1979, éd. by W.S. Hanson and L.J. Keppie, *B.A.R. International Series*, 71, 1980, 3, pp. 955-976.
 LE BOHEC Y., *La Troisième Légion Auguste*, Paris, C.N.R.S., 1988, pp. 437-438.
 LE GLAY M., « Bezereos », in *Der kleine Pauly Lexikon der Antike*, Stuttgart, 1964, 1, p. 882.
 MERLIN A., « Le fortin de Bezereos sur le limes tripolitanus », *Comptes rendus Acad. Inscr. Belles-Lettres*, 1921, pp. 236-248.
 REBUFFAT R., « Végèce et le télégraphe Chappe », *M.E.F.R.A.*, 90, 1978, 2, pp. 829-861.
 TROUSSET P., *Recherches sur le Limes Tripolitanus du Chott El-Djerid à la frontière tuniso-libyenne*, Paris, C.N.R.S., 1974, pp. 75-78.

P. TROUSSET

B73. BIBAN (Les Portes)

Ce nom arabe entre fréquemment dans la toponymie du Maghreb. Il s'applique principalement à l'ensemble montagneux que les géographes ont appelé ainsi en raison des deux défilés des « Portes de Fer ». Il entre également dans la dénomination d'une importante lagune du Sud tunisien, la Bahiret el Biban. Il sert aussi à désigner de petits hypogées creusés à flanc de rocher, particulièrement nombreux dans le nord de la Tunisie.

Les monts des Biban

Le nom donné à cette chaîne montagneuse de roches schisteuses et marneuses de l'Algérie centrale s'explique par l'existence de deux défilés très étroits et tourmentés (les *Biban* ou Portes) qui assurent le passage de la vallée de l'oued Sahel au bassin de l'oued Bou Sellam. Ces défilés de franchissement difficile ont été creusés dans des couches de schistes marneux redressées à la verticale, ce qui donne un aspect dantesque à ces gorges traversées par l'oued Chebba (*Bab el-kebir*) et par l'oued Bou Ktoun (*Bab es-Sghir*). Aujourd'hui la route et la voie ferrée d'Alger à Constantine empruntent la vallée de l'oued Chebba, la grande « Porte », mais cet itinéraire ne fut emprunté qu'à partir d'une époque récente. A partir du XVI^e siècle, ce furent les Turcs qui le suivirent parce qu'il correspondait au trajet le plus court entre Alger et le Beylik de l'Est. Les tribus montagnardes qui gardaient cette voie percevaient, à chaque passage des colonnes turques, un droit dont la somme était fixée d'avance.

Dans l'Antiquité et pendant le Moyen Age arabe les voies de communication les plus suivies entre l'Algérie centrale et l'Algérie orientale passaient beaucoup plus au sud : la principale contournait par le sud les Monts du Hodna et le Zab et atteignait Auzia (Sour El-Ghozlan); un autre itinéraire, plus récent reliait directement Sitifis (Sétif) à Auzia en longeant le versant sud des Monts du Guergour et de la chaîne des Biban.

Le nom français des « Portes de fer » donné aux défilés est la traduction de la dénomination turque *Damir Kapu*. Les Portes de fer furent franchies pour la première fois par une colonne de l'armée française sous le commandement du maréchal Vallée, en présence du Duc d'Orléans, le 28 octobre 1839. Ce passage, par *Bab es Sghir*, se fit sans dommage d'aucune sorte, pour la bonne raison que le maréchal Vallée avait, par l'entremise de Mokrani, bach-agma de la Medjana, versé aux Djebalia le droit de passage que payait habituellement les Turcs. Le franchissement des « Portes de Fer » n'en eut pas moins un retentissement considérable, il fut illustré par des estampes, des gravures et des tableaux qui exagérèrent romantiquement l'aspect grandiose et « lugubre » (Guide bleu de l'Algérie. 1950, p. 249) de ce défilé. Il faut reconnaître que le nom même de Portes de fer parlait à l'imagination. La jonction terrestre ainsi établie entre Alger et Constantine n'en était pas moins un succès effectif qui mettait fin à l'ambition d'Abd el-Kader de contrôler l'Algérie centrale dans sa totalité. Désormais les clauses obscures du Traité de la Tafna étaient dépassées et la lutte à outrance était engagée entre l'Émir et la France.

E.B.

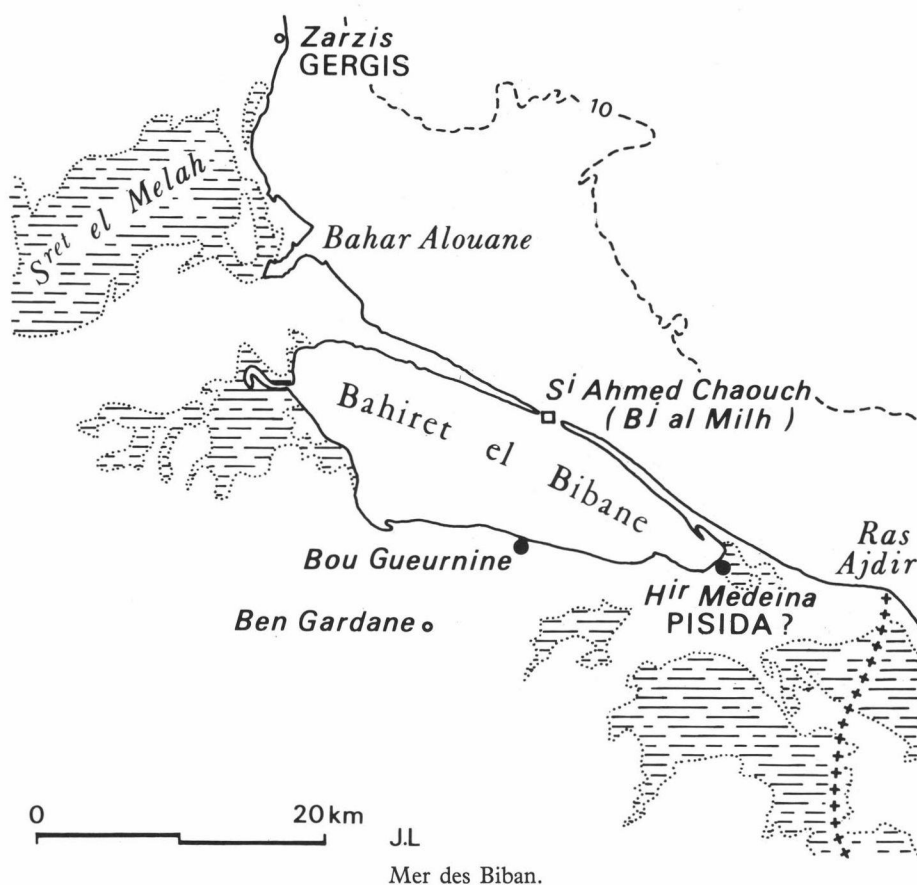
Bahiret el Biban

Située dans le Sud tunisien, à proximité de la frontière libyenne, la Bahiret el Biban est une lagune côtière originale dans un environnement aride (pluviométrie moyenne annuelle inférieure à 200 mm). Elle est isolée de la mer, non par une flèche sableuse actuelle ou holocène, mais par un bourrelet consolidé haut de quelques mètres (Slob ech Chergui à l'Est, Slob el Gharbi à l'Ouest), fait d'un calcaire gréseux oolithique (formation Rejiche). Ce bourrelet représente un ancien cordon littoral qui s'est formé pendant le dernier interglaciaire, il y a environ 125 000 ans.

La Bahiret el Biban a une forme grossièrement elliptique; son grand axe, orienté ONO-ESE, mesure 32 km, son petit axe 9 km. Elle couvre une surface de 230 km². Sa profondeur maximale atteint 6,50 m dans une gouttière médiane qui correspond au grand axe du bassin. La lagune communique avec la mer, à peu près au droit de son petit axe, par une ouverture large de 2,5 km, mais réduite à de multiples passes, étroites et très peu profondes, séparées par des îlots; seul le chenal d'El Biban, juste à l'est de l'îlot du même nom, a une profondeur qui peut atteindre 5 m.

Plusieurs facteurs commandent le régime hydrologique de la Bahiret el Biban : les échanges avec la mer au niveau des passes; l'évaporation surtout sensible aux deux extrémités du bassin; les apports d'eaux continentales, faibles pour ceux liés aux nappes souterraines, parfois importants mais exceptionnels pour ceux dus aux crues d'oueds, en particulier l'oued Fessi. A l'intérieur de la lagune, les vents locaux engendrent une dérive littorale qui se déplace préférentiellement dans le sens des aiguilles d'une montre et qui est perturbée, à proximité des passes, par des courants alternatifs provoqués par la marée dont le marnage moyen est ici de l'ordre de 0,70 m. Les températures des eaux de surface varient entre environ 13° en janvier et 27° en août.

La composition chimique des eaux de la Bahiret el Biban n'est constante ni dans le temps ni dans l'espace. Elle dépend des courants qui permettent l'ingression des eaux marines, des arrivées intermittentes d'eaux continentales, de l'évaporation plus



ou moins forte suivant les saisons. La lagune présente une dissymétrie fondamentale entre sa moitié occidentale où l'influence des saumures évaporitiques est prépondérante et sa moitié orientale où les eaux sont chimiquement voisines de celle de la mer ouverte. Dans l'ensemble les échanges avec la mer sont insuffisants pour compenser l'évaporation de la lagune. Celle-ci se comporte comme un piège pour les sels dissous et seuls des apports continentaux importants, lors des années pluvieuses, déclenchent de temps à autres des phases de dessalage. Ainsi se maintient une salinité d'ensemble modérée qui, en moyenne, ne dépasse pas de 15% celle de l'eau de mer voisine.

La Bahiret el Bibane constitue actuellement un des hauts lieux de la pêche en Tunisie. Les poissons y abondent (daurades, loups, serres, marbrés, saupes, mullets) et cette richesse a attiré l'Homme depuis des époques très reculées. Aujourd'hui des bordigues, installées à la sortie des deux passes situées de part et d'autre de l'îlot d'El Bibane, permettent la capture des poissons qui migrent vers le large. Les prises sont particulièrement importantes d'octobre à janvier et de mai à août quand les poissons migrent vers la mer. La production moyenne est d'environ 300 tonnes par an, mais elle varie beaucoup d'une année à l'autre en fonction inverse de la salinité des eaux dans la lagune. Les longues périodes de sécheresse engendrent des salures accusées qui empêchent un bon alevinage, donc une chute marquée des prises de poissons.

R. PASKOFF

Les ressources halieutiques de la Bahiret el Biban étaient déjà connues et exploitées dans l'antiquité : sur ce point, le témoignage des textes est en accord avec les données archéologiques récentes. Dans le Périple du Pseudo-Scyllax (Desanges, 1978, p. 408-409), des Salaisons (Tarikheiae) sont mentionnées entre Abrotonon (Sabratha) et l'île des Hauts-Fonds (Jerba); pour Strabon (XVII, 3, 18), ces Salaisons et des fabriques de pourpre (porphyrobapheia) étaient localisées à Zoukhis, c'est-à-dire à l'entrée de la Bahiret el Biban (Desanges p. 101), où des traces d'installations d'époque romaine (cuves, mosaïques), s'observent effectivement à proximité du bordj hispano-turc de l'îlot Sidi Ahmed Chaouch. La position privilégiée de ce dernier, près du plus important des chenaux qui ont donné leur nom (biban = les portes) à la lagune, a permis une occupation humaine permanente à travers les siècles.

D'autres sites d'importance majeure ont été reconnus sur les rives de la Bahiret el Biban, qui mettent en évidence une présence humaine plus dense dans l'antiquité que de nos jours, autour d'activités liées à la pêche : sur la rive sud, face à l'entrée de la lagune, l'Henchir Bou Gueurnine, se remarque par de très nombreuses et vastes citernes; en plusieurs autres points, sur les slobos notamment, on voit des restes de tours qui font penser aux observatoires (thynnoscopia), mis en place, selon Strabon (XVII, 16), pour guetter les migrations de poissons. Le plus remarquable des établissements antiques est celui d'Henchir Medeina, situé à l'extrémité sud-est de la Bahiret el Biban. Il pourrait correspondre à la localité de Pisida mentionnée par la Table de Peutinger (VII, 1-2) entre Pons Zitha et Sabratha. Les vestiges, étendus sur environ 500 m en bordure du rivage intérieur de la lagune, avaient été pris à tort pour les quais d'un port dans les descriptions anciennes (Rebillet, 1892; Lecoy de la Marche, 1894). Les éléments les plus caractéristiques étaient en effet de longs alignements de blocs ou de dalles, disposés parfois sur deux rangées à la limite de l'estran. Mais il n'y a jamais eu ici, à l'époque antique, de fond suffisant pour permettre l'accostage des bateaux, même de faible tirant d'eau. Il s'agit, en fait, des substructions dégagées par l'érosion littorale, de batteries de cuves appartenant à un groupe d'usines de salaisons ou de *garum*. Des analogies nombreuses sont en effet à souligner avec les établissements du même genre signalés plus au nord le long des côtes tunisiennes, notamment à Nabeul, Salakta et à Kennah, ainsi qu'avec ceux qui ont été étudiés sur les côtes ibériques et marocaines.

P. TROUSSET

BIBLIOGRAPHIE

- REBILLET, « Note sur le Bahira des Bibans et Medeina (Tunisie) », *Bull. archéol. du Comité des Trav. Hist.*, 1892, pp. 126-128.
 LECOY DE LA MARCHE H., « Recherche d'une voie romaine du Golfe de Gabès vers Rhadamès », *Bull. archéol. du Comité des Trav. Hist.*, 1894, pp. 141-143.
 DESANGES J., *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome, 1978.
 ZAOUALI J., « La Mer des Bibans (Tunisie méridionale), aperçu général et problèmes de la pêche », *Actes du 3^e Congrès International d'Étude des Cultures de la Méditerranée Occidentale (Jerba, 1981)*, Tunis, 1985, pp. 301-313.
 MEDHIOUB K., *La Bahiret el Biban, Étude géochimique et sédimentologique d'une lagune du Sud-Est*, Paris, École Normale Supérieure, Travaux du Laboratoire de Géologie, 13, 1979, 150 p.

Biban (Hypogées)

Le Nord de la Tunisie possède un nombre important de petits hypogées creusés en flanc de falaise ou de rocher, d'âge protohistorique. Les populations leur donnent préférentiellement deux noms qui apparaissent dans la toponymie, ceux de

rhorfa et de *biban*. Ce dernier, qui fait allusion aux ouvertures rectangulaires de ces tombes, est utilisé en particulier dans la région de Bizerte (voir *Atlas préhistoire de la Tunisie*, feuille Bizerte). Les archéologues ont fait la fortune d'un autre terme pour désigner ces hypogées, celui de *hanout** (pluriel *haouanet*) qui est le nom utilisé en Algérie orientale, particulièrement à Roknia où des hypogées de ce type furent décrits pour la première fois (Berbrugger, 1864).

E.B.

B74. BIDA (Djemma Saharidj)

Ville antique actuellement occupée par la petite cité kabyle de Djemmaa Saharidj dans la haute vallée du Sébaou.

Le municipe de Bida est cité par Ptolémée, il figure sur la Table de Peutinger et dans l'Itinéraire d'Antonin sous la forme fautive de Bidil, il est situé entre Rusucuru (Dellys) et Saldæ (Bougie / Béjaïa), à 40 milles à l'ouest de Tubusuptu (Tiklat) et à 27 milles à l'est de Tigisi (Taourga). Curieusement, cette ville qui n'a joué aucun rôle important est encore souvent citée dans l'Antiquité tardive par l'Anonyme de Ravenne, le Cosmographe d'Aethicus, Julius Honorius. La *Notitia dignitatum*, il est vrai révèle l'existence d'un *praepositus limites Bidensis* et du même coup l'importance régionale de la cité, dont un évêque, Campanus, est cité dans la *Notitia* de 484.

Les ruines, reconnues dès le milieu du siècle dernier, n'ont jamais fait l'objet de fouilles régulières, d'où l'imprécision des descriptions. Les vestiges s'étendent sur 20 ha; on y reconnaît des thermes et l'affleurement de nombreux murs. D'après C. Vigneral, la ville semble enterrée sous 2 m de sédiments sinon plus. Elle occupait une croupe dominant la haute vallée du Sébaou et, fait exceptionnel en Maurétanie, elle ne semble pas avoir été pourvue d'une enceinte. Il existe toutefois à quelque distance et à 200 m plus haut, un petit camp dont le mur d'enceinte, épais de 0,60 m seulement, épouse la forme du piton sur lequel il a été construit. Un réduit de 7 m sur 5 m en occupe le centre. La nécropole s'étendait à l'ouest de l'agglomération antique; il y fut reconnu des tombeaux maçonnés.

L'épigraphie, assez misérable, a donné un document rare (*Libyca*, 1959, p. 101) mentionnant la cérémonie de « l'enterrement de la foudre » (*Fulgur conditu*) de façon à la rendre inoffensive tout en enrichissant le sol. Parmi les inscriptions funéraires, on retiendra la mention de l'ethnonyme Nababi (*Libyca*, 1955, p. 373) qui renvoie aux Nababes/Nabades, peuple de Maurétanie césarienne cité par Pline l'Ancien (V, 2, 21). Deux autres inscriptions de Kabylie, du Castellum Tulei, mentionnent également ce nom (*C.I.L.*, VIII, 9006 et *Rec. des not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, 1911, p. 307).

BIBLIOGRAPHIE

VIGNERAL C. de, *Ruines romaines d'Algérie. Kabylie du Djurdjura*, 1868, pp. 48-57.

GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille n° 6, Fort-National, n° 104.

LEGLAY M., « Fulgur conditu. Un lieu consacré par la foudre en Grande Kabylie », *Libyca*, t. VII, 1959, pp. 101-109.

MARTIN J., *Bida municipium en Maurétanie césarienne (Djemaa Saharidj)*, Fichier de documentation berbère, Fort-National, 1969.

E.B.

B75. BIGOUDINE (Tazrout t'kba : « pierre percée »)

Ce curieux ensemble se situe dans la vallée de l'Assif n'Aït Moussa, affluent de

rive droite de l'oued Souss sous le nom d'oued Issène (carte du Maroc au 1/50 000, feuille El Menizla, x = 135,9 - y = 417,6). Ce cours d'eau a établi sa vallée dans un bassin triasique de direction sensiblement méridienne, qui constitue la limite occidentale du massif central du Haut-Atlas et la première unité de l'Atlas atlantique sédimentaire.

Le bassin de Bigoudine est une des zones les plus déprimées, en raison du large affleurement des argiles rouges du Trias supérieur, matériau de choix particulièrement réceptif aux variations climatiques quaternaires et aux phases morphogéniques qui leur sont liées. On y observe un étagement des terrasses et glacis.

Une grosse pierre percée, isolée, se trouve à la jonction de la terrasse tensiftienne et de la pente douce qui conduit à la terrasse amirienne. Les blocs qui la composent pourraient provenir de la destruction des terrasses supérieures, de texture extrêmement grossière, et composées pour l'essentiel de blocs et galets de grès rose dur. L'ensemble rappelle grossièrement un dolmen, et se compose de trois parties : deux piliers supports et une dalle couvercle. Ses dimensions les plus grandes sont les suivantes : L = 7 m, l = 3,30 m, h = 3,20 m.

Les deux « supports » sont certainement issus du même bloc, fendu à sa base, à peu près en son milieu, par une diaclase courbe, comme celle qui fragmente nettement le pilier sud à son extrémité. Cette diaclase a pu être exploitée et élargie en cavité par une érosion fluviale de type marmite torrentielle car on ne distingue aucune trace d'outil. Le bloc sud, toutefois, est caréné par l'agrandissement des ouvertures est et ouest. Le bloc nord a une paroi interne plus uniformément plate, à l'exception d'une alvéole bien creusée vers la sortie ouest. C'est lui qui porte la seule gravure observée, vers la sortie est.

La dalle est légèrement inclinée vers le S-E, et prend essentiellement appui sur le pilier sud. Son épaisseur n'est pas constante : elle est nettement renflée au N-O et plus effilée au S. L'ouverture orientale est la seule élaborée : un auvent creusé dans la dalle achève le cercle commencé sur les piliers.

La gravure est piquetée sur une paroi en voie de desquamation, recouverte en



L'orant gravé. Photo A. Weisrock.

partie d'une patine noire qui pénètre également sur certains points du piquetage. Cette décoration est une figure humaine, buste d'homme aux bras et mains écartés dans l'attitude de l'orant, aux épaules et bras particulièrement exagérés.

Une enquête orale sur la toponymie n'a guère apporté de précision : la pierre est dite Tazrout t'kba, « pierre percée », mélange de berbère et d'arabe ; le lieu appelé diversement Tirrad par les uns, Tafedna, « chaudière », par les autres. Des ruines de constructions proches n'offrent rien qui puisse attirer l'attention, et les autres grands blocs du voisinage immédiat sont très sommairement aménagés en azibs* sans décoration visible.

La figuration de l'orant est fréquente en Afrique du Nord, et plus particulièrement dans le Haut-Atlas central et l'Anti-Atlas voisins du couloir d'Argana. Par rapport aux figures déjà connues de ces dernières régions, l'originalité de l'orant de Bigoudine tient dans le développement exagéré de ses épaules, tendance qui existe, mais beaucoup moins accentuée, à l'Asrouan et l'Aoudal n'Ouagouns du Yagour dans le Haut-Atlas central, et à Sidi el Mahdaoui dans l'Anti-Atlas.

BIBLIOGRAPHIE

ANTONIEWICZ W., « Le motif de l'orant dans l'art rupestre de l'Afrique du Nord et du Sahara central », *La préhistoire, problèmes et tendances*, C.N.R.S., 1968, pp. 1-10.

SIMONEAU A., « Gravures rupestres inédites du Haut-Atlas ». *Valcamonica Symposium, Actes du Symposium international d'Art Préhistorique*, Capo di Ponte (Edizioni del Centro), 1970, pp. 369-379.

SIMONEAU A., « Les chasseurs-pasteurs du Draa moyen et les problèmes de la néolithisation dans le Sud marocain », *Revue de Géographie du Maroc*, 1969, n° 16, pp. 97-116.

A. WEISROCK

B76. BIHA BILTA

Une cité romaine était connue depuis longtemps sur l'actuel *henchir* Bahia, dans les Bjaoua orientaux, en Tunisie du nord. Trois inscriptions de la seconde moitié du IV^e siècle révélaient, en effet, qu'une agglomération autonome avait existé en ce lieu et que des travaux publics avaient été réalisés alors. Deux autres épigraphes concernaient l'érection d'un autel consacré au dieu Pluton par un ancien décurion et l'épithaphe de la chrétienne Paulina.

Cette localité a été d'abord un habitat préromain établi autour de deux sources pérennes, au pied d'un éperon rocheux qui se dresse à 250 m d'altitude. Dans la région, en effet, les *haouanet* et les sarcophages de revers de falaises semblables à ceux relevés sur le *henchir* Bahaia sont en rapport avec un groupement sédentaire libyen.

Les vestiges romains sont étendus mais informes. Deux grandes carrières ont été exploitées à 500 m au sud des sources tandis qu'on extrayait aussi des pierres autour des anciens hypogées.

Le territoire de *Biha Bilta*, limité par le *fundus Aufidianus* et par les finages de *Chiniava*, de *Thizika* et peut-être d'*Anda*, avait des aptitudes variées. Les parties les plus fertiles comprenaient des coteaux marneux et des « terres rouges » de texture limono-argileuses. De nombreuses fermes antiques ont été relevées, certaines comprenant des huileries. Plusieurs voies romaines traversaient ce secteur, qui mettaient le centre en relation avec les cités voisines ou le faisaient bénéficier de routes à valeur régionale.

Un seul document révèle le nom de la petite ville et fournit, pour la seconde partie du III^e siècle semble-t-il, une indication sur son statut. Il s'agit de l'inscription du *fundus Aufidianus* qui porte aux lignes quatre et cinq, le membre de phrase

suivant : *Agricolae in spl(endida) (vel spl(endidissima)/re p(ublica) Bihensi Bilt[a] (vel Belt[a])*.

Le mot *respublica* atteste simplement une forme d'autonomie : J. Gascoü a montré qu'il désignait divers types d'agglomérations; de plus, le document est purement privé. Notons que les localités régionales sur lesquelles nous avons suffisamment de connaissances étaient des municipales au III^e siècle.

La cité portait un nom composé de deux termes. Il est très probable que le premier était *Biha*. On sait que les ethniques terminés par le suffixe *-ensis* sont le plus souvent issus de substantifs dont le thème final est *-a*.

Biha conduit à s'interroger à nouveau sur la signification du *H* dans les toponymes transcrits du libyque. L'existence d'une *civitas Biiensis* en Byzacène permet d'avancer qu'on a voulu exprimer un *yod*.

Bilta est la leçon la plus plausible. Il est possible qu'il y ait eu un *E* après *B*. Je pencherais plus volontiers pour un *A* complétant un substantif que pour une absence de lettre en fin de ligne introduisant une forme adjective abrégée. Mais le problème principal est constitué par les lettres *LT*. L'emploi d'une ligature et l'érosion de la pierre ne permettent pas d'assurer que *Bilta* était bien le mot inscrit. Il demeure, pourtant, très plausible quand on a épuisé tous les moyens d'examen de la base.

Bilta est formée sur les racines libyques *BLT* ou *BL* suivant la valeur accordée à la dernière syllabe. Nous sommes favorable à la première solution. *BLT*, qui signifie «se remplir d'eau», conviendrait à un terroir où abondent les sources, les ruisseaux, les mares, et qui est traversé par un grand cours d'eau, l'oued Joumine, dont les crues sont célèbres.

Il semble que *Biha* ait été le nom du centre urbain. Le *henchir* actuel, Bahaia, n'est autre que le nom antique déformé. *Bilta* pouvait désigner le territoire de la cité favorisé par l'abondance des nappes phréatiques.

Le premier terme est inconnu par ailleurs. Peut-être faut-il le rapprocher de *Pi(a)*, évêché attesté en Proconsulaire en 484. Les confusions entre bilabiales sonores et sourdes ne sont pas rares en Afrique du Nord, tandis que le *H* est parfois omis dans l'Antiquité tardive.

Bilta, ou des vocables semblables, sont bien attestés dans les sources conciliaires : en 256, Caecilius était *episcopus a Bilta (a Biltha, a Belta)*; en 411, le donatiste Felicianus *Viltensis* et, en 646, Theodorus *Biltensis*, montrent que les catholiques dominaient à *Bilta* sous les Vandales et les Byzantins; au XI^e siècle, al-Bākri, donnant des renseignements sur la première partie du IX^e siècle, vante les raisins de *Balta*, dans le gouvernement de *Bāḡa*.

Il n'est pas sûr que toutes les agglomérations révélées par les manuscrits soient à placer dans les Béjaoua. Une autre Balta, nommée aussi Sidi-Salah-el Balthi, est connue de nos jours en Tunisie du Nord, non loin de Bou Salem, dans la vallée de la Medjerda. Mais, dans l'état actuel des connaissances, il vaut mieux admettre que les localités appelées *Bilta*, *Belta* ou *Balta* dans les sources antiques ou médiévales étaient *Biha Bilta* pour plusieurs raisons : la seule inscription qui semble porter ce nom concerne la localité du Tell septentrional; les vignes ont toujours été abondantes sur ces coteaux; l'absence d'un terme pour les toponymes qui en comportaient plusieurs est courante dans les documents ecclésiastiques; près de *Biha Bilta* s'étend un *henchir* el Handa qui a des chances d'avoir conservé le nom de la ville nommée *'Avδa* par Appien et (ou) du centre riche en froment appelé *'Anda* par al-Bākri dans la phrase même où il fait connaître *Balta*.

BIBLIOGRAPHIE

a. Inscriptions

PEYRAS J., «Le fundus Aufidianus. Étude d'un grand domaine romain de la région de Mateur (Tunisie du Nord)», *Antiquités Afric.*, 1975, pp. 181-222.

Année épigraphique, 1975, p. 883.

Corpus inscriptionum latinarum, t. VIII, 14340-14341, 25444-25449.

b. Manuscrits

Sententiae episcoporum numero LXXXVII de haereticis baptizendis, C.S.E.L., 3, I, pp. 435-461, Concile de Carthage de septembre 256 (Codices : Vaticanus 506, Bibliothèque Mazarine, Paris, 274, Palatinus Vaticanus, 159, Audomarensis, Saint-Omer, 84, Bibliothèque Nationale, 1607). *Gesta collationis Carthaginensis*, I, 208 (S. Lancel : *Actes de la Conférence de Carthage en 411*, Paris, 1972, t. 2, pp. 892-893).

Concilia Africae, éd. Munier, C.C. 149, p. 272, Concile de Carthage des 5 et 6 février 525. *Concile d'Afrique Proconsulaire de 646*.

AL-BĀKRI, *Kitāb al-Masālik wa'l-Mamālik*, 138, éd. de Slane : *Description de l'Afrique Septentrionale*, Paris, 1858, p. 57, trad. p. 121.

Les références concernant les sources chrétiennes ont été regroupées par :

MESNAGE J., *L'Afrique chrétienne, évêchés et ruines antiques*, Paris, 1912, p. 137.

MAIER J.-L., *L'épiscopat de l'Afrique romaine, vandale et byzantine*, Rome, 1973, p. 115.

c. Relevés archéologiques et épigraphiques anciens

BABELON E., CAGNAT R. et REINACH S., *Atlas archéologique de la Tunisie*, 1907, Paris, f. XII, Mateur, pp. 112, 150-151.

BARRY Cap., « Renseignements sur le territoire entre Mateur et Béja », *B.A.C.*, 1886, p. 485.

CAGNAT R., « Découvertes des Brigades topographiques en 1890 », *B.A.C.*, 1891, pp. 195-196, 550 (d'après le lieutenant Flick).

MONCEAUX P., *B.S.A.F.*, 1906, p. 231.

MERLIN A., *Nouvelles archives des Missions historiques et scientifiques*, 1907, pp. 181-182.

d. Racines berbères

FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français, dialecte de l'Ahaggar*, 1951, t. 1, pp. 56-57.

e. Études récentes

LEPELLEY C., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, t. 2, *Notices d'histoire municipale*, Paris, 1981, pp. 82-83.

PEYRAS J., « Deux études de toponymie et de topographie de l'Afrique romaine. B. El-Bekri, la deuxième guerre punique et la confédération cirtéenne », *Antiquités Afric.*, t. 22, 1986, pp. 213-253.

PEYRAS J., « Anda », *Encyclopédie berbère*, V, 1988, pp. 637-638.

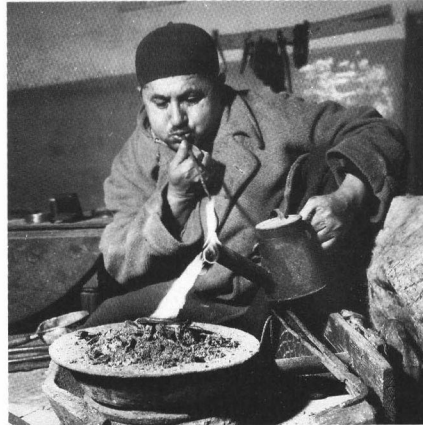
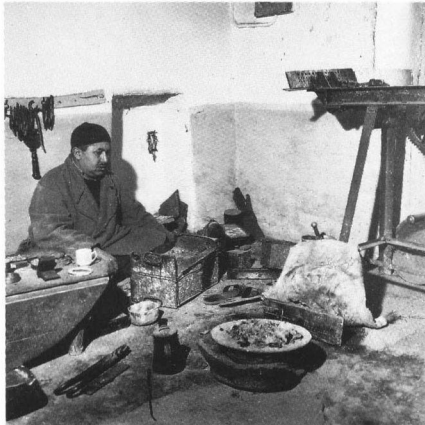
J. PEYRAS

B77. BIJOUX

L'orfèvrerie rurale maghrébine appartient à deux grands ensembles techniques qui fournissent des produits assez différents, bien que le fond en soit commun : ce sont la bijouterie moulée et à découpage ajouré, d'une part, la bijouterie émaillée, d'autre part. La première est connue partout ; la seconde, en revanche, est étroitement localisée en trois régions du Maghreb : en Grande Kabylie, en Tunisie dans la petite ville de Moknine et l'île de Djerba, au Maroc dans l'Anti-Atlas et plus précisément à Tiznit.

Le bijoutier et ses outils

Le travail des métaux et principalement du fer a longtemps été frappé au Maghreb, comme dans le reste du continent africain, d'une sorte de réprobation. Cette défaveur attachée aux professions qui manient les métaux explique que, quelle que soit la fortune à laquelle parviennent ces artisans, ils conservent souvent une sorte de réprobation et d'infériorité sociale attachée au nom de forgeron. Ceci explique



Ateliers traditionnel d'un bijoutier d'Aït Larba : M. Nechich.
A droite, usage du chalumeau à bouche (photo A. Bozom).

sans doute que la profession d'orfèvres ait souvent été abandonnée aux Juifs dans de nombreuses régions d'Afrique du Nord, sinon en Grande Kabylie.

L'échoppe

Installé au rez-de-chaussée de sa maison le bijoutier était autrefois assis par terre sur une peau de mouton ou sur une natte, devant une table basse, il officiait dans sa petite échoppe avec, autour de lui, placés à même le sol ou dans des niches aménagées à cet effet, toujours à portée de la main, les instruments et devant lui, l'enclume et le foyer qui subsiste encore dans l'atelier traditionnel.

Le foyer constitué d'une plaque de poterie (*lfern*) a été rempli de terre glaise qui se durcit en séchant et un orifice a été aménagé au centre pour permettre la communication du foyer avec le tuyau du soufflet. Sur la terre glaise, a été déposé le charbon de bruyère (*tirgin bbwehleng*), préféré à tout autre, en raison de son grand pouvoir calorifique et aussi parce qu'il donne peu de cendre. C'est dans ce foyer qu'est déposé le creuset (*tāqbušt*) destiné à recueillir les pièces ou les fragments d'argent qui, une fois fondus, vont servir à obtenir le lingot destiné à la fabrication du bijou. Le creuset est modelé dans l'argile mêlée à des cheveux et des poils de chèvre destinés à éviter la dilatation : simplement séché au soleil, il ne subit aucune cuisson préalable. Pour tenir le creuset, l'artisan utilisait des pinces aux extrémités recourbées et qui étaient autrefois forgées à la main (*tiyemdin*). Le foyer est activé par un soufflet (*tarabuzt*). Une excellente description du soufflet à main a été donnée par Van Gennep (1911) : le soufflet à main utilisé au début du siècle à Fort National et Aït Larba était constitué par une peau de chèvre ou d'agneau tannée, cousue en forme de sac rectangulaire ; les deux côtés de l'ouverture sont maintenues rigides par deux morceaux de bois auxquels étaient fixées deux petites lanières en cuir où l'on passait les doigts, le pouce d'un côté, l'index et le medius, de l'autre. L'air est chassé dans le bas par une ouverture où s'embouche un canon de fusil ou tout autre tube en métal qui repose en travers du creuset de terre glaise tout contre les charbons ardents. Dans l'atelier moderne, foyer, creuset et soufflet ont été évincés par la bouteille de gaz et le chalumeau à gaz. Du même coup a disparu le sac de charbon placé tout près du foyer, à portée de la main.

Les outils

La désaffection des instruments primitifs s'étend aussi au chalumeau à bouche (*Ažæbub*) : constitué d'un tube recourbé et rétréci à son orifice distal, il permet de projeter de très près l'air à grande vitesse sur la flamme de la lampe à souder

(*lamba n-ellsaq*). Chalumeau à bouche et lampe à souder étaient indispensables pour toutes les opérations de soudure avant d'être remplacés par le chalumeau à gaz.

Près du foyer se trouve toujours un seau ou une cuvette remplie d'eau destinée à refroidir les pièces ou à les rincer après chaque opération. La lingotière (*lqaleb n-tsbiqt*) sert à couler le métal fondu à sa sortie du creuset. Un moule (*lqaleb*) en forme d'étrier fait aussi partie du matériel traditionnel il s'accompagne d'un couteau pour nettoyer l'intérieur du moule.

La déformation de l'argent se fait par des moyens mécaniques qui nécessitent l'emploi d'une petite enclume (*tabelqernint*), généralement fixée sur un billot de bois (*taqjermurt*). Le marteau (*tafdist*) dont la partie active est entièrement forgée à la main permet de marteler le lingot et de l'aplatir. Le laminoir, absent de l'atelier traditionnel est en bonne place dans l'atelier moderne. C'est à l'aide de bouteilles de différentes tailles que le métal change de forme. Placé sur un dé à emboutir (*lqaleb n-etjeglalin*) il est transformé en calottes hémisphériques. Burins (*ame-near*) et matrices (*lheb umesmar*) servent au décor. Une matrice creusée de quatre sillons portant en creux des décors permet d'obtenir après percussion à l'aide d'un marteau, les motifs qui ressortent en relief à la surface du fil placé à l'intérieur



Quelques outils anciens recueillis chez M. Nechich. De gauche à droite : enclume, marteau, filières, pinces, moule, billot de bois, ceinture de cuir, moule en forme d'étrier, creuset, étaux, bouterolles etc. (photo A. Bozom).

de l'une des ces rainures. C'est comme une application du principe du levier que l'on peut considérer l'emploi des pinces et filières. Les pinces rondes (*leqqad ubrin*) sont indispensables à la fabrication des anneaux et font alors office de mandrin ; elles servent aussi à tenir les fils, à les tordre, tandis que les brucelles (*tileqqadin*) pinces très fines, quelquefois à ressort sont destinées à saisir les plus petits objets (boules d'argent, fils ténus, etc.).

L'étau à serrer ordinaire (*lmeħbes el-lejbid*) constitué de deux mâchoires que l'on rapproche à volonté à l'aide d'une vis permet de maintenir fortement l'objet que l'on travaille. Il est généralement fixé à l'établi. Mais il existe aussi dans les ateliers modernes l'étau du bijoutier, sorte de pince à vis que l'on manœuvre en la tenant d'une main pour serrer entre ses mâchoires des objets de menues dimensions tandis que l'autre main reste libre pour travailler. L'étau à main, sorte de grosse pince aux extrémités recourbées permettait d'obtenir des fils d'argent de diamètre de plus en plus réduit : pour cela une filière était utilisée, filière autrefois forgée à la main et constituée d'une plaque métallique percée de trous de différents diamètres : ces perforations ne sont évidemment pas aussi régulières que celles des filières industrielles. Le bijoutier passe une ceinture de cuir autour de sa taille (*aeweggad el-lejbid*).

Les deux crochets de l'étau à main (*lmehbes ufus*) glissés dans la ceinture sont ainsi retenus. Le fil passé dans un des trous de la filière retenue à l'aide des pieds est fortement tiré à l'intérieur de ce trou par un mouvement d'avant en arrière des mains qui tiennent les pinces. La base de la colonne vertébrale de l'artisan assis sert de point d'appui puisqu'il se penche vers l'arrière en tirant sur le fil qui sera introduit successivement dans les trous de plus en plus petits de la filière.

Pour obtenir des fils de plus grand diamètre et qu'il eût été trop pénible de tirer à la main, le bijoutier utilisait le banc à tirer. Il se compose d'un bâti en bois ou en fer, d'une chaîne galle qui s'engrène sur un pignon dont l'axe comporte une manivelle. Une pince articulée à larges mâchoires s'accroche à cette chaîne et glisse sur le banc lorsque par la mise en mouvement de la manivelle, le pignon attaque le porte-filière. Celui-ci se compose de quatre tiges d'acier entre lesquelles on place la filière. Mais aujourd'hui les bijoutiers préfèrent acheter le fil d'argent en rouleaux déjà calibrés et pour torsader leur fil, ils utilisent souvent une chignole (*tasennart*).

L'artisan possède enfin des cisailles (*lemsk*) des ciseaux (*timqessin*) qui, par percussion latérale posée perpendiculaire ou oblique permettent de découper les feuilles de plané tandis que les tenailles (*tieemdin*) sont utilisées pour couper le fil. Les limes (*lembared*) sont indispensables à l'artisan au cours de l'élaboration d'un bijou. Il faut y ajouter une meule à main (*taeareft*) pour polir les fragments de corail, tandis que le compas (*ddabid*) est indispensable au tracé des décors géométriques incisés ou à la prévision des points d'emplacement où seront soudés les fils et les boules d'argent.

L'outillage du bijoutier qui peut encore comporter des pièces anciennes fabriquées à la main est aujourd'hui presque exclusivement composé d'instruments fabriqués industriellement.

Le travail du bijoutier

Les matériaux employés

L'argent est la base de la bijouterie berbère. Cette préférence s'explique à la fois par le goût et les coutumes rurales reconnues à travers tout le monde berbère. L'or y est d'introduction récente et je ne pense pas que son « discrédit » en milieu rural soit attribuable à la nature impure du métal dénoncée par les commentateurs du Coran puisque les citadines, elles, préfèrent l'or et que les femmes de la campagne ne le dédaignent pas lorsqu'elles peuvent en acquérir. En réalité la grande généralisation de l'argent en milieu rural est plutôt imputable à son prix moins élevé que celui de l'or. Son titre en est variable et si les feuilles de plané d'argent ou les lingots ont été souvent utilisés, il provient souvent d'anciennes pièces de monnaies refondues ou d'anciens bijoux ayant subi le même sort. Un produit de remplacement est le maillechort, composé de nickel, cuivre et zinc. Il existe aussi des bracelets en corne colorée en noir et que l'on trouve aussi bien en Petite Kabylie que dans l'Aurès.

Pour rehausser le fond des bijoux d'argent, des incrustations de matières diverses peuvent être effectuées. Le corail rouge, qu'il soit porté en perles enfilées sur un lien ou serti à l'intérieur des cabochons de Grande Kabylie et de certaines anciennes fibules de l'Aurès avant qu'il n'y soit remplacé par des perles de verroterie (M. Gaudry, 1929), est très apprécié aussi en Petite Kabylie, au Mzab (où il se porte en breloque et jamais en sertissures) et au Maroc. Ses vertus prophylactiques déjà reconnues dès les temps préhistoriques et dans l'Antiquité se sont ainsi perpétuées jusqu'à nos jours.

L'emploi des clous de girofle est très répandu dans toute l'Afrique du Nord et

se retrouve aussi bien au Mزاب qu'en Ahaggar. A ses vertus prophylactiques, s'ajoutent celles d'un puissant aphrodisiaque. Ils peuvent être utilisés soit à l'état brut, soit entrer dans la composition de la pâte parfumée qui, pétrie du bout des doigts, prend la forme de petits dièdres enfilés côte à côte qui s'intègrent à divers éléments de colliers dans la confection du *sxab* dont les plus beaux spécimens viennent de l'Aurès et de Kabylie.

*L'ambre gris** devait entrer dans la confection du *sxab* mais son prix élevé explique son progressif remplacement par le clou de girofle.

*L'ambre jaune** fait partie des superbes parures féminines des régions berbères du Maroc méridional. Il est aujourd'hui remplacé par des perles de matière plastique.

Les perles noires et rouges rapportées de la Mecque par les pèlerins servaient à confectionner des colliers surtout portés par les *azriyat** de l'Aurès.

Les coquillages (cauris)* peuvent être intégrés aux colliers ou utilisés par cinq constituant ainsi les Khomessa de l'Ahaggar dont les cinq éléments généralement en argent peuvent être remplacés par de l'os.

Les défenses de sanglier sont présentes dans les régions méridionales et leur caractère prophylactique prévaut ainsi sur l'interdit qui frappe cet animal pour la consommation de sa chair.

L'émail est un mélange pulvérulent, généralement composé de sable, minium, potasse et soude. Finement broyé, il est vitrifiable au feu sous une température élevée et les oxydes métalliques destinés à le colorer sont l'oxyde de cobalt pour le bleu translucide, l'oxyde de chrome pour le vert foncé translucide, le bioxyde de cuivre pour le vert clair opaque et le chromate de plomb pour le jaune opaque. En s'incorporant au métal qu'il recouvre, l'émail le décore tout en le protégeant de couleurs brillantes, inattaquables à l'air et à l'humidité (Lucas, 1962, p. 213). Pendant longtemps, selon P. Eudel, l'émail bleu venait directement de Tunis alors que les émaux vers et jaunes étaient obtenus par pulvérisation de petites perles pleines dites « fourmis » et qui provenaient de Murano et de Bohême. Les bijoutiers ont ensuite directement importé les poudres d'émaux de Paris et d'Europe. L'émail n'est utilisé que dans trois régions seulement du Maghreb.

Les techniques

Le bijoutier, devant son établi, conduit le métal brut à l'état d'œuvre achevée au cours de nombreuses opérations qui sont dues à l'utilisation d'éléments simples et naturels : la flamme, l'eau, l'air, avec le concours d'un matériel bien adapté utilisé selon des gestes techniques précis. La flamme dont l'action est activée par l'air ou neutralisée par l'eau a pour but de fondre, couler, braser, souder la matière. Le choc dû aux différents types de percussion tend à modifier la forme du métal sans diminuer son poids, par martelage, laminage, gravure, emboutissage. L'attaque, par le jeu d'instruments divers, modifie l'aspect du métal par segmentation, sciage ou limage qui provoquent une perte de matière première.

Techniques du feu

La fusion du métal est partout la première opération.

L'argent placé dans le creuset fond à une température de 962° : cette opération initiale conduit le métal brut à l'état liquide.

Le coulage

Une fois en fusion, le métal pourra être coulé dans un moule ou une lingotière. Les bijoux de Petite Kabylie, de l'Aurès et de bon nombre de régions méridionales sont moulés. Le procédé consiste à placer à l'intérieur de deux châssis en forme d'étriers et qui s'emboîtent sur les bords au moyen de trois oreilles à piton, un mélange d'argile, de sable et d'huile. Ce mélange est chauffé puis tassé dans le moule. On introduit sur la face interne de l'un des châssis un exemplaire de la pièce à

reproduire. Puis on ferme les deux parties qui s'emboîtent. Par la pression, le modèle a laissé son empreinte dans le sable mêlé à l'argile de chacun des châssis. On peut alors retirer le modèle et, dans le vide laissé, on coule l'argent en fusion après que le moule ait été refermé. Ce procédé permet une reproduction rapide d'un type de bijou. C'est ainsi que sont obtenus bracelets, anneaux de chevilles des régions méridionales; en Grande Kabylie seuls les ardillons de fibules sont obtenus par moulage : tout le reste du bijou est fabriqué manuellement et assemblé selon un processus bien défini.

Le brasage

Le brasage consiste à réunir deux morceaux de métal à l'aide d'un autre métal plus fusible appelé brasure et que l'on fait fondre sur les deux bords à réunir qui sont simplement chauffés et non fondus. Ce procédé, employé dès l'Antiquité, se retrouve chez certains bijoutiers de l'Ahaggar, mais dans la plupart des régions du Maghreb on lui préfère la soudure.

La soudure

La soudure permet l'assemblage des différentes pièces d'un bijou. Ainsi sont fixés à la plaque initialement préparée par découpage ou au fil d'argent formant l'ossature du bijou, les fils, les cabochons, les petites boules d'argent, les sertissures. Les soudures doivent toujours contenir le plus possible de métal fin car l'abaissement du titre se répercute sur la pièce soudée.

Dans l'Aurès et en Petite Kabylie, la soudure est moins fréquemment utilisée qu'en Grande Kabylie : elle est cependant indispensable pour la fixation des décors filigranés quand ceux-ci ne sont pas dus au moulage.

Techniques du choc

Le martelage

Le lingot posé sur l'enclume, une fois refroidi est longuement battu à l'aide d'un marteau et progressivement aminci en lames d'épaisseur variable. C'est ainsi qu'était autrefois amorcée la fabrication des grosses chevillères avant qu'elles ne soient obtenues à partir de feuilles de plané d'argent toutes prêtes.

Le laminage

Le laminage permet d'obtenir des feuilles de plané d'épaisseur uniforme en faisant passer le métal dans un laminage composé de cylindres d'acier tournant en sens inverse.

L'étirage du métal nécessite l'emploi de filières d'étaux et de bancs à tirer et permet d'obtenir des fils de diamètre et de longueur variable.

L'emboutissage se fait à froid à l'aide de bouterolles placées successivement à l'intérieur des cupules de diamètres décroissants d'un dé à emboutir et sur lesquelles l'artisan frappe à l'aide d'un marteau. C'est ainsi que sont obtenues les calottes qui décorent les diadèmes kabyles par exemple.

L'incision

Certains bijoux (bracelets, chevillères, plaques de fibules) de l'Aurès, du Maroc et même de Grande Kabylie sont ornés de décors exécutés à froid, à l'aide d'un poinçon (*tamene āšt*) qui laisse en creux dans le métal, sous le choc du marteau, les contours des motifs préalablement prévus à l'aide d'un compas ou d'un ciseau.

La gravure sur plomb

Après avoir mis en forme l'ossature d'une chevillère en Grande Kabylie ou d'une boîte porte-amulette dans l'Aurès, l'artisan place à l'intérieur du cylindre d'argent un morceau de bois de moindre diamètre que celui du futur bijou. Il coule alors

du plomb fondu qu'il laisse refroidir dans l'interstice et grave alors la surface au moyen du poinçon : on obtient un décor mati sur plomb.

Techniques de l'attaque

Le découpage de la feuille de plané d'argent doit être conduit en fonction de la forme du bijou : circulaire pour les *tabzimt* de Grande Kabylie ou les fibules de l'Aurès, triangulaire pour les *idwiren*. Il faut ensuite ménager un orifice circulaire au centre de la plaque pour pouvoir adapter l'ardillon de fermeture. Les cisailles sont donc indispensables pour cette opération de même que pour découper les griffes des sertissures de corail, remplacé par des perles de verroterie dans l'Aurès. Le découpage intervient aussi dans bon nombre de bijoux anciens non coulés en tant que procédé de décoration, il s'agit par exemple des bracelets ajourés en *opus interrasile* qui rappellent les techniques antiques.

Le limage fait disparaître toutes les aspérités, après chaque opération de soudure. Il facilite l'adhérence de la soudure tout en assurant la finition du bijou.

Techniques de décoration

Au cours des différentes opérations qui ont permis de transformer le métal brut en bijou, certains éléments du décor ont été mis en place grâce au jeu du burin et à la soudure. C'est ce dernier procédé qui permet le décor filigrané et l'emploi de granules.

Le filigrane

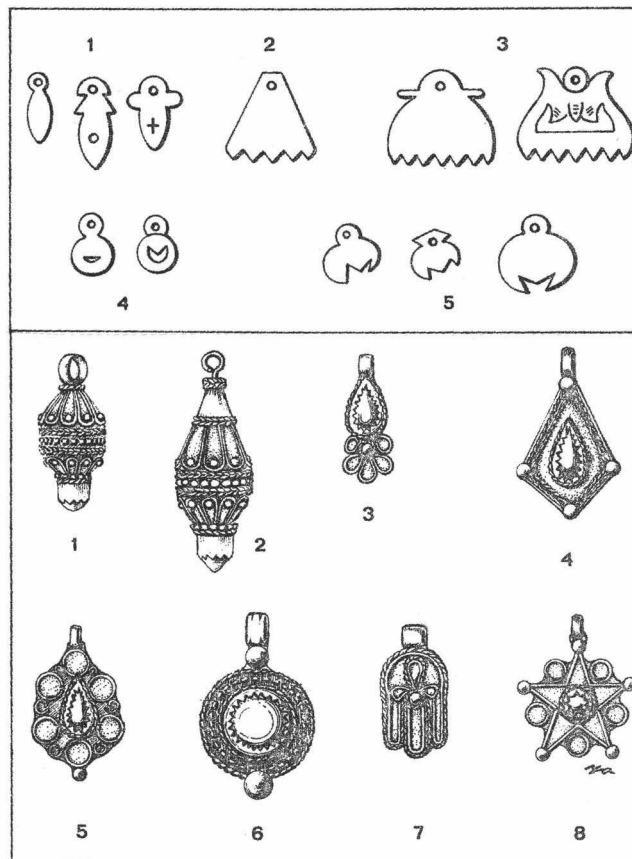
Le fil simple sans décor qu'il soit tordu sur lui-même, doublé ou torsadé est toujours présent sur les bijoux de Grande Kabylie et sur les exemplaires anciens de l'Aurès. Qu'il souligne la base d'une boucle d'oreille ou ceinture le fût d'une pendeloque, le fil peut être disposé à la surface du bijou de différentes manières, formant des figures géométriques très simples : polygones, triangles, carrés, rectangles, losanges, cercles, demi-cercles, oves, motifs cordiformes ou trilobés, lignes ondulées ou lignes courbes dont les deux extrémités s'enroulent sur elles-mêmes et qui est très caractéristique de Grande Kabylie.

Les granules d'argent superposées, placées côte à côte, disposées en croix peuvent être de taille très variable. Elles sont obtenues en plaçant sur une plaque d'argile cuite un menu fragment d'argent. Celui-ci est chauffé jusqu'à ce qu'il atteigne le degré de fusion ; l'argent se met alors en boule. Ainsi, le diamètre des boules est-il conditionné par la taille des fragments d'argent choisis initialement.

Les petits anneaux circulaires sont obtenus par l'enroulement d'un fil d'argent torsadé autour d'une des branches de la pince ronde qui fait office de mandrin et que l'artisan actionne par un mouvement giratoire continu. Ce fil spiralé est coupé selon une ligne verticale et les petits anneaux se détachent un à un. Ils seront ensuite refermés et légèrement aplatis à l'aide d'une pince. Ces anneaux serviront aussi bien à former le socle soudé sur lequel seront soudées à leur tour les granules d'argent à la surface du bijou qu'à accrocher les pendeloques qui décorent toutes les fibules et autres bijoux de Grande Kabylie et qui sont si nombreuses dans les colliers, fibules et boucles d'oreilles de l'Aurès. Il est vrai que, là encore, ce sont des procédés traditionnels, qui sont présentés car très souvent, de nos jours, les petites boules et anneaux sont achetés tout prêts.

L'émaillage

La seule technique d'émaillage utilisée au Maghreb est celle de l'émail cloisonné, mais C. Sugier a proposé, avec juste raison, de désigner le procédé maghrébin par l'expression d'émail filigrané. En effet, ce sont des fils d'argent qui limitent les parties destinées à recevoir l'émail, et non de petites parois de métal comme dans



Pendeloques de l'Aurès et de Grande Kabylie. En haut, Aurès : 1 : graine de melon; 2 : main; 3 : décor anthropomorphe; 4 : circulaire; 5 : évolution vers le croissant. En bas, Grande Kabylie : 1 : *tikkefist*; 2 : *tabuqalt*; 3 : graine de melon (*izes ufeq-qus*); 4 : *tabuhemset*; 5 : feuille de chêne (*ifrawen ukerruš*); 6 : pendeloque circulaire (*tašrurt tuzzigt lmeržan*); 8 : étoile (*itri*). (dessins Y. Assié).

la véritable orfèvrerie en émail cloisonné. Ce mode de décoration intervient une fois seulement que toute les pièces ont été soudées entre elles. Les poudres d'émaux jaune, vert et bleu en Grande Kabylie sont tour à tour rincées abondamment dans l'eau. Dans chaque interstice limité par le filigrane, les émaux sont déposés à l'aide d'une curette, petit instrument à tête triangulaire légèrement incurvée. Après avoir laissé sécher les émaux durant quelques minutes, le bijou était placé dans le foyer de charbon, aujourd'hui remplacé par le four électrique. Les émaux prennent alors une teinte uniformément rougeoyante. C'est seulement lorsqu'ils auront refroidi qu'ils retrouveront leur couleur définitive et deviendront brillants. La surveillance de la cuisson est une question d'habitude, car le degré de cuisson de l'émail est très proche de celui de l'argent (961°). C'est un tour de main que possédaient admirablement les artisans kabyles, marocains ou tunisiens.

Le traitement et le montage du corail (Grande Kabylie), des perles de verroterie (Aurès, Tunisie) ou de pierres de couleur (Maroc) sont les dernières opérations qui parachèvent le bijou. Tout fragment de corail doit être meulé, limé et poli avant qu'il ne soit placé, à l'aide de cire ramollie au feu, dans la sertissure qui a été préalablement soudée.

Le montage des bijoux

L'assemblage des différentes parties d'un bijou ne fait pas appel seulement à la soudure. Le rivetage est utilisé pour fixer l'ardillon de certaines grandes fibules triangulaires de Grande Kabylie et quelquefois pour fixer les plaques décoratives sur un bracelet.

Les anneaux constituent quelquefois des chaînes qui peuvent être doubles dans certains colliers et agrémentées de décors. Elles servent aussi de fermeture dans certains bracelets : fixée d'une part à l'anneau de la goupille de fermeture qui passe dans la charnière et d'autre part à la bélière soudée sur le corps du bracelet, elle retient la goupille, au cas où celle-ci sortirait de la charnière.

Dans l'Aurès les chaînes sont toujours plus fines qu'en Grande Kabylie et y tiennent une très grande place. La longueur des chaînes de l'Aurès est considérable : on les trouve non seulement accrochées aux boucles d'oreilles, aux jugulaires mais aussi aux fibules. Alors que la chaîne n'est qu'un élément de montage en Grande Kabylie par exemple, elle est devenue ornement dans l'Aurès et contribue à donner cette impression de légèreté, de finesse aux bijoux chaouiās.

Les bélières et anneaux de fixation assurent en Grande Kabylie l'assemblage des différentes pièces des diadèmes, *tibzimin*, pendeloques, *idwiren*. Certaines de ces bélières sont très discrètes sur les diadèmes par exemple, mais sur les *tibzimin* et *idwiren*, la bélière est formée par la torsion de l'extrémité d'une petite plaque d'argent soudée à l'envers du bijou et qui est simplement repliée sur l'endroit.

Les pendeloques sont ainsi accrochées, aux colliers boucles d'oreilles, diadèmes et fibules. Elles sont, à elles seules, de véritables petits bijoux en Grande Kabylie et peuvent revêtir des formes variées : *tikkéfist*, *tabuqalt*, graine de melon, *tabuhemset*, feuille de chêne, plaque ronde ornée d'une sertissure de corail en son centre, *afus**, étoile. Des pendeloques associant des éléments empruntés à l'un ou l'autre de ces types essentiels et traditionnels conduisent à des formes buissonnantes qui sont sûrement plus récentes. Les noms simples désignant ces pendeloques montrent l'intégration complète de l'artisan à la vie quotidienne : le bijoutier n'est pas un étranger mais un enfant du pays.

Dans l'Aurès et au Maroc, les pendeloques sont plus simples : il peut s'agir d'enroulement de simples fils d'argent en S, en cercle ou en cercle surmonté d'un double crochet, de très fines feuilles d'argent atteignant à peine un mm d'épaisseur et découpées en forme de langue d'oiseau, de graine de melon, de main, de peigne ou de cercles qui, incisés et découpés, peuvent aboutir à la représentation de croissants ou de motifs anthropomorphes.

Parmi les pendeloques, la main joue un rôle considérable partout au Maghreb. Le plus souvent associées sous forme de pendeloques de styles très variés, les mains sont rarement portées seules mais accrochées aux diadèmes, aux jugulaires, aux boucles d'oreilles, aux bracelets, aux colliers comme le *sxab* ou plus rarement gravées à l'intérieur de chevillères.

Mis à part la Grande Kabylie où le terme d'*afus* désigne la main pendeloque, partout ailleurs au Maghreb et au Sahara est utilisé le mot arabe *khamisa*. On le retrouve même dans l'Ahaggar où le *Khomessa* est un pendentif porté par les femmes blanches ou noires, et formé de cinq losanges à quatre facettes, fixés sur un support de cuir. L'argent des losanges peut être remplacé par de l'os ou par des cauris. La taille des mains est très variable : c'est dans l'Aurès qu'on trouve les plus grandes (14 cm) mais aussi les plus légères et les plus petites (1 cm). La pérennité du symbole chiromorphe à travers les millénaires est attestée par le maintien dans tout le monde berbère de ce désir conscient ou inavoué, quelquefois oublié, de se prémunir contre le mauvais œil en portant en permanence des bijoux épousant la forme de la main.



Femme kabyle portant diadème, boucles d'oreilles colliers, bracelets, bagues
(photo A. Bozom).

Les différents types de bijoux : diadèmes, jugulaires, boucles d'oreille, fibules, colliers, bagues, ceintures, chevillères

Les diadèmes

Le diadème (*taessabt*) est une parure devenue très rare aujourd'hui en Grande Kabylie. De grandes dimensions, sa longueur moyenne est de 54 centimètres et sa hauteur de 15 à 16 centimètres. Il est constitué de cinq plaques d'argent agrémentées de pendeloques et reliées entre elles par des anneaux et des calottes hémis-

phériques creuses non décorées. La plaque centrale se présente sous la forme d'un rectangle surmonté d'un triangle, lui-même rehaussé d'un quadrilatère losangique. Les deux plaques latérales sont aussi taillées d'une seule pièce en forme de rectangle de moindres dimensions, surmonté soit d'un losange soit d'un appendice semi circulaire. Deux autres plaques triangulaires sont disposées symétriquement à chaque extrémité et pourvues d'un petit anneau soudé à une bélière qui assure la fermeture. La surface interne de chaque plaque est décoré d'émaux filigranés vert, bleu et jaune, le filigrane étant disposé en figures géométriques simples, au centre desquelles apparaissent des sertissures circulaires de corail. Le verso des plaques du diadème est toujours émaillé.

Dans l'Aurès, les diadèmes sont constitués de 13 plaques d'argent ajouré au centre de chacune est sertie une perle de verroterie rouge. Chaque plaque peut être surmontée d'un motif trilobé garni de verroterie en son centre. Des pendeloques en argent moulés en forme de poignards sont accrochés à la base des plaques.

Les jugulaires

La jugulaire portée par la femme chaouiïa n'est pas connue en Grande Kabylie. Elle est constituée de deux éléments réunis sous le menton par des barrettes. A quelques rangs de chaînettes sont accrochées des pièces de monnaies elles-mêmes suspendues à de courtes chaînettes de 3 à 4 centimètres de longueur. Ce bijou accroché de part et d'autre de la coiffure, est fixé au niveau des oreilles par des plaques triangulaires.

Les boucles d'oreilles

Ces bijoux sont de différents types et se portaient soit sur le lobe supérieur de l'oreille, soit sur le milieu du pavillon, soit le plus souvent dans le lobe inférieur de l'oreille.

En Grande Kabylie

Les grandes boucles d'oreilles constituées d'un anneau de 7 cm de diamètre offrent à l'une des extrémités une perforation destinée à maintenir les boucles par un fil pour leur éviter de tourner. L'autre extrémité préalablement aplatie est décorée d'émaux bleus et verts : une calotte émaillée surmontée d'une sertissure de corail et plusieurs boules d'argent diversement disposées. Ces bijoux anciens (*letrak*) étaient déjà très rares au début du siècle et se portaient, vu leur grande taille, sur le haut du pavillon de l'oreille.

Un simple anneau de 3 mm de diamètre est sectionné net à l'une des extrémités, l'autre préalablement aplatie porte sur chacune des faces une sertissure de corail piriforme ou circulaire agrémentée de boules d'argent soudées (*il'yan*). Lorsque l'anneau porte sur l'extrémité d'une face en vis-à-vis de la sertissure de corail une plaque émaillée, on la nomme : *tigwedmatin*.

Les crochets d'oreilles (*taelluqin*) sont constitués d'une petite plaque d'argent circulaire pourvue d'appendices festonnés auxquels sont soudés de petites granulations. Le centre de la plaque est occupé par une sertissure de corail, plus rarement cette plaque est seulement émaillée... Au verso, est soudé un épais fil d'argent recourbé à son extrémité en forme de crochet destiné à passer dans le lobe inférieur de l'oreille. A la base de la plaque sont accrochées trois pendeloques.

Dans l'Aurès

Dans l'Aurès, les *tchoûchânât* constituent les exemplaires les plus anciens mais l'anneau circulaire pouvait atteindre 9 ou 10 centimètres de diamètre. Ces anneaux étaient insérés dans le haut du pavillon de l'oreille que le poids rabattait vers l'avant. Fragments de corail, tubes creux, éléments fuselés ou sphériques étaient enfilés dans



Main de l'Aurès (photo A. Bozom).



Grande boucle d'oreille de l'Aurès
(*timcherreft*) (photo A. Bozom).



Boucle d'oreille d'un type très ancien de l'Aurès (photo A. Bozom)

l'anneau. Aux tubes s'accrochaient des pendeloques légères. Ces bijoux étaient encore portés en 1930 par quelques femmes âgées et sont aujourd'hui tombés en désuétude.

Il en est de même d'ailleurs pour les *timcherreft* ou *lancerreft* qui étaient portées de la même manière : il s'agissait de plaques de très grand diamètre dont la partie inférieure dont la partie inférieure tout en argent peut être constituée de motifs triangulaires à sommet lobé.

Plus récentes sont les boucles garnies d'un cabochon circulaire soudé à l'extré-

mité d'un anneau de faible diamètre et décoré de filigrane. Au centre de la partie décorée dans un cabochon est serti une pierre rouge ou verte.

Les bracelets

Les bracelets se portent toujours par paires et, dans la vie courante, pour vaquer à leurs occupations, les femmes berbères en conservent toujours une paire, un bracelet passé autour de chaque poignet. Mais, à l'occasion des fêtes et des mariages, elles en portent plusieurs paires, côte à côte, sur les poignets et l'avant-bras. Presque toujours en argent, les bracelets peuvent être en corne teintée en noir dans l'Aurès ou en Petite Kabylie.



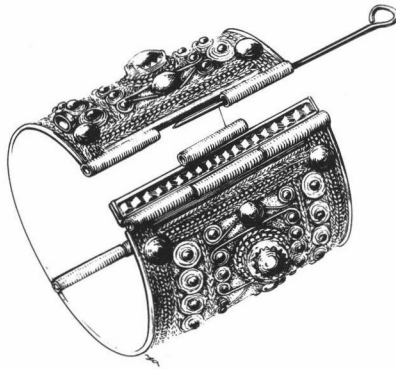
Bracelets de l'Aurès obtenus en haut par moulage et en bas par découpage (photo A. Bozom).



La largeur des bracelets est très variable : elle peut aller de 1/2 à 10 centimètres pour les spécimens les plus grands de Grande Kabylie (les *ddhuh*). En revanche, les bracelets modernes sont toujours allégés en poids, taille et décor.

Les techniques de décoration sont diverses. Les *ddhuh* de Grande Kabylie aujourd'hui abandonnés, étaient décorés par la technique du matissage sur plomb.

Les bracelets peuvent être de simples anneaux fermés ; mais, la plupart d'entre eux, sont pourvus d'une charnière simple ou double qui assure l'articulation du bracelet autour du poignet : une goupille mobile est introduite dans les charnerons.



Bracelet de Grande Kabylie (dessin Y. Assié).

Ces charnières sont quelquefois bordées d'une plaque émaillée dans les exemplaires de Grande Kabylie. Mais le plus généralement, cette plaque recouvre la charnière qu'elle dissimule.

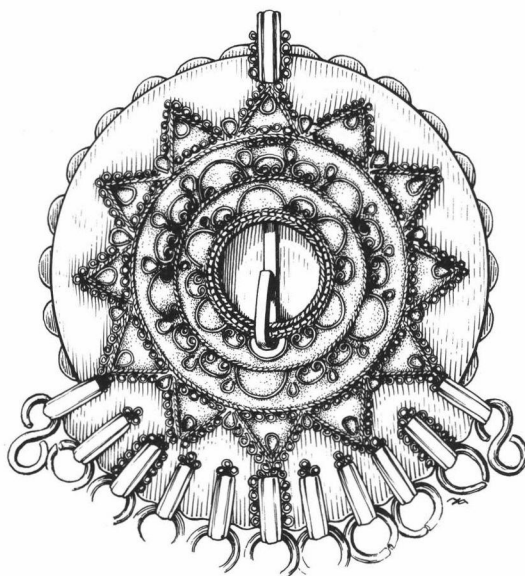
Les modes de décorations des bracelets répondent aux styles de chaque région et souvent de chaque artisan ; les bracelets des Ouled - Naïl sont à la fois ornements de bras et moyens de défenses, avec leurs clous rectangulaires débordant largement la surface du bracelet et qui s'agencent de manière régulière. Les motifs reconnus sur les bracelets moulés de l'Aurès et des régions méridionales de l'Algérie sont relativement peu variés et stéréotypés : les bracelets à découpage ajouré sont constitués de décors géométriques ou floraux plus diversifiés que les précédents, il existe des bracelets décorés de cabochons où sont insérées des perles de verroteries rouges et vertes dans l'Aurès et dans certaines régions du Maroc. Dans cette dernière région et plus précisément dans la région de Draa on reconnaît des décors d'émaux verts et jaunes mais dans ces cas là les bracelets sont dépourvus de cabochons de verroterie. En revanche, en Grande Kabylie, les bracelets sont souvent émaillés et garnis de cabochons soudés dans lesquels sont fixées à l'aide de cire ramollie, des éléments de corail.

Les fibules

Les fibules peuvent être circulaires ou triangulaires. Elles présentent toutes un ardillon permettant l'accrochage selon le principe de la fibule en oméga.

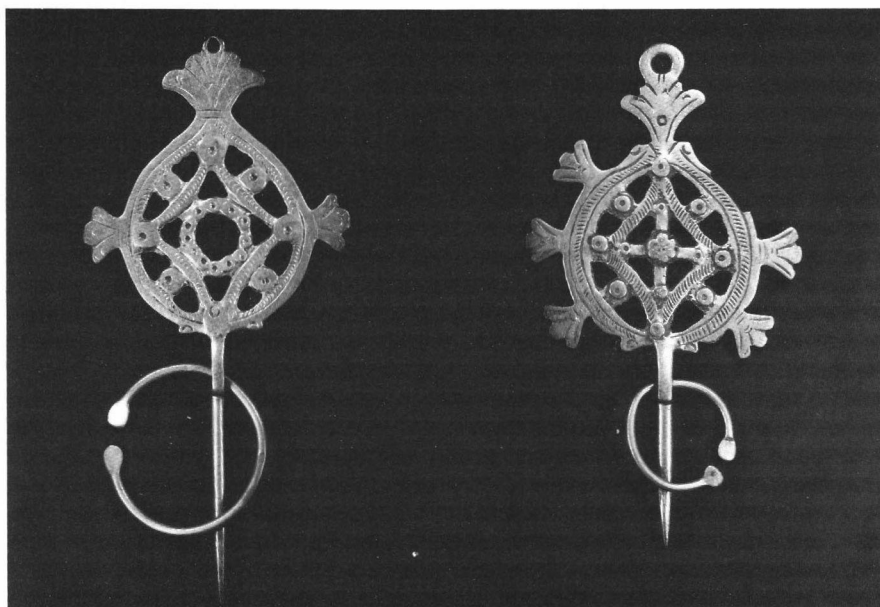
Les grosses fibules circulaires de Grande Kabylie (*tibzimin*) n'ont pas leur équivalent ailleurs. L'*adwir** est une petite fibule ronde de Kabylie portée le plus souvent sur le foulard de tête. Les grandes fibules triangulaires (*ibzimen*) se présentent sous la forme de plaques triangulaires portant à leur base deux appendices triangulaires ou circulaires en Grande Kabylie. Le sommet est généralement surmonté d'une plaque arrondie, flanquée de deux volutes symétriques. En Grande Kabylie elles sont émaillées et décorées de cabochons de corail ovales ou circulaires. Le verso en est souvent orné avec soin de décor émaillé filigrané. En Petite Kabylie, elles sont dépourvues d'émaux. Une chaîne intercalaire liait les deux fibules : elle était constituée d'éléments divers, crochets en S, anneaux circulaires, calottes creuses émaillées ou décorées de corail. Au centre de cette chaîne était accrochée une boîte-porte-amulettes.

Les fibules de l'Aurès sont toujours de plus petite taille que celles de Grande et de Petite Kabylie ou du Maroc. L'*akhlâlêt* ou *abzimt* est constituée d'une plaque d'argent de forme triangulaire ou arrondie ajourée au ciseau. L'*amessak* plus récente



Tabzimt de Grande Kabylie. Décor du verso (dessin Y. Assié).

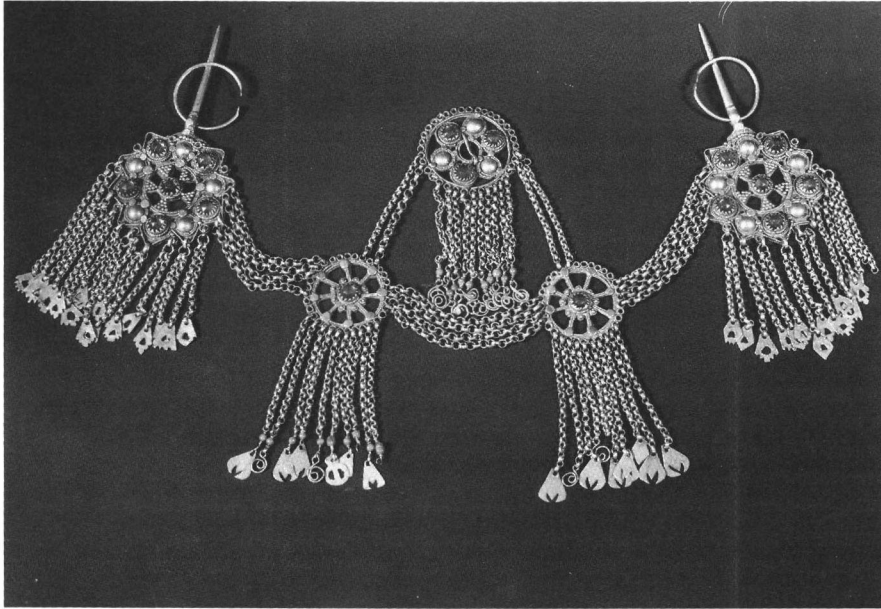
est une broche circulaire constituée soit de motifs filigranés soudés entre eux soit d'une plaque d'argent moulée. A ces plaques sont accrochées de très nombreuses chaînettes de longueur variable agrémentées de fragments de corail brut ou de pendeloques découpées dans de fines lamelles d'argent. Le centre est perforé comme sur la *tabzimt* de Grande Kabylie et le système d'accrochage et de fixation au vêtement identique.



Fibules de l'Aurès (*akhlâlet* ou *abzimt*), de forme arrondie ajourée au ciseau (photo A. Bozom).

Généralement parallélépipédiques les boîtes émaillées de Grande Kabylie portent toujours en leur centre un petit cabochon de corail.

Les femmes berbères portent souvent ces boîtes intégrées à une grande parure constituée de deux fibules; multiples, elles constituent un collier (*taglit*) comme dans le Mzab. Dans l'Aurès, l'étui d'argent est généralement de grande taille (6×8 cm) et muni d'un couvercle. Il porte un décor mati sur plomb et renferme le plus souvent des écrits sur papier, souvent indéchiffrables, pliés et conservés précieusement. Le *tereout* est un grand pendentif pectoral chez les touareg. A une pièce triangulaire de 10 à 14 cm de côté sont suspendues trois autres pièces triangulaires plus petites. Le grand triangle est toujours décoré de sept clous d'argent.



Grande parure de l'Aurès : aux extrémités, deux fibules circulaires (*amessak*) reliées par de simples chaînes où sont intégrés d'autres éléments circulaires décorés, comme les fibules, en leur centre d'une sertissure de perle de verroterie rouge ou verte et où sont accrochées des chaînes de même longueur (photo A. Bozom).

Les colliers

Les colliers sont, dans la plupart des régions, portés en plusieurs exemplaires. Qu'ils soient simplement constitués d'une chaîne à un, deux, voire trois rangs d'anneaux circulaires auxquels s'accrochent des pendeloques variées émaillées en Grande Kabylie ou qu'ils soient formés de boîtes émaillées au nombre de trois, cinq ou sept reliées entre elles par trois rangs de grains de corail intercalés. Les pièces peuvent être utilisées sans autre aménagement que la soudure d'une bélière permettant leur accrochage à une chaîne; elles peuvent être accrochées à trois rangs de chaînes et fixées à quatre rangées de perles en argent séparées par des fragments de cuir. Des colliers de clous de girofle, de plaques émaillées sont aussi connus en Grande Kabylie.

Dans l'Aurès, l'élément le plus original est la présence de chaînes très longues en argent disposées côte à côte et accrochées soit à un seul fil et intercalées avec des perles d'argent, soit à des plaques rectangulaires réunies par une charnière pour épouser la forme du cou. Ces plaques sont filigranées. Quelquefois, il s'agit de rosaces



Collier de pâte parfumée (*sxab*) avec éléments creux en argent et, au centre, un pendentif circulaire (photo B. Lesaing).

au centre desquels sont serties des perles de verroterie qui peuvent être fixées entre elles sur un ou deux rangs. A chaque chaînette est accrochée une pendeloque en argent découpé et quelquefois dans les modèles les plus anciens des fragments de corail peuvent s'y intégrer.

Mais le collier traditionnel en Afrique du Nord fut longtemps le *sxab* : il est aujourd'hui tombé en désuétude. Il s'agit d'un collier de pâte parfumée dont les agencements peuvent être variables. Mais la base est constituée par l'enfilage de grains de pâte parfumée, pétrie et séchée (la *qemha*) auxquels s'intègrent des éléments fuselés en argent. Il en est de même en Petite Kabylie; en Grande Kabylie, il s'y ajoute des pendeloques émaillées. La *qemha* est fabriquée par les femmes : des graines odoriférantes sont broyées dans un mortier (clous de girofle, safran, nard indien, musc, benjoin, etc.). L'ambre gris entraine aussi dans la composition de cette pâte en Tunisie (Camps-Fabrer, 1987). Quand la pâte est à demi-sèche elle est divisée en petits fragments auxquels est donnée une forme pyramidale; une fois durcis, ces éléments sont perforés et enfilés. La *qemha* conserve très longtemps une odeur forte et pénétrante.

Les bagues

Les bagues sont constituées d'un anneau d'argent qui, en Grande Kabylie, porte soit une calotte, soit une petite plaque circulaire émaillée et dans l'Aurès l'anneau



Collier de l'Aurès fait de plusieurs rangs de perles de corail tubulaires au centre desquelles est accrochée une main (photo A. Bozom).

filigrané est décoré après moulage d'une sertissure de verroterie. Généralement la femme berbère porte plusieurs bagues à chaque main.

Les ceintures

Les ceintures traditionnelles en Grande Kabylie, comme ailleurs dans le monde berbère, sont en laine de différentes couleur retenues à intervalles réguliers par des fils d'argent savamment noués et se terminent par de volumineux pompons.

Toutefois, les femmes leur ont quelquefois préféré les ceintures en argent. Il s'agit d'assemblage de plaques rectangulaires en argent ajouré coulé dans un moule pour l'Aurès et la Petite Kabylie et de plaques émaillées en Grande Kabylie. Les différents éléments sont réunis entre eux par des charnières.

Les chevillères

Le port de chevillères toujours par paires était très répandu dans la campagne berbère. Qu'elles soient très hautes comme en Grande et Petite Kabylie ou constituées de simples anneaux comme dans les régions méridionales.

Parmi les chevillères les plus anciennes de Grande Kabylie qui ne sont jamais émaillées, notons la forme assez particulière de ces bijoux montés à partir d'une feuille épaisse de plané d'argent dans laquelle a été aménagée une échancrure de la partie centrale par découpage des deux bords inférieur et supérieur. Les autres chevillères, tant dans l'Aurès sur les très rares exemplaires connus, qu'en Grande et Petite Kabylie, sont généralement cylindriques. Les décors sont soit incisés sur enclume soit matis sur plomb et les plaques de fermeture portent quelquefois en Grande Kabylie des applications d'émaux.

Les anneaux de cheville peuvent être plus ou moins massifs ; ils sont toujours ouverts, de section circulaire et les deux extrémités affectent le plus souvent la forme d'une tête de serpent. Dès les temps protohistoriques, en Afrique du Nord, des

bracelets ou anneaux de chevilles trouvés dans les dolmens, sont ainsi décorés à leurs extrémités (Camps, 1961). Dans l'Antiquité et jusqu'à nos jours, perdure ce culte du serpent, animal à la fois vénéré et redouté.



Chevillière de Grande Kabylie (*Ahelhalen*) (photo A. Bozom).

L'origine de l'orfèvrerie berbère

Les bijoux de l'Aurès et des régions méridionales souvent moulés et décorés de perles de verroterie qui ont remplacé le corail, s'ornent de longues chaînettes qui évoquent les parures de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer, tandis que les bijoux découpés dans des feuilles de plané d'argent incisées et ajourées rappellent les techniques antiques de l'*opus interrasile* du monde gréco-romain. Toutefois, il s'y ajoute une forte imprégnation de l'apport bédouin.

La grande originalité des bijoux de Grande Kabylie comme de ceux de Moknine en Tunisie ou de l'Anti Atlas marocain vient de la présence d'émaux colorés. Cette technique, urbaine à l'origine, semble bien être imputable à une influence étrangère. L'orfèvrerie émaillée connue à l'époque vandale et byzantine, aurait complètement disparu des pays méditerranéens, si l'Afrique du Nord n'avait, à l'orée des temps modernes, servi de refuge aux artisans juifs, andalous et morisques chassés d'Espagne, où cette technique s'était maintenue pendant toute la durée du Moyen Âge. L'orfèvrerie émaillée fut alors transmise à certaines cités maghrébines qui l'ont oubliée depuis. Elle s'est maintenue dans quelques cantons montagneux isolés, véritables conservatoires de techniques anciennes, d'origines et d'âges très divers. Ces bijoux de Grande Kabylie, comme ceux de l'Atlas marocain, par leur massivité, leur mélange de raffinement et de rudesse barbare, demeurent, en plein ^{xx}e siècle, des œuvres médiévales. Il peut paraître cependant étrange que cet art soit devenu un art entièrement berbère, très différent de celui de l'Aurès, issu lui, de traditions antiques.

La présentation comparative des deux orfèvreries moulée et émaillée permet de montrer, sur une production précise, comment se manifeste ce qu'on appelle généralement la permanence berbère qui est, en fait, le plus souvent l'art d'accommoder ou de s'approprier les techniques étrangères, mais avec tant de finesse et de maîtrise qu'elle s'intègre parfaitement dans les cultures du Maghreb rural et paraît autochtone.

BIBLIOGRAPHIE

BAYE J. de, « Bijoux vandales des environs de Bône (Afrique) », *Mém. de la Soc. Nat. des Antiq. de France*, 1887, t. XLVII, pp. 187-192.

- BAYE J. de, « Les bijoux gothiques de Kertch », *Rev. arch.*, 1888, I, pp. 341-347.
- BAYE J. de, « De l'influence de l'art des Goths en Occident », *Congr. hist. et archéol. de Liège*, 1890, pp. 1-7.
- BENFOUGHAL T., « Traditions, innovations, mode : l'exemple des bijoux de l'Aurès », *L'Ethnographie*, 1984, t. LXXX : Vêtements et sociétés, 2, n° 92-93-94, n° spécial, pp. 75-84.
- BESANCENOT J., *Bijoux arabes et berbères du Maroc*, s.d., Casablanca, La Cigogne, s.d.
- BONNAFONT D', « Excursion et pêche au corail à La Calle en 1937 », *Bull. de la Soc. d'acclimatation*, Paris, 1877.
- BOUDRIES M., « Un artisan algérien. Le bijoutier kabyle », *Supplément économique d'Algeria*, 1940, 4^e année, n° 31, pp. 52-55.
- BOURROUBA R., « Monnaies et bijoux trouvés à la qal'a des Beni Hammad », *Rev. de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, II^e Congr. intern. d'Études nord-africaines, n° spécial, 1970, pp. 66-77.
- BUGEJA M., « Les bijoux algériens », *Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger*, 1931, pp. 203-224.
- CAHEN A., « Les Juifs d'Algérie et de Tuggurt », *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, 1867, t. X, pp. 1-16.
- CAHEN A., « Les Juifs dans l'Afrique septentrionale », *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, 1867, t. XI, pp. 102-208.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, A.M.G., 1961.
- CAMPS-FABRER H., *Parures des temps préhistoriques en Afrique du Nord*, Alger, Imprimerie officielle, 1960.
- CAMPS-FABRER H., *Matière et art mobilier dans la préhistoire nord-africaine et saharienne*, Paris, A.M.G., 1966.
- CAMPS-FABRER H., *Les bijoux de Grande Kabylie. Collections du Musée du Bardo et du C.R.A.P.E.*, Paris, A.M.G.
- CAMPS-FABRER H., « Problèmes posés par l'origine de l'orfèvrerie émaillée en Afrique du Nord », *Rev. de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, II^e Congr. intern. d'Études nord-africaines, n° spécial, 1970, pp. 98-110.
- CAMPS-FABRER H., « L'origine des fibules berbères en Afrique du Nord. *Mélanges Letourneau* », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1973, n° 13-14, pp. 217-230.
- CAMPS-FABRER H., « Orfèvrerie kabyle et orfèvrerie aurasienne. Comparaisons entre deux techniques », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1977, 2^e semestre 1977, n° 24, pp. 87-109.
- CAMPS-FABRER H., « L'orfèvrerie kabyle, conservatoire de techniques anciennes », *Table ronde du G.I.S. Méditerranée : Minorités, techniques et métiers*, Abbaye de Senanque, 1978, pp. 1-16.
- CAMPS-FABRER H., « Le rôle des bijoutiers juifs dans l'orfèvrerie nord-africaine », *Colloque de Jérusalem sur les Juifs d'Afrique du Nord*, mars 1980, Jerusalem, 1982, éd. Abitbol, pp. 285-293.
- CAMPS-FABRER H., *Bijoux traditionnels berbères d'Algérie : Grande Kabylie et Aurès*, 1990, Éditions, Aix-en-Provence.
- CARDUCCI C., *Bijoux et orfèvrerie antiques. Trésors en Italie*, 1963, Office du Livre, Fribourg.
- Catalogue descriptif et illustré des principaux ouvrages d'or et d'argent de fabrication algérienne avec l'indication des poinçons de la garantie française*, Alger, 1900.
- CHAMPAULT D. et VERBRUGGE A.-R., *La main, ses figurations au Maghreb et au Levant*, Catalogues du Musée de l'Homme, Série B, Afrique Blanche et Levant I, 1965.
- COCHE DE LA FERTÉ E., *Bijoux du Haut Moyen Age*, Lausanne, Payot, s.d., orbis Pictus, vol. 34.
- CUADRADO E., « Precedentes y prototipos de la fibula hispanica », *Trabajos de Preistoria del Seminario de historia primitiva del Hombre de la Universidad de Madrid*, Madrid, 1963, 61 p.
- DOUTÉ E., *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, Jourdan, 1909.
- EISENBETH M., *Les Juifs de l'Afrique du Nord. Démographie et onomastique*, Alger, Impr. du Lycée, 1936.
- EISENBETH M., *Les Juifs au Maroc. Essai historique*, Alger, Imp. Charras, 1948.
- EISENBETH M., « Les Juifs en Algérie et en Tunisie à l'époque turque (1516-1530) », *Rev. africaine*, 1951, pp. 114-187; 1952, pp. 343-384.
- EPAZA de M. et PETIT R., *Études sur les Moriscos andalous en Tunisie*, Dir. gén. des Relations culturelles, Madrid, 1973.
- EUDEL P., *L'orfèvrerie algérienne et tunisienne*, Alger, Jourdan, 1902.
- EUDEL P., *Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord. Maroc, Algérie, Tunisie, Tripolitaine*, Paris, Leroux, 1906.

- FLINT B., *Bijoux Amulettes. Forme et symbole dans les Arts du Maroc*, I, 1973.
- FUENTES J.-M., « Notas sobre la orfebría hispano-musulmana », *Miscealanea estudios arabes y hebraicos*, vol. 14-15, n° 1, España, 1965-1966, pp. 97-108.
- GARGOURI-SETHOM S., *Le bijou traditionnel en Tunisie. Femmes parées, femmes enchaînées*, Édisud, Aix-en-Provence, 1987.
- GAUDRY M., *La femme chaouiia de l'Aurès. Étude de sociologie berbère*, Paris, Geuthner, 1929.
- GAUDRY M., *La société féminine au Djebel Amour et au Ksel. Étude de sociologie rurale nord-africaine*, Alger, Société algérienne d'impressions diverses, 1948.
- GERHARZ R.-R., « Fibeln aus Afrika ». *Sonderdruck aus dem Saalburg. Jahrbuch* 43, 1987, p. 77-107.
- GOBERT D^r E.-G., « Le pudendum magique et le problème des cauris », *Rev. africaine*, 1951, t. XCV, pp. 295-322 et t. XVI, pp. 75-118.
- GOICHON A.-M., *La vie féminine au Mzab. Étude de sociologie musulmane*, Paris, Geuthner, 1927.
- GONZALES V., *Origine, développement et diffusion de l'émaillerie sur métal en Occident musulman*, Mémoire de Doctorat, Université de Provence, Sciences humaines, Section Monde arabe, ronéoté, 1989.
- GOUDARD Lieutenant J., « Les bijoux d'argent de la tâche de Taza », *Hespéris*, 1928, t. VIII, pp. 285-332.
- GRANGÉ E., « Forgerons-bijoutiers nomades », *Algéria*, 1961, Nle série, n° 60, pp. 24-28.
- HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1893.
- HERBER J., « La main de Fathma », *Hespéris*, 1927, t. VII, pp. 209-220.
- HEURGON J., *Le trésor de Ténès*, Paris, A.M.G., 1958.
- JACQUES-MEUNIE D., « Bijoux et bijoutiers du Sud marocain », *Cahiers des Arts et techniques d'Afrique du Nord*, t. VII, 1960-1961, pp. 57-72.
- JUARISTI V., *Esmaltes*, Barcelona, collection Labor, 1933.
- LAOUST A., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.
- LAOUST-CHANTREAUX G., *Kabylie côté femmes. La vie féminine à Ait-Hichem, 1937-1939. Notes d'ethnographie*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990.
- LÉVI-PROVENÇAL E., *Histoire de l'Espagne musulman*, Paris, Maison Neuve, 1950.
- LINAS Ch. de, *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, Paris, 1871.
- LOZOYA Marquis de, « L'art wisigothique en Espagne », *Congr. intern. d'Hist. de l'Art*, Paris, 1959, pp. 569-578.
- MARCAIS G., *Les bijoux musulmans de l'Afrique du Nord*, Les conférences-visites du Musée Stéphane Gsell, 1956-1957, Alger, Imprimerie officielle.
- MIEGE J.-L., « Les corailleurs italiens en Algérie au XIX^e siècle », *Table ronde G.I.S. Sciences Humaines en Méditerranée sur l'Aire méditerranéenne*, Abbaye de Senanque, 1978, pp. 149-167.
- MOLINIER E., *L'émaillerie*, Paris, 1891.
- PALLARY P., « La main dans les traditions juives et musulmanes de l'Afrique du Nord », *XX^e Congr. de l'AFAS*, Marseille, 1891, pp. 650-657.
- PERNEY M., « Les pêcheurs de corail italiens en Méditerranée au XIX^e siècle », *III^e Congr. intern. d'Étude des cultures de la Méditerranée occidentale : L'homme méditerranéen et la mer*, Jerba, 1981 (1985), pp. 239-258.
- RABATE M.-R., *Les bijoux de l'Atlas et du Sud marocain. Essai d'interprétation de leurs formes et de leurs décors*, Thèse de 3^e cycle, Université R. Descartes, Paris, 1972, 2 vol. ronéotés.
- RICHE R., « La corporation des bijoutiers à Constantine avant 1830 », *Rev. africaine*, 1961, t. CV, Notes et documents, pp. 177-181.
- RIPOLL G., *La necropolis visigoda de el Capiro de Tajo (Toledo). Excavaciones arqueologicas en España*, Madrid, 1985, 254 p.
- RUHLMANN A., « Moules à bijoux d'origine musulmane », *Hespéris*, 1935, pp. 141-148.
- SADOUILLET A., « Bijoutiers et bijoux kabyles d'aujourd'hui », *Algéria*, 1952, juillet octobre, pp. 18-22.
- SAVARY J.-P., « Anneaux de cheville d'Algérie », *Libyca*, t. XIV, 1966, pp. 381-414.
- SUGIER Cl., « Des bijoux qui viennent de loin », *Carthage*, n° 3, juillet-septembre, 1965.
- SUGIER Cl., *Symboles et bijoux traditionnels de Tunisie*, Coll. art et histoire, éd. Cérès Production, Tunis, s.d. 56 p. et 30 pl. couleur.
- SUGIER Cl., « Les bijoux de la mariée à Moknine », *Cahier des Arts et traditions populaires*, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis, I, 1968.
- VILLETES J. de, « La collection de bijoux de la région de Taza au Musée de l'Homme », *Hespéris-Tamuda*, vol. I, fasc. II, 1960, pp. 295-309.
- YELLES B., « Les bijoux du Djebel Amour », *Algéria*, février 1954, pp. 51-55.

H. CAMPS-FABRER

B78. BISALTIA

Lors de l'expédition de Regulus en Afrique, pendant la Première Guerre Punique, si en on croit un fragment d'Hésianax, un légat du consul, Calpurnius Crassus, aurait été envoyé chez les Massyles avec la mission de s'emparer d'un lieu fortifié appelé Garaition. Il fut fait prisonnier et aurait été sacrifié à Cronos, c'est-à-dire à Baal Hammon, sans l'intervention de Bisaltia, la fille du roi (Hesianax, *Frag. hist. graec.*, III, p. 70, n° 11).

C'est à tort que certains auteurs ont voulu retrouver une référence à Cirta (Constantine) dans le Garaition de ce récit. L'expédition de Regulus ne s'aventura guère en dehors du territoire de Carthage, mais on sait qu'elle pénétra dans la vallée du Bagrada (Medjerda); c'est vraisemblablement à cette occasion que se placerait l'historiette rapportée par Hésianax. Toutefois les Numides profitèrent de l'expédition de Regulus pour se jeter sur le territoire carthaginois et le piller, ils furent durement châtiés après la défaite des Romains (Orose, *Adversus Paganos*, IV, 9, 9).

Le récit romanesque de l'épisode de Bisaltia n'a que le mérite de nous faire connaître l'existence du royaume Massyle dès le milieu du III^e siècle, ce serait la mention la plus ancienne, malheureusement la source est peu sûre. Le père de Bisaltia pourrait être le roi inconnu, frère de Zilalsan qui a précédé Gaïa à la tête des Massyles. Le récit, s'il a quelque authenticité, révèle l'influence des princesses numides et berbères, confirmée par d'autres textes et faits historiques jusqu'en plein Moyen Âge musulman.

G. CAMPS

B79. BISKRA

Vescether (Ptolémée), Vescera, Bescera, Pescara (Léon l'Africain), Biskra.

Pour comprendre Biskra, les caractéristiques et l'importance de cette ville du Sud, il est nécessaire de procéder par champs de vision de plus en plus larges, comme le photographe utilisant un zoom.

Une ville oasis

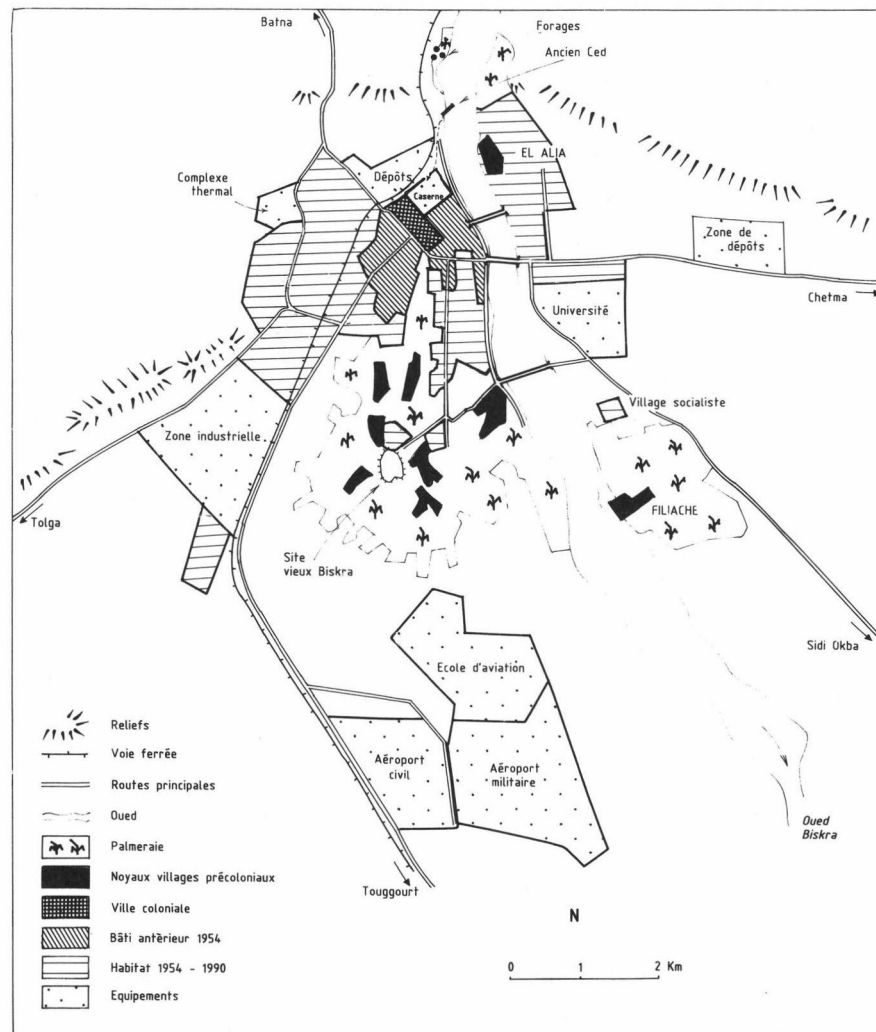
Le site comme l'origine de la ville se confondent avec ceux de sa palmeraie.

Ce site est classique au Sahara. Un accident topographique modeste (quelques dizaines de mètres) a commandé l'entaille et le débouché d'un oued important, l'oued Biskra : drainant une partie de la retombée sud de l'Aurès, cet oued franchit la ride topographique en gorge, et a construit au débouché un cône de déjection. Il y a là deux éléments que les Sahariens savent valoriser à merveille : la gorge, qui concentre toutes les eaux d'écoulement, et permet de les saisir par des canaux de dérivation ; le cône, dont la pente légère favorise l'irrigation gravitaire, et dont la nature des sols est propice aux cultures irriguées.

Ces éléments ont permis l'existence d'une palmeraie ancienne, et importante (100 000 palmiers). Sa disposition en éventail vers le sud reflète le tracé du réseau d'irrigation épousant la forme du cône. Aujourd'hui les dériviements à partir de l'oued sont remplacées par des puits et forages. Malgré les empiétements du béton sur la palmeraie, celle-ci conserve un rôle notable : dans la population occupée, les actifs agricoles représentent encore 12% aujourd'hui.

La capitale des Ziban

Ce schéma d'oasis est répété de multiples fois au Sahara. Mais ici il a donné nais-



Biskra, une ville d'oasis. (Dessin M. Côte)

sance à un organisme urbain important. C'est que les hasards de la géologie ont bien fait les choses pour Biskra.

A l'ouest, s'étend une région prospère, le Zab Rharbi (secteur de Tolga), qui doit sa fortune à la présence d'une série de grosses sources artésiennes, drainant les eaux en provenance du Hodna. Elles expliquent la présence de 750 000 palmiers, d'une vingtaine de villages, de 180 000 habitants.

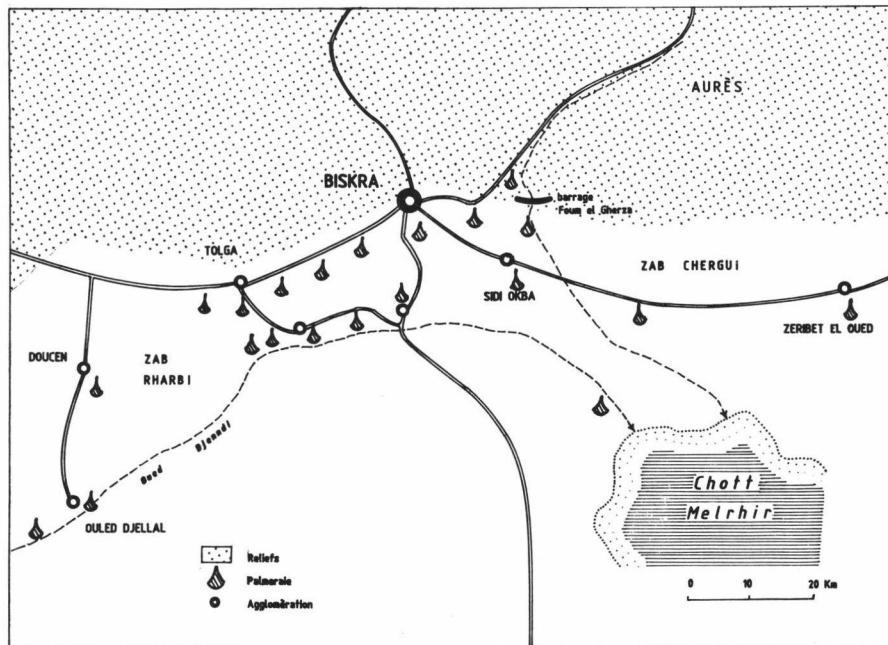
A l'est, lui fait pendant le Zab Chergui (secteur de Sidi Oqba), où la quasi absence d'eaux souterraines est suppléée par les eaux de ruissellement (épandage des oueds, lâchers à partir du barrage de Foum el Guerza). Elles sont plus difficiles à utiliser, mais autorisent néanmoins la présence de 250 000 palmiers, et 70 000 habitants.

Au total les Ziban, ce piémont du massif atlasique, constitue l'une des grandes régions de production dattière de l'Algérie, particulièrement de dattes Deglet Nour, que la chaleur et la siccité de l'air autorisent ici.

Biskra était bien placée pour prendre la tête de cette région, parce que située en position centrale, et bien positionnée sur un axe de liaison nord-sud. La « Reine

des Ziban» voit ses commerçants grossistes commercer avec l'Europe, et rayonner sur tout l'Est algérien, où un élément important de la consommation alimentaire reste la dattes sèche.

Ce rôle a été officialisé par une décision administrative, faisant en 1974 de Biskra un chef-lieu de wilaya, avec pour relais Tolga, Sidi Oqba, Ouled Djellal.



La capitale des Zibans. (Dessin M. Côte)

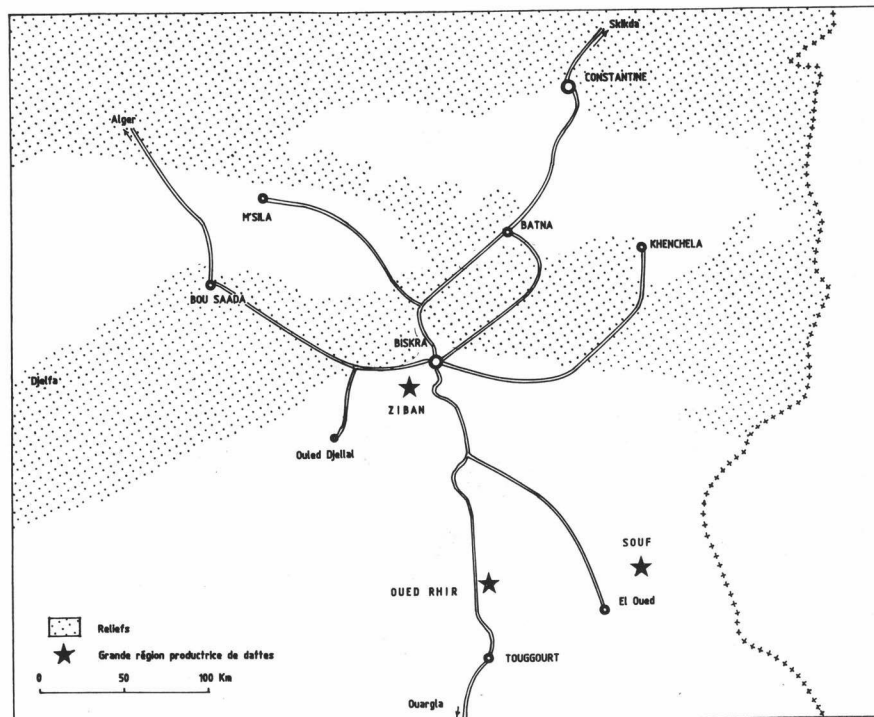
Une porte du Sahara

Toute la richesse dattière des Ziban ne suffit à justifier la taille de la ville. C'est que Biskra constitue, à l'échelle du territoire national, une des portes du Sahara algérien : celle du Sahara oriental, comme Laghouat l'est pour la partie centrale et Bechar pour l'ouest. Incontestablement, elle avait « vocation » à ce rôle, car sa position de carrefour est inscrite de façon incisive dans le soubassement du pays. S'y recoupent deux lignes majeures du territoire :

— d'une part, la ligne de contact Algérie du Nord-Sahara : le piètre accident topographique qui a fixé la palmeraie correspond à un axe géologique capital, le grand accident sud-atlasique, qui d'Agadir à Gabès met en contact les deux grands ensembles structuraux. Il correspond en même temps à peu près au passage de l'étage subaride à l'aride proprement dit.

— d'autre part, un grand axe nord-sud, qui de Skikda à Touggourt lie le littoral au Sud, par la vallée de l'oued Safsaf, Constantine, les Hautes Plaines, le synclinal de Batna, la gorge d'El Kantara et le seuil de Biskra. Cet axe, lui aussi guidé par la géologie, a fixé la route nationale et la voie ferrée. Biskra garde la porte sud de l'Aurès, comme Batna la porte nord.

Par cette position, Biskra commande tout le Sahara algérien oriental. Son avantage par rapport à Laghouat ou Béchar est que l'on a ici la région de loin la plus riche du Grand Sud : la cuvette du Bas Sahara renferme à la fois les ressources en eau et en hydrocarbures les plus importantes du Sud.



La clef du Bas-Sahara (Dessin M. Côte)

Cette situation a fait de Biskra une plaque tournante : grande place commerciale, centre de collecte des dattes, point de redistribution des marchandises pour le Sud, porte du tourisme saharien.

Une ville ancienne, sans trace du passé

De tels atouts expliquent l'ancienneté de l'implantation humaine sur ce site. Les études de S. Baradez et de P. Salama ont montré comment depuis l'Antiquité Vescera se trouvait au centre d'un réseau à la fois militaire et routier. Les ruines des thermes de la ville romaine sont encore visibles sur la rive gauche de l'oued Biskra, où ils ont été mis en valeur au cœur de la nouvelle Université.

La ville fut le siège d'un évêché chrétien du ^v^e au ^{vii}^e siècle, son évêque Optat fut honoré comme saint. En 682, Sidi Oqba fut tué à proximité de la ville, en voulant établir son emprise sur les Ziban. On sait peu de choses sur la Biskra arabe, hormis qu'Ibn Khaldoun y séjourna à plusieurs reprises, notamment en 1352.

La ville fut occupée par les Turcs au ^{xvi}^e siècle. Le vieux Biskra était alors installé sur une butte, en plein cœur de la palmeraie. Vers 1740, une épidémie de peste a conduit à l'éclatement de la ville mère en cinq noyaux villageois, dispersés dans la palmeraie, et qui existent toujours : ce sont les seuls éléments d'un habitat pleinement traditionnel à Biskra. Sur la butte ne subsistait alors qu'un fort turc, auquel répondait un autre fort sur les collines du nord (à proximité des châteaux d'eau actuels).

Pendant toute l'époque turque puis française, la ville et les Ziban furent dominés par deux grandes familles, les Benganah et les Bouakkaz, qui s'y disputèrent le pouvoir. Est-ce pour cette raison que la ville connut un certain déclin et n'était plus au ^{xix}^e siècle que l'ombre d'elle-même ?

Le Duc d'Aumale entra en 1844 dans le Biskra turc. Mais après le massacre de

la garnison française, la même année, fut décidée la construction du Fort Saint-Germain et d'une nouvelle ville, en dehors de la palmeraie, à 2 km au nord de l'ancienne agglomération. La rupture avec le passé était consommée.

La constitution de Biskra en commune de plein exercice, en 1878, et l'arrivée de la voie ferrée, marquèrent l'essor de la ville coloniale. La ville comptait 20 000 habitants en 1954.

L'essor de Biskra

Biskra est, après Batna, une des villes du pays qui a le plus cru au cours des 30 dernières années, puisqu'elle est passée du 20^e rang en 1954 au 11^e en 1987. Elle compte aujourd'hui 128 000 habitants. Elle a subi d'abord les tombées de l'exode rural : 62% de la population de la ville étaient en 1977 nés hors ville, dans les Ziban pour l'essentiel. Puis elle a bénéficié de l'option volontariste sur le Sud, avec dotation d'une zone industrielle, d'un aéroport, d'un Centre universitaire, de fonctions de chef-lieu de wilaya.

La zone industrielle, sise à l'ouest de la ville, comprend des unités très modernes, dont 3 dépassent 1 000 emplois : filature de laine, unité de chaussures, câbles et téléphones. La station thermale de Hammam Salihine fonctionne à partir d'une source chaude située à 7 km au nord-ouest.

L'eau, qui a fixé le site de la ville, constitue aujourd'hui l'une des contraintes les plus sévères à cette expansion : les forages, situés en tête de la ville, ont de la peine à alimenter une population de 128 000 habitants ; plusieurs projets industriels ont été suspendus faute de ressources hydrauliques suffisantes.

Une urbanisation quelque peu déroutante

Née comme cité intra-palmeraie, Biskra s'est développée à l'époque coloniale comme agglomération en rase campagne, ville de garnison, au tracé en damier, sans caractère architectural. Les faubourgs algériens, populaires et denses, se sont constitués sur sa frange sud, coïncés entre noyau colonial et palmeraie.

Mais ces espaces limités n'étaient pas à l'échelle de la grande expansion des décennies récentes. Celle-ci a impliqué dans un premier temps une poussée vers l'ouest qui, franchissant la voie ferrée, a créé la Zone d'habitat Ouest et la zone industrielle. Puis, la topographie limitant vite les possibilités dans cette direction, une poussée plus récente a amené à franchir l'oued Biskra et à créer sur la rive gauche la Zone d'habitat Est, l'Université, une zone de dépôt, divers équipements. Trois ponts permettent aujourd'hui de franchir l'oued, large de 500 mètres.

Partout, et particulièrement dans ce nouveau Biskra d'au delà de l'oued, l'urbanisme est banal, similaire à celui du Nord du pays, bien peu adapté à une région aride : grands ensembles posés sur terrain nu, avenues très larges, terrains vagues ou vides en attente d'être bâtis. Les climatiseurs peinent à pallier l'abandon des vieux principes de la construction traditionnelle.

Cette extension désordonnée en terrain neuf n'a même pas permis la préservation de la palmeraie, car les vieux Biskri, qui savent la valeur d'un habitat à l'ombre des palmiers, reconvertissent leurs jardins, les construisent ou les lotissent. Pour pouvoir mieux tourner les lois, restrictives, ils n'hésitent pas à laisser dépérir les arbres, qui aujourd'hui, sur la plus grande partie de la palmeraie, ont triste figure et ne produisent plus guère.

La vieille symbiose ville/palmeraie est bien moribonde...

M. CÔTE

BIBLIOGRAPHIE

BARADEZ J., *Fossatum Africae, recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Gouv. Général Algérie, Arts et Métiers graphiques, Paris, 1949, 368 p.
Collectif d'enseignants, « Les Ziban, essai de mise au point I », *Rhumel*, n° 1, Constantine, 1982, pp. 7-13.

ANAT : Plan d'aménagement de la Wilaya de Biskra, rapport final, Alger, 1988, 347 p.

B80. BIZERTE (BENSERT)**Des origines à la fin du XIX^e siècle**

Le site actuellement occupé par la ville de Bizerte (Benzert) fut à l'époque romaine celui d'Hippo Diarrythus. Cette ville, fondée peut être avant Carthage, semble avoir été citée pour la première fois par Hécatee de Milet (VI^e-V^e siècle). De siècle en siècle, le Périple dit de Scylax, entre 360 et 330 av. J.-C., Polybe, puis Diodore de Sicile mentionnent la ville sous le nom d'Hippou Akra à l'occasion d'événements historiques importants : expédition d'Agathocle, guerre des Mercenaires. Le toponyme employé par ces auteurs grecs peut tout aussi bien s'appliquer à l'autre Hippo, l'Annaba* actuel (Bône) qui fut Hippo Regius sous la domination romaine. Mais le contexte, aussi bien au moment de l'expédition d'Agathocle (310 av. J.-C.) que pendant la grande révolte libyenne qui accompagna la guerre des Mercenaires ne laisse guère de doute, Hippou Akra est manifestement proche d'Utique et ne peut être que Bizerte.

Il ne reste aucune trace d'Hippo Diarrythus qui doit ce qualificatif grec au chenal naturel qui traversait la ville, mettant le *Lacus hipponensis* en communication avec la mer. Dans l'*Itinéraire d'Antonin* l'adjectif est transformé en Zarito (ablatif), ce qui, selon J. Desanges, explique le passage à la forme actuelle : Bansert. Ce même auteur émet l'hypothèse très recevable que Hippo Diarrythus doit son nom aux soldats grecs d'Agathocle qui s'emparèrent de la ville en 310-309. Hippo Diarrythus fut élevé au rang de colonie soit par César soit par Octave, peut-être avant qu'il ne devienne Auguste puisque le surnom d'*Augusta* n'est pas porté par cette colonie julienne. On connaît des évêques à Hippo Diarrythus dès le milieu du III^e siècle et il est encore mentionné un évêque de cette ville au concile africain de 646, à la veille de la conquête arabe.

Comme l'a fait remarquer J. Despois, malgré sa situation privilégiée sur le détroit de Sicile et son site exceptionnel sur le goulet d'un lac en eau profonde, Bizerte ne fut jamais une ville importante. Prise par les Arabes de Moawiya Ibn Hodaidji en 661-662, Bizerte fut appelée à jouer un certain rôle au moment des invasions hilaliennes, Al Ward al Lakhmi en fit le chef lieu d'un petit émirat. Bizerte passa ensuite sous la domination almohade et fit partie de l'empire éphémère de l'almo-ravide Ali Banu Ghaniya*. La ville connut ensuite une longue période de déclin que l'établissement de Maures andalous, qui y fondèrent un quartier, ne réussit pas à enrayer. L'établissement des Turcs de Kheir ed-Dine provoqua un essor de la course qui eut pour conséquence une occupation espagnole de 1535 à 1572. Au cours de cette occupation furent construites des fortifications (Fort d'Espagne) qui furent renforcées, plus tard, par Euj Ali. Le XVII^e siècle fut celui de l'apogée de la course barbaresque. Bizerte y prit une part non négligeable. Au milieu du siècle ses bagnes renfermèrent, à certains moments, jusqu'à 20 000 captifs chrétiens. Cette activité fut sanctionnée par les bombardements que commanda Duquesne en 1681 et 1684. Au XVIII^e siècle, la ville subit de nouveaux bombardements, français en 1770 et vénitien quinze ans plus tard.

L'ensablement progressif du goulet et du port réduisit ses activités maritimes; au XIX^e siècle ses activités sont plus tournées vers le lac que vers la haute mer. La

richesse du Lac de Bizerte en poissons de toutes sortes expliquait pleinement ce choix.

EL BRIGA

Bizerte à l'époque contemporaine

Bizerte d'avant 1881 a émerveillé conquérants, explorateurs et visiteurs par les qualités de son site. Sa population, dont l'effectif total ne dépassait guère les 5 000 habitants, vivait paisiblement dans une ville située au fond d'une petite baie (la rade de Bizerte) à l'embouchure d'un vaste goulet ouvert sur un lac de 120 km² (le Lac de Bizerte) comportant des eaux à moins de dix mètres de profondeur. L'accès à cette embouchure était assuré à l'extrémité est par un chenal large d'une trentaine de mètres et dont l'ensablement limitait la profondeur à moins de 1,5 m et obligeait les navires de plus d'un mètre de tirant d'eau à rester en rade et à procéder au chargement et au déchargement des marchandises à l'aide de petites barques. En pénétrant dans la ville, le chenal se divisait en deux canaux autour de la presqu'île du « R'baa » où résidaient les non-musulmans. Ces canaux se rejoignaient plus à l'Ouest pour former un petit lac dans lequel étaient installées des bordigues en roseaux et qui communiquait avec le goulet et ensuite avec le Lac de Bizerte.

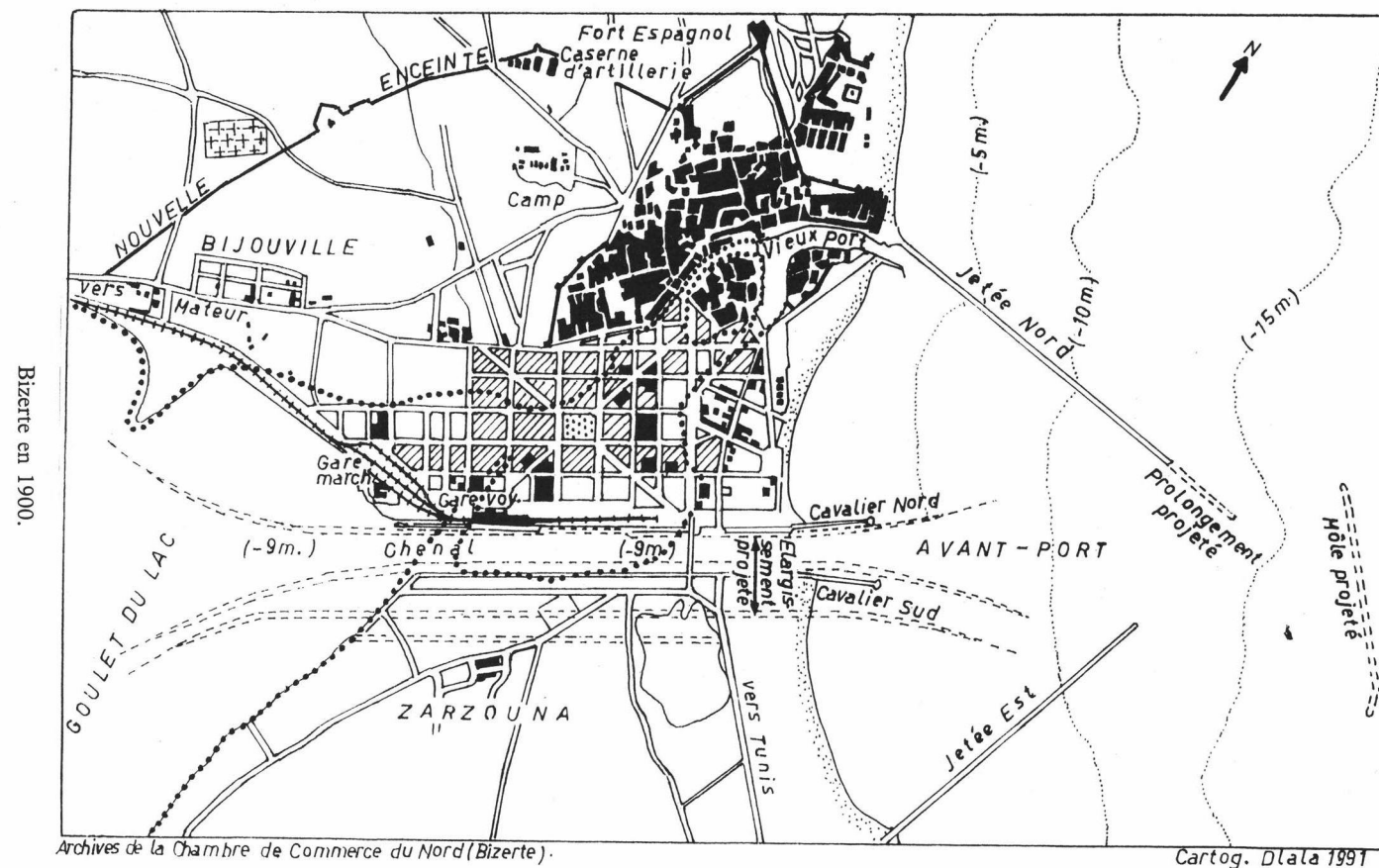
La ville avait donc l'aspect d'une « petite Venise mauresque » ceinturée d'une muraille polygonale de 3 km de développement percée de quatre portes. Le système de canaux et de fortifications ainsi décrit divisait la ville en six quartiers distincts occupés quasi totalement par une population musulmane résultant d'un mélange d'arabes, de berbères, d'Andalous, de captifs européens convertis à l'Islam, de Turcs et de Koulouglis.

Les Français n'étaient pas insensibles aux qualités naturelles et stratégiques du site et de la situation de Bizerte et voulaient faire de ce port naturel ce que les Anglais avaient fait de Malte. Mais devant l'opposition des puissances de l'époque à la mise en place par la France d'un grand port et d'un système de fortifications à Bizerte, on se contenta d'abord d'aménagements sommaires destinés à lutter contre l'ensablement, à restaurer les quais et à approfondir le bassin intérieur du port.

Créée seulement le 13 août 1890 à la suite de la signature de la convention de concession approuvée par le Bey de Tunis en février 1890, la Compagnie du Port entama la réalisation du programme des aménagements portuaires dès l'année suivante. Ce programme comportait : le percement d'un canal (à moins 9 m) de 1 500 m de longueur au Sud du Vieux Port et du petit lac et l'établissement de quais le long du nouveau canal pour l'accostage des navires. La construction de deux cavaliers à l'entrée du canal visait à le protéger de l'ensablement. Bizerte fut dotée aussi d'un avant-port de 90 hectares protégé par deux digues de 1 000 m chacune et d'une passe de 420 m.

Le port fut officiellement ouvert à la navigation le premier juillet 1895 par décret beylical. De 1896 à 1898, des améliorations furent apportées. Outre le prolongement de la jetée est de 200 m et l'élargissement du canal de 100 à 240 m et de son approfondissement, les travaux portèrent sur l'édification d'un arrière port « refuge » à vocation militaire et d'un arsenal à Sidi Abdallah (Ferryville) sur un terrain de 300 hectares acheté par la Marine Française, ainsi que sur la construction d'un brise-lames en avant des jetées pour éviter les risques d'ensablement.

La réalisation des deux derniers projets renforça la vocation militaire du nouveau port. En réalité, dès 1895, la Marine Française avait pris en tutelle le port commercial.



En même temps que l'aménagement du port moderne, débutait la construction de la « ville européenne » selon un plan en damier ainsi que de nombreux édifices publics civils et militaires. Les mailles du nouveau tissu urbain s'étaient progressivement remplies avec l'afflux des populations européennes, italiennes et françaises principalement. Et, à une vingtaine de kilomètres au Sud-Ouest de Bizerte, sur l'isthme séparant le Lac de Bizerte de la Garaet Ichkeul s'édifiait la double cité de Ferryville-Tinja à l'arrière de l'arsenal équipé de bassins de radoub, de fonderies, de divers ateliers et magasins de ravitaillement.

Pour défendre le port de guerre créé sur la rive nord du goulet (La Pêcherie) et les bases aéronavale (Kharrouba) et aérienne (Sidi Ahmed), l'Armée française mit en place, autour de la ville, un important dispositif militaire comportant un système de fortifications, de batteries, de grosses casernes et de camps. Et, étant donné que le port a rendu d'énormes services militaires à la France pendant la première Guerre mondiale, une forte impulsion fut donnée à la construction de la ville lors de la montée du fascisme en Méditerranée dans les années trente.

Ainsi, en cinquante ans de colonisation, la France a modifié durablement la physionomie traditionnelle de Bizerte. Une cité mixte peuplée de plus de 30 000 habitants s'est formée sur un site nettement amélioré mais défiguré. L'ancienne ville n'a pas été endommagée mais fut privée de ses canaux, de ses ponts et d'une partie de ses portes et de ses remparts. Les pêcheries fixes ont été transférées à l'amont du goulet puis supprimées. Les Bizertins se sont alors tournés vers la mer et vers d'autres activités comme la construction, la manutention dans le port, puis, après la première Guerre mondiale, vers les activités semi-industrielles ou industrielles.

Vouée à un rôle militaire prépondérant, Bizerte est restée un port à trafic réduit. La vocation militaire n'était pas le seul handicap à son développement commercial. Le trafic à l'exportation était limité aussi par l'exiguïté naturelle de son hinterland, par la proximité du port de Tunis et par la concurrence de certains ports algériens.

Ville de garnison et port de guerre important, Bizerte fut soumise, à la fin de 1942 et au début de 1943, à de nombreux et intenses bombardements qui la rasèrent au plus des deux tiers. Elle fut reconstruite lentement sur ses décombres à l'emplacement même de l'ancien damier. En 1950, l'énorme chantier était presque totalement achevé.

Après la reconstruction, Bizerte n'a pu retrouver le rythme de croissance d'avant-guerre. En 1946, elle comptait à peine 40 000 habitants et seulement 44 700 en 1956. Sa physionomie et sa structure n'avaient pas changé. L'indépendance de la Tunisie, recouvrée en 1956, n'y avait pas introduit de profonds bouleversements car, cinq ans après, un Amiral français commandait encore la base militaire.

Décidée pour janvier 1961, la bataille de libération de la ville ne fut engagée qu'en juillet de la même année. Vingt sept mois après, les forces françaises prirent la mer après avoir remis aux autorités locales les établissements militaires de Bizerte et de Menzel Bourguiba (Ferryville). Les conséquences de l'évacuation ne tardèrent pas à se manifester puisque le marasme était généralisé. L'importance de l'emprise militaire posait un grave problème de l'entretien des installations.

L'objectif de reconversion et de redressement de l'économie bizertine n'était réalisable que grâce à l'intervention de l'État. En effet, trois actions furent entreprises dans les années soixante : la réorganisation et la remise en état de marche des unités industrielles et semi-industrielles de la ville, le groupement en coopératives des artisans et la création de nouvelles capacités. L'intervention publique la plus spectaculaire fut le démarrage en 1963 de la raffinerie de pétrole de Bizerte.

La conversion de l'arsenal de Sidi Abdallah et la cession de nombreux établissements à vocation militaire par l'Armée Tunisienne aux civils réduisait l'emprise des installations de guerre, et plus encore, l'importance de la fonction militaire. Le commerce, qui dépendait largement de la garnison, s'en détacha rapidement. L'arrière port de Bizerte est cédé aux autorités civiles pour servir de port industriel

à la nouvelle usine sidérurgique de Menzel Bourguiba (1967). Affaibli par les événements de 1961, le port de Bizerte a nettement amélioré son trafic grâce à l'activité de la raffinerie.

D'un autre côté, l'effectif de population a progressé de 45 000 habitants en 1956 à 52 000 en 1966 malgré le départ massif des civils étrangers. La ville a réussi à combler rapidement le déficit par un solde migratoire positif de plus de 9 000 personnes. L'urbanisation récente, qui s'est amorcée dès le début des années soixante-dix, répondait à une plus grande demande de logements liée à la croissance démographique de la ville. Comparée à l'extension spatiale modérée des années soixante-dix, celle des années quatre-vingt et d'aujourd'hui est plus importante que ne le voudrait la croissance démographique.

En s'orientant vers le nord, l'urbanisation actuelle a choisi le mode d'extension radio-concentrique. Cette évolution qui s'articule, au-delà de la nouvelle muraille, autour des portes de la ville, s'accompagne d'une ségrégation socio-spatiale plus affirmée. Sur la rive sud (Zarzouna), l'ouverture en avril 1980 du pont mobile « El Habib » a donné une très forte impulsion à la construction de logements populaires destinés principalement à la population d'origine rurale.

Enfin, l'évolution économique récente de Bizerte est marquée par la création de nombreuses industries légères différenciées et surtout par la multiplication et la diversité des services et des activités commerciales favorisées par la libéralisation de la vie économique tunisienne depuis 1970.

Quatrième ville de Tunisie avec 100 000 habitants, Bizerte acquiert aujourd'hui, par la diversification de ses activités et de ses équipements, un certain dynamisme, mais son influence régionale est encore sérieusement limitée par la proximité de la capitale.

BIBLIOGRAPHIE

- MAUMENÉ Cap., « Bizerte et son nouveau port », *Annales de Géographie*, 1895, pp. 464-479.
 CASTAIN R.-C., *Le nouveau port de Bizerte*, Paris, 1903.
 HANNEZO, « Bizerte », *Rev. tunis*, 1904, pp. 193-205, 321-332, 391-406, 449-466.
 BONNIARD P., *La Tunisie du Nord. Le Tell septentrional*, Paris, 1934.
 BRUNSCHWIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du xv^e siècle*, Paris, 1940 et 1947.
 MARCAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris, Aubier, 1946.
 DESPOIS J., *La Tunisie*, Paris, A. Colin, 1961.
 DESPOIS J. et RAYNAL R., *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Paris, Payot, 1967.
 DLALA H., « Les grands moments de l'évolution démo-spatiale de la ville de Bizerte », *Revue tunisienne de Géographie* (à paraître).

H. DLALA

B81. BLÉ

En Afrique du Nord, le blé (surtout le blé dur et à un moindre degré, le blé tendre) représente et a toujours représenté une ressource alimentaire importante : les grains de cette céréale noble interviennent en effet dans l'alimentation humaine, en concurrence avec ceux de l'orge*.

a. **Le blé dur** (*Triticum durum* Desf.) érigé au rang d'espèce pour la première fois par le botaniste français Desfontaines en 1798, après ses voyages en « Barbarie », semble très ancien en Afrique du Nord, dans les régions telliennes.

Il a remplacé de bonne heure l'Amidonnier (*Triticum dicoccum* Schrank) qui semble avoir été le blé le plus répandu autour de la Méditerranée au cours de la Préhistoire et de l'Antiquité classique où il était probablement connu sous le nom de *far*.

L'Amidonnier en Afrique du Nord a été signalé par Miège dans l'Ouergha, par Ducellier à l'état d'impuretés dans les cultures d'avoine algériennes, par nous-mêmes au Fezzan : ces trouvailles sporadiques indiquent bien qu'il est en voie de disparition, ce sont les derniers témoins d'une agriculture archaïque.

Par contre, le blé dur, voisin phylogénétiquement de l'Amidonnier dont il dérive et appartenant comme lui au groupe des blés tétraploïdes, présente actuellement un grand nombre de formes en Afrique du Nord, et plus particulièrement en Algérie. En Algérie, il existe au moins 22 variétés botaniques différentes et à l'intérieur de ces variétés botaniques, un grand nombre de races.

Ce polymorphisme avait incité Vavilov et Orlov à considérer l'Algérie, sinon comme un « centre primaire d'origine » des blés durs, ou du moins comme « un centre secondaire de diversification ». Il ne faut pas oublier que cette diversification sur place exige un temps assez long, ce qui suppose que le blé dur existait en Afrique du Nord avant les invasions arabes, puisqu'il avait remplacé de bonne heure l'Amidonnier dans les pays bordant la Méditerranée.

D'ailleurs Galien (II^e siècle av. J.-C.) fait allusion au blé dur sous le nom de semidalites et Pline (Hist. Nat., livre XVIII, XX 89) indique que la « similago » ou semoule faite avec le blé d'Afrique était la meilleure (d'après Jasny).

L'ancienneté de cette céréale en Afrique du Nord a donc entraîné une grande diversité de formes que les cultivateurs locaux ont su reconnaître et apprécier diversément, d'où la richesse de la nomenclature.

b. **Le blé tendre** (*Triticum aestivum* L.) est également présent en Afrique du Nord depuis longtemps, mais sa culture spéciale dans les régions telliennes est plus récente (période coloniale); il existait autrefois surtout à l'état d'impuretés dans les champs de blé dur. D'ailleurs les noms indigènes dans ces régions sont beaucoup moins nombreux que pour le blé dur.

Par contre, dans les oasis sahariennes, le blé tendre est probablement très ancien. Il représente actuellement, après une longue évolution sur place, grâce à l'isolement des oasis, un stade de l'évolution des blés hexaploïdes à partir peut-être des premiers blés cultivés par les Néolithiques sahariens. Car les blés tendres cultivés au Sahara, à l'état de mélanges (populations), présentent des caractères spéciaux (type *inflatum*) mais comportent des formes speltoïdes (c'est-à-dire très voisines des Épeautres à grain nu considérés parfois comme étant les premiers blés tendre cultivés par l'homme), des formes compactoïdes (blés compacts rappelant ce que Schiemann appelle *Triticum aestivo-compactum* Schiem.), des formes sur lesquelles l'aspect speltoïde ou compactoïde s'est atténué ou a disparu (bien que les blés sahariens restent en général de compacité assez forte).

La persistance de ces formes très diverses, marquant des stades dans l'évolution des blés hexaploïdes, a frappé les jardiniers sahariens qui savent les distinguer, d'où la richesse de la nomenclature utilisée sur place.

A. Les appellations des blés durs

Les appellations indigènes sont très nombreuses, mais une appellation donnée ne se rapporte pas à une variété botanique précise, mais par exemple à toutes celles dont la couleur ou la forme des épis sont les mêmes. A l'inverse, sous l'influence de considérations diverses (aptitudes culturales, résistance à la sécheresse, productivité, etc.) les indigènes donnent des noms différents à des formes qui sont groupées par les botanistes à l'intérieur d'une même variété. Enfin, un même nom s'applique à des formes différentes, suivant les régions où l'on se trouve.

Les listes ci-dessous ne peuvent être établies qu'après :

1. une prospection botanique des blés aussi complète que possible, mais il est

nécessaire de reconnaître que les inventaires dressés ne peuvent avoir la prétention d'être exhaustifs.

2. une enquête auprès des agriculteurs :

- pour reconnaître et définir les appellations en usage dans les différentes régions ;
- pour définir, dans un mélange de blés (population) désigné par une appellation locale, le type de blé prédominant responsable, par son aspect ou ses qualités, de cette appellation.

Les appellations relevées ci-dessous ont été étudiées dans le cadre de ces prospections et enquêtes qu'il aurait été souhaitable de pouvoir continuer.

Adjini (Ağini) ou Hadjini (hağini)

Correspondant à de nombreux types, cultivés dans l'Est algérien, appartenant à des variétés botaniques différentes (*leucomelan* Al., *melanopus* A., *apulicum* Körn.) mais toutes caractérisées par un épi très compact, ovale, souvent recourbé et à barbes déjetées, de couleur noire.

Les fellahs ont très longtemps apprécié leurs grains courts, bossus, de couleur ambrée et claire.

Aïcha el beïda, beïda (el beyda)

Appellation donnée à un blé à épi blanc et à barbes blanches (var. *leucurum* Al.)

Aouedj (əawəğ)

Cette appellation recouvre tout un groupe de blés, auxquels on donne les noms de Richi, Bou richa, El Aoudja, de Seba el Haldjia, Sbaa er Roumia, Nap el Bel, Djenah en Nacer, Chergui. Tous ces blés sont caractérisés par la longueur de leur glume, par leur grain long et arqué, par leur paille élevée et leur ressemblance avec le blé de Pologne, *Triticum polonicum* L.

Azizi (ezizi)

Appellation relevée à Batna et dans l'Aurès pour un blé à épi allongé, lâche, étroit, à section carrée, velu, rouge, à barbes noires (var. *Apulicum* Körn.).

Belioni (beliwni)

Ce nom s'applique à des blés ayant soit un épi rouge lisse, soit un épi rouge velu, soit un épi blanc, mais toujours de forme allongée droite, de même largeur au sommet et à la base, barbes noires ou roussâtres.

Le grain est gros, ambré et très estimé par les Maghrébins.

Bidi (Bahi)

Ensemble de blés particulièrement bien adaptés aux terres noires et fraîches de l'Est algérien, appelés Mahmoudi en Tunisie. Leurs épis blancs, glabres triangulaires, courts, légèrement aplatis, portent des barbes noires divergentes, produisent des grains assez gros, ambrés (var. *leucomelan* Al.).

Caïd Eleuze

Très semblable au Mahmoudi (région de Sétif).

Caïd de Siouf

Épi très compact, court, triangulaire, de couleur noire (var. *provinciale* Al.).

Cheba (ceba)

Dans les mélanges cultivés dans l'Ouest de la région d'Oran.

Épi blanc, allongé, de section carrée de compacité faible, à barbes noires (var. *leucomelan* Al.).

Chetia (Blé Boghar) (cetla)

Cette appellation s'applique à des blés à épi velu presque rectangulaire, à section

carrée, lâche, à grain translucide et ambré (var. *melanopus* Al.). Régions de Médéa, Berrouaghia, Tissemsilt (ex Vialar), Tiaret.

Djouli (ǧul)

Appellation du département de Constantine pour le blé Hedba (cf. ci-dessous).

Fassi

Ensemble de blés à épi compact, blanc, velu, à barbes noires, à grain court, bossu, ambré. La compacité de l'épi rapproche ces blés de ceux qui sont appelés Adjini, Mahmoudi, Zedouni et qui sont parfois groupés par les botanistes sous le nom de *T. durum* Desf., var. *compactum* Ser. Les fellahs apprécient le blé Fassi (= Labeter, petit Fassi) dans les régions de Derrag (ex Letourneux), Aïn-Boucif (var. *melanopus* Al.).

Hached (Hechuede, Hechadi)

Ce nom s'applique à de nombreux types appartenant à des variétés botaniques différentes (var. *hordeiforme* Host., var. *murciense* Körn., var. *Reichenbachi* Körn.), mais ces types ont en commun un épi droit, étroit, lâche, à section carrée, souvent de couleur blanche et à barbes décolorées (var. *affine* Körn.), mais parfois l'épi est rouge ou rougeâtre le plus souvent à barbes décolorées.

Les grains sont rouges dans le cas des var. *affine* Körn., *murciense* Körn., *Reichenbachi* Körn. et déprécient la valeur des récoltes traditionnelles pour la semoulerie.

Hamra (Hamira)

Les noms de couleur sont particulièrement imprécis et c'est ainsi que tous les blés à épis rouges, durs ou tendres, sont susceptibles d'être appelés Hamra.

Le plus souvent, dans le cas du blé dur, ce nom s'applique à des blés à épi rouge, velu, très allongé, légèrement aplati, lâche, à barbes noires, à grain translucide ambré (var. *apulicum* Körn.).

Hedba

Ce nom désigne les blés à épi triangulaire, allongé, lisse, blanc, noircissant sur le dos des glumes, à barbes fortes et noires et à grain ambré clair, translucide.

Dans l'Algérie centrale, cette appellation correspond à la définition ci-dessus et se retrouve à Aïn-Bessem, Sour el Ghoulane, Meden, Tissemsilt, Teniet el Haad.

Jenah Rhetifa (Jenah ṛtifa - aile d'hirondelle)

Épi noir violacé (voir *Kahla*) sur fond roux, d'où un aspect bigarré.

Kahla (Kohili)

Cette appellation faisant appel à la couleur s'applique à tous les blés présentant une teinte noire plus ou moins marquée sur tout ou partie de l'épi : mais souvent un blé à épi blanc et à barbes noires est appelé Kahla!

Ce terme recouvre donc de nombreuses variétés botaniques (var. *coerulescens* Bayle, var. *provinciale* Al, var. *obscurum* Körn.).

Madona, Kohili, Jenah Rhetifa sont considérés comme synonymes.

Labeter (voir Fassi)

Madona (voir Kahla)

Mahmoudi (mahmudi)

Le groupe des blés Mahmudi est très cultivé dans la région nord de Sétif. Ces blés ne doivent pas être confondus avec ceux appelés également Mahmudi en Tunisie et qui correspondent aux blés Bidi algériens.

Les Mahmudi de la région Nord sétifienne sont à épi blanc, velu, compact, aplati, triangulaire plus ou moins élargi. En général le grain est clair, ambré, très recherché (var. *melanopus* Al.).

Mazouza (mazuza)

Blé de Mascara, ressemble au Hedba, mais l'épi est velu (var. *melanopus* Al.).

Medeba

Appellation rencontrée au sud-est de Constantine et dans l'Aurès. Épi droit, rectangulaire, velu, blanc, à barbes blanches, à grain ambré clair (var. *Valencia*, Körn.).

Mekki

Appellation désignant des blés cultivés dans la région d'Aïn Regada et de Souk-Ahras. Il s'agit d'un Adjini rouge velu à grain ambré (var. *apulicum* Körn.). Faut-il y voir un blé supposé originaire de la Mecque ? Il est appelé aussi Romani (L'Amek-kaoui, décrit par Ducellier est un blé très voisin du *T. durum*, originaire du Hoggar et à caractère intermédiaire).

Merouani (merwani)

Il s'agit d'un blé de teinte sombre, souvent appelé aussi Kahla, en raison de sa couleur rouge noire, pruneuse. L'épi est de forme un peu ovale, légèrement aplati, le grain est ambré (var. *erythromelan* Körn.).

Mohamed ben Bachir

Ce nom est localisé dans la région au nord de Sétif et s'applique à une population de blés estimés par leur qualité et leur productivité, et caractérisés par leur épi rouge, velu, triangulaire, souvent compact à barbes noires. Le grain est de couleur ambrée (var. *apulicum* Körn.).

Zedouni (zduni)

Ce nom s'applique à des blés ressemblant aux Adjini, mais à épi velu, soit à barbes noires (var. *melanopus* Al.), soit à barbes blanches (var. *valenciae* Körn.). La compacité des épis est particulièrement forte (*T. durum* Desf. var. *compactum* Ser.) dans les formes décrites de l'Aurès par l'Américain Scofield.

B. Les appellations des blés tendres

a. Dans les zones telliennes

Dans les régions telliennes, les appellations employées pour désigner les blés tendres de présence ancienne dans les cultures (à l'exclusion des blés tendres introduits par les Européens, considérés cependant comme des blés de pays en raison de leur bonne adaptation culturale, et à plus forte raison à l'exclusion des blés créés par hybridation par les sélectionneurs) sont peu nombreuses, puisque les Maghrébins ne s'intéressaient pas spécialement à la culture du *Triticum aestivum* L. dont les différents types reconnus se présentaient seulement comme des impuretés dans les emblavures de blé dur, impuretés souvent envahissantes autrefois et capables de le redevenir dans certaines circonstances.

Bou zeloum (bu zellum)

Cette forme ancienne rencontrée dans les emblavures indigènes autrefois et décrite par Trabut (qui indiquait qu'elle était considérée comme une mauvaise herbe), puis par Ducellier, est caractérisée par son épi parfois pruneux, rougeâtre, peu compact, à barbes fortes divergentes, à grain petit et rouge. Elle se rattache à la variété botanique *ferrugineum* Al. Le *Bou zeloum* blanc diffère par la couleur de son épi (var. *erythrospermum* Körn.).

Babous el brel (babus el byel - queue de mulet)

Appellation figurant dans la *Flore analytique et Synoptique d'Algérie-Tunisie* de Battandier et Trabut. Voir ci-dessous.

Bou jélida (budlidi)

Appellation surtout usitée en Tunisie. Voir ci-dessous.

Hachadi (hacadi)

Désigne une forme ancienne, décrite en particulier dans la région Médéa-Berrouaghia par Ducellier. Ce nom s'applique aux blés tendres possédant un épi blanc, très dense, très rude; à glumes fortement coudées et ventruës; à barbes fortes divergentes; à grain rougeâtre ou brun rouge. Ces blés se trouvent toujours en mélange dans les cultures traditionnelles de blé dur (var. *erythrospermum* Körn.).

Tous ces blés d'origine ancienne étaient devenus rares à partir de 1923 (Ducellier); mais à partir de 1950, à la suite de l'emploi imprudent de grains prélevés comme semence sur des lots destinés à la minoterie, les agriculteurs, même en dehors du milieu traditionnel, ont vu réapparaître des formes très voisines, à épi barbu blanc, rude, à glume carénée comme celle du blé dur, à grain rouge souvent confondu avec celui du blé dur, surtout lorsqu'il est corné comme celui de beaucoup de blés tendres cultivés en zones arides ou semi-arides.

Ce blé recevait le nom de *Guelia* (racine *aqli* : cuire, en raison de la couleur rousse du grain qui aurait été roussi à la chaleur?) et ressemblait aux *Babous el brel* ou aux *Bou jélida* (var. *erythrospermum* Körn.).

b. Dans les oasis du Sahara

Les appellations sont beaucoup plus nombreuses et s'appliquent à des formes très diversifiées : les formes typiquement sahariennes sont caractérisées par leurs glumes courtes, larges, renflées, terminées souvent par des becs coudés, par leurs glumelles portant, chez les formes mutiques, des becs curieusement courbés en crochet et souvent renflés en lobe à leur base.

Ali ben Makloulf (Ali ben maxluf)

Dans la vallée de la Saoura et dans les oasis du Touat, ce nom s'applique surtout aux formes spelloïdes, à épi blanc velu, à glumes droites possédant une carène marquée jusqu'à la base et enserrant étroitement un grain petit, jaune pâle, comprimé. Beaucoup de ces formes se rattachent à la variété botanique *khorrassanicum* Vav. Mais ce nom s'applique aussi à des formes à caractères spelloïdes moins accentués, tout en conservant un aspect analogue, souvent à grain rouge. D'après les indications recueillies par le Dr Foley les locataires des jardins sèment en général ce blé en concurrence avec le *Djeghloul* (voir ci-dessous). Ils payent leur loyer avec les grains de ce dernier et gardent de l'*Ali ben Makloulf* pour leur consommation parce que l'épi résiste mieux aux dégâts des oiseaux (caractère spelloïde des glumes enserrant étroitement le grain qui, en contre partie, est difficile à battre) parce que le grain leur fournit un couscous et un pain de qualité supérieure.

Aourig (Awrig)

Au Fezzan, ce nom est aussi celui d'une datte et d'un palmier peu appréciés. Le blé désigné par ce nom est dédaigné des cultivateurs qui le considèrent comme une mauvaise herbe; son épi blanc, barbu, glabre, lâche, allongé et mince, à carène marquée jusqu'à la base, fournissant un grain allongé, étroit, de couleur rouge (rappelant un peu la datte désignée par le même nom) n'a plus l'aspect saharien des blés habituellement cultivés dans les oasis; il se rattache aux blés de la variété botanique *erythrospermum* Körn. décrits plus haut, des régions telliennes.

Baharoui

Le blé *Aourig* est souvent désigné aussi par le nom de *Baharoui*, en particulier dans les oasis du Châti, tout se passant comme si les Oasiens du Fezzan considéraient que les blés méritant ces appellations étaient étrangers au Sahara. En effet, *Baharoui* dérive de *Bahr* qui signifie non seulement lac ou mer, mais encore mari-

got, cours d'eau. On sait en outre que les habitants du Tchad désignent sous le nom de *Bahr* les lagunes séparant les îles du lac Tchad, lui-même appelé *Bahr el Kebir*.

Le terme de *Baharoui*, ainsi que les blés décrits ci-dessus (var. *erythrospermum* Körn.) est particulièrement fréquent dans la région de Mourzouk, d'où part une piste qui, par Gatroun, se dirige vers le Tchad et par laquelle des introductions de blés étrangers ont pu se faire grâce aux mouvements caravaniers. Les blés de la variété botanique *erythrospermum* sont abondants au Kanem.

Bahmoud (Bahmud)

A Timimoun, ce nom est donné à un groupe de blés assez semblables à *Ali Ben Maklouf*.

Bahatane

Les blés *Bahatane*, rapportés du Hoggar par le Dr Maire, ou reçus du R.P. Langlois, en provenance d'El Goléa, ressemblent aux blés *Soukni* (voir ci-dessous).

Bekma

Nom relevé plus spécialement au Fezzan (Mourzouk, Sbitat, Mességouin), voir *Fartass* et *Fritissa*.

Bel Mabrouk (Ben el Mabruk)

Ce nom, fréquent dans les régions de Timimoun, Adrar, Aoulef, s'applique à des blés possédant un épi à *barbes courtes*, blanc, velu, de compacité relativement peu élevée, effilé, légèrement aplati, très fructifère, fournissant un beau grain jaune clair (var. *submeridionale inflatum* Palm.). Ce sont des blés typiquement sahariens par leurs barbes courtes (*breviaristatum*) leur épi velu, et surtout leurs glumes larges à bec coudé associées à des glumelles portant des arêtes tordues à la base (caractères *inflatum*). Ils sont très appréciés des Oasiens.

Bent Embarek

Ce nom, employé dans la région d'In Salah et du Tidikelt, couvre une grande diversité de formes botaniques différentes, mais possédant en commun un épi blanc, velu, compact à section carrée, spatulée au sommet. Les glumelles, à la base de l'épi, portent des becs fortement recourbés, devenant de courtes barbeules au sommet de l'épi.

Bouch (buš) (Bouchi, Bouchouk)

Cette appellation surtout connue au Fezzan et qui se retrouve à Illizi (ex Fort Polignac) et à Djanet, désigne des blés à caractères sahariens atténués ou nuls. Ces blés présentent un épi blanc, velu, barbu, compact, de forme rectangulaire, à section carrée, de forme trapue. Certains pensent que les termes synonymes de « *fenadbi* » ou « *fenoubi* » viendraient du fait que cette forme trapue évoque le *fen-deb*, grillon particulier au nom évocateur : *Brachytrypes megacephalus* Lef. Ces blés, lorsqu'ils n'ont plus les caractères sahariens, sont à rattacher aux variétés botaniques *hostianum* Clem. (grain rouge) ou *meridionale* Körn. (grain blanc), mais il existe de nombreux types à barbes courtes, ou à caractères *inflatum*, faisant transition avec les formes sahariennes.

Bou Chouka (bu šuka), Khalouf (xaluf)

Le terme de *Khalouf* a été relevé à Ouargla par le Dr Passager (1957), il est synonyme de *Bouchouka* relevé par Ducellier dans le nord du Sahara.

Ces appellations désignent des formes spéltoïdes, à épi à barbes courtes, blanc, assez lâche, de forme allongée, mince, grêle, cylindrique. Les glumes carénées évoquent celles des épeautres et le grain est difficile à séparer des enveloppes. Ces blés sont en voie de disparition.

Chedjera (ceğera)

Ressemble au blé *Bouch*, est cultivé dans la vallée de la Saoura (Ducellier).

Cheguira (cegira)

Ressemble au blé *Bouch* (Hoggar, R. Maire; Sahara oranais, Dr Passager et Barbançon).

Djeghloul (ğe γlul)

Ce nom s'applique à des blés du Gourara présentant un épi dense, rouge, velu, à barbes courtes dressées, à grain jaune clair. Les caractères speltoïdes de ce blé sont bien marqués, mais les grains sont plus faciles à égrener que celui du blé *Ali Ben Maklouf* (voir plus haut). Ces blés se rattachent à la variété botanique *subturcicum inflatum* (mihi.).

El Khambra-Hamra

Ce nom évoquant la couleur rouge des épis est très imprécis et recouvre de nombreuses formes n'ayant en commun que les caractères : mutique, rouge, velu, de l'épi. Dans le Tidikelt, le Touat, le Gourara, il s'agit de formes à caractères de blés tendres sahariens *inflatum* (var. *transcaspicum* Vav.) à grain blanc, à épi ovale, légèrement aplati.

Dans le Hoggar, à côté de types analogues, mais à grain rouge (var. *turcomanicum* Kob.), le nom de Hamra désigne aussi des blés à affinités speltoïdes, à épis moins compacts avec des glumes rappelant celles des épeautres (à rattacher aux variétés botaniques *transcaspicum* Vav. et *turcomanicum* Kob.). C'est le *Khamra* de L. Ducellier.

El Klouf

Cette appellation, relevée autrefois par Ducellier, correspond à des blés très compacts (compactoïdes) à épi en massue, blanc, velu, à barbes courtes et à grain blanc. Ces formes sont très répandues dans les oasis sahariennes (var. *subsericeum inflatum* Vav. et Kob.).

Farina

Cette appellation, très générale dans les territoires du Nord pour désigner le blé tendre, se retrouve au Fezzan avec une constance remarquable pour désigner des blés ressemblant au *Khamra* du Hoggar. Ces blés sont en effet à caractères speltoïdes, avec un épi rouge velu, sans barbes, de compacité assez faible, de forme cylindrique, à grain jaune clair; ils sont à rattacher à la variété botanique *transcaspicum* Vav. Le terme « *Farina* » désigne aussi des blés très voisins, mais plus compacts et n'ayant plus les caractères speltoïdes. Par suite, ces blés sont plus faciles à égrener.

Au point de vue agricole, les Fezzanais considèrent les *Farina* comme des blés remarquables en raison de leur résistance à l'égrenage et à la verse, mais ils sont difficiles à battre (pour les types speltoïdes). Leurs rendements sont seulement passables, mais la farine qu'ils donnent est appréciée.

Fartass (Fritissa)

Le nom de *Fartass* (chauve) et son diminutif de *Fritissa* s'appliquent en Afrique du Nord à tous les épis non barbus, qu'ils soient véritablement mutiques, faiblement barbulés, voire même à barbes courtes. L'emploi de ce terme est donc très large et s'applique à de nombreuses variétés botaniques, dans de nombreuses régions.

Au Fezzan cependant, il s'applique plus généralement aux blés possédant un épi blanc velu, compact, de forme rectangulaire, à section carrée, le plus souvent à grain rouge (à rattacher à la variété botanique *heraticum* Kob.). Ces blés sont en outre remarquables par les appendices prolongeant les becs de glumelles et recourbés en forme d'hameçon ou portant des lobes (appendices souvent caractéristiques des blés *inflatum*).

Il s'applique aussi à un type très voisin, mais beaucoup plus compact le plus sou-

vent à grain jaune clair (variété botanique *khorrassanicum* Vav.). Suivant les localités, l'appellation de *Fritissa* est remplacée par celle de *Sdouni*, *Taiyab* ou *Tayba*, *Bekma* (au Fezzan). Chez les Adjers, à Ghat, à Illizi, ces blés sont cultivés sous le nom de *Fezzan*.

Hachadi (Hašadi), voir *Chedjera*

Ce terme s'applique à certains blés durs, à des blés tendres anciens cultivés dans le Tell et à des blés tendres sahariens, qui n'ont de commun qu'un épi barbu.

Hadrache (hadrac)

Appellation relevée à Beni-Abbès pour le *Bel Mabrouk*.

Jendoubi (jendubi) (voir *Bouch*)

Khalouf (xaluf) (voir *Bou Chouka*)

Khreci (Xresi)

Ce terme employé au Fezzan (Mourzouk, Ouadi Etba, dans le Bouanis, dans la Cherguiya) désigne un blé à caractères sahariens atténués ou nuls, possédant un épi blanc, barbulé, velu, ayant une compacité inférieure aux blés sahariens, de forme nettement aplatie, à glumes allongées, peu renflées, à glumelles portant des arêtes de 3-4 mm, devenant de petites barbes au sommet de l'épi. Le grain est le plus souvent blanc (à rattacher à la variété botanique *leucospermum* Körn.).

Manga (Menga)

Cette appellation relevée à Tit, Idelès, Tamanrasset, In Salah, El Goléa, s'applique à de nombreux blés qui présentent des barbules longues et des glumes à caractères speltoïdes.

Malgré la diversité de ces blés, le nom de Manga semble désigner de préférence ceux qui ont un épi blanc velu, de forme très allongée et cylindrique, à barbules longues, de faible compacité, à grain jaune clair. Les uns ont des caractères speltoïdes (forme de la glume notamment), les autres au contraire se rapprochent plus ou moins des blés tendres.

Beaucoup sont à inclure dans la variété botanique *submeridionale inflatum* Palm.

Mansouri (Mansuri)

Il s'agit d'une population très estimée dans les oasis du Sahara algérien, notamment dans la région de Tamanrasset; les blés typiques de cette population sont à épi blanc, velu, sans barbes, court, gros, compact et très fructifère, à grain jaune clair apprécié pour l'obtention d'une farine permettant de fabriquer un pain de qualité. Au point de vue botanique, ils sont pour la plupart à inclure dans la variété *khorrassanicum* Vav.

Saharoui (saḥarwi)

Malgré leur nom, les blés appelés Saharoui n'ont plus aucun caractère saharien. C'est le cas de ceux qui sont cultivés aux pieds des Monts Aurès, de Biskra à Negrine. Ils sont à rapprocher des vieux blés tendres cultivés autrefois dans le Tell comme le Hachadi et appartiennent à la variété botanique *erythrospermum* Körn., à grain rouge, à épi blanc, barbu, lisse, allongé.

Le nom de *Ghati* (originaire de Ghat) désigne des blés tout à fait semblables.

Sdouni (sduni) (voir *Fritissa*)

Soudan (sudan)

Le terme de Soudan (noir) désigne des blés originaires de Libye et est souvent synonyme de Fezzan et il ne faut plus chercher dans la nomenclature une indication morphologique de couleur.

Soukni (sukni)

Ce terme fezzanais s'applique à des blés très variables d'aspect, le plus généralement à épi blanc velu, longuement barbulé au sommet, à section carrée, de compacité relativement faible, à grain rougeâtre. Les formes les plus typiques sont à inclure dans la variété botanique *subhostianum inflatum* Palm., mais passent insensiblement à des formes à caractères sahariens atténués.

Tayba (voir *Fritissa*)

Cette longue liste d'appellation désignant les blés cultivés en Afrique du Nord est bien incomplète et il faudrait en ajouter beaucoup d'autres avant d'avoir la certitude de dresser un inventaire complet. Les termes de couleur, ou ceux indiquant une origine supposée (Ghati, Touati, Biskri), servent souvent à désigner les blés cultivés, mais il n'est pas toujours commode de discerner les mélanges auxquels ils s'appliquent plus spécialement.

D'autres termes ne peuvent être interprétés que grâce à une connaissance approfondie des langues berbères et arabes et à cet égard, le travail en équipe des linguistes, des historiens et des agronomes est absolument nécessaire.

C'est ainsi que je n'ai pas signalé le terme *Tarouzi* pour le blé dur cultivé en faible quantité au Sahara, pas plus que je n'ai signalé le terme *Tourki*, ou même le nom déformé de *Koloun* pour désigner le blé dur, originaire du Tell.

Pour les mêmes raisons (impossibilité d'une enquête portant sur de nombreux échantillons) je n'ai pas cité les noms suivants :

Aouïa (Hirafok - Hoggar)

Backli (Timimoun)

Bou sbiba (Beni Abbès)

Bou Rokba - *Bou Rakba* (Hoggar)

Chater (Timimoun - Adrar)

Chekandria

El Khefif (= *Bel Mabrouk?*) (In Salah)

Fahr (Touat)

Merk'ba - *Merkba* (Adrar) (désigne aussi *Panicum turgidum*)

Moumena (Touat)

Mesref (Touat)

Mostefa (Taghit)

Safra (Tidikelt)

Sili (Beni Abbès)

Sboul (= épi) (Djanet)

Sfaïa (Beni Abbès - Tafilalet)

Tessaini (qui se retrouve pour l'orge et désigne seulement un type réputé précoce).

BIBLIOGRAPHIE

DUCELLIER L., *Les blés du Sahara*, Bibliothèque du Colon de l'Afrique du Nord, 1920, Alger.

DUCELLIER L., « Contribution à l'étude des espèces du genre *Triticum* cultivées dans le Nord de l'Afrique », *B. Soc. Hist. Nat. Afr. du N.*, t. XII, 1921, pp. 66-68.

DUCELLIER L., « Céréales recueillies par le D^r R. Maire au cours de la mission du Hoggar », *B. Soc. Hist. Nat. Afr. du Nord*, t. XX, 1929, pp. 221-226.

ERROUX J., « Les blés du Fezzan », *Bull. de la Soc. d'Hist. nat. de l'Af. du N.*, t. XLV, 1954, pp. 302-317.

ERROUX J., « Note sur les blés des oasis du Sahara algérien », *Bull. de la Soc. d'Hist. nat. de l'Af. du N.*, t. XLIX, 1958, pp. 180-195.

GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Études ethnographiques*, Paris, A.M.G., 1968.

JASNY N., *The wheats of classical antiquity*, Baltimore, 1944.

LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, 1915, passim.

LE THIELLEUX J., *Le Fezzan, ses jardins, ses palmiers*, Publ. de l'Inst. des Belles Lettres Arabes, 1948, Tunis.

ORLOV A.A., « The geographical centre of origin and the area of cultivation of durum wheat *Tr. durum* Desf. », *B. of Appl. Botan. and pl. breeding XIII th*, Petrograd, 1922-1923, pp. 369-459.

PORTÈRES R., « Les appellations des céréales en Afrique », *Journ. Agric. Tropic. et Bot. Appl.*, vol. V, 1958, pp. 1-11; 1959, vol. VI, pp. 1-7.

TRABUT D^r L., *Répertoire des noms indigènes et des plantes spontanées, cultivées et utilisées dans le Nord de l'Afrique*, Édit. Typo-Litho, 1932, Alger.

J. ERROUX

B82. BLIDA

Blidah, Blida, El Boulaïda

Une histoire récente, mais riche

Blida ne peut se prévaloir d'une grande ancienneté comme Tlemcen ou Constantine. Elle est, comme Alger, une fondation tardive en Algérie : elle a été créée au XVI^e siècle.

Deux éléments ont été à l'origine de cette création : la présence sur les bords de l'oued Roumman-El Kebir d'un saint local de grande notoriété, Sidi Ahmed el Kbir, et l'arrivée d'un groupe d'Andalous originaires de la région de Valence. Sidi Ahmed les installa à proximité, puis en 1535, avec l'appui du Pacha d'Alger Keireddine, il fonda pour eux une cité. Les Andalous apportèrent avec eux leurs techniques d'irrigation, et la culture des agrumes ; ils entourèrent la ville de plantations qui devaient en faire la renommée.

« Sous l'impulsion intelligente des Andalous, la Petite Ville prospéra rapidement ; elle était devenue, en peu de temps, l'entrepôt du commerce du Tithri et du Sud, avec la capitale de la Régence et les villes du littoral de la Province d'Alger. Puis, lorsque fut créée la forêt d'orangers, les Turcs et les Raïs qui s'étaient enrichis soit dans les razzias sur les tribus arabes, soit dans la course sur les vaisseaux des Chrétiens, firent de Blida leur ville de plaisance » (Trumelet, 1887).

Ville de plaisir, et de beauté — « la petite Rose ». Mais ville menacée aussi. Car elle s'est trouvée soumise à des tremblements de terre répétés : en 1601, 1716, 1825, 1867. Le plus grave fut celui de 1825 : la ville comptait alors 6 000 à 7 000 habitants, composés d'Andalous, Arabes, Turcs, Koulouglis, Juifs, Mozabites ; or le séisme fit périr la moitié de cette population ; lors de l'arrivée des troupes françaises en 1830, la ville n'était que partiellement relevée.

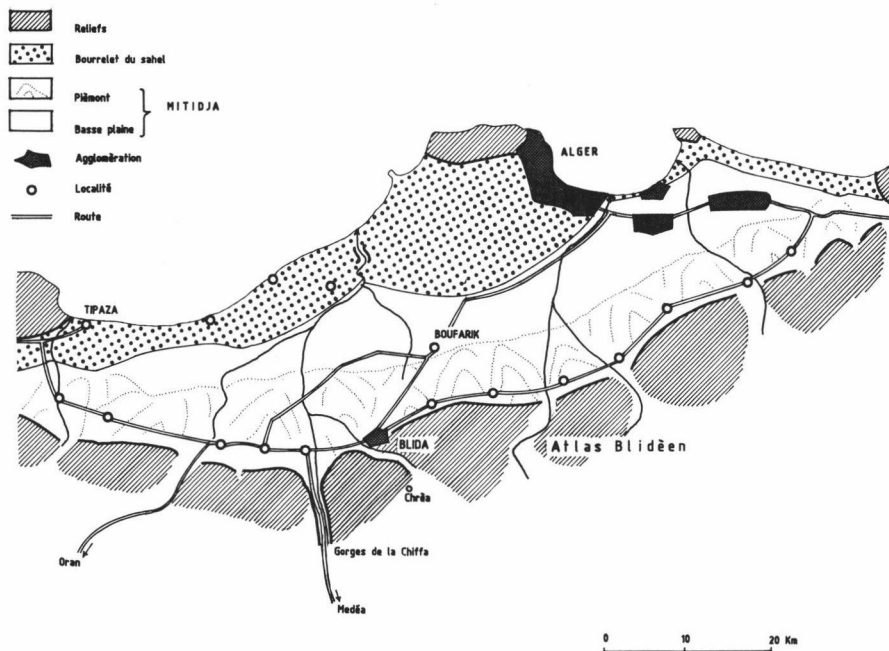
Pénétrée par Clauzel dès 1830, occupée définitivement en 1839, elle devint ville de garnison. Des quatre mosquées, l'une fut donnée au culte catholique, une transformée en caserne, les deux autres laissées aux Musulmans. La ville se construisit progressivement, faisant table rase de ce qui avait échappé au séisme : il n'existe pas de medina aujourd'hui à Blida. Aux portes, furent créés trois villages de colonisation, Joinville et Montpensier en 1843, Dalmatie en 1844.

Au XX^e siècle, Blida ressemblait à quelque sous-préfecture française, coquette au milieu de ses vergers. André Gide a célébré sa beauté. Elle comptait 44 000 habitants en 1954 (dont 15 000 Européens).

Un site méditerranéen très classique

Blida répond à un site de piémont, comme il en existe beaucoup dans le monde méditerranéen, et une quinzaine dans la seule Mitidja.

Elle est en effet au contact de l'Atlas Blidéen au sud, qui dresse ses 1 600 m d'alti-



Blida et la Mitidja (Dessin M. Côte)

tude, et de la plaine de la Mitidja qui s'ouvre au nord. Cette situation lui permet d'assurer l'unité montagne-plaine, de bénéficier des complémentarités traditionnelles entre ces deux mondes.

Elle est localisée sur un cône de déjection construit par l'oued Roumman-El Kebir, qui aujourd'hui est rejeté sur le côté ouest du cône, et en contrebas. Ainsi — et c'est là le second avantage de la ville — le cône lui-même, surélevé, bien égoutté, et à l'abri des inondations, constitue un bon site pour l'urbanisation, de même que ses sols, légers et fertiles, étaient très favorables à l'arboriculture, et avaient assuré le succès des agrumeraies.

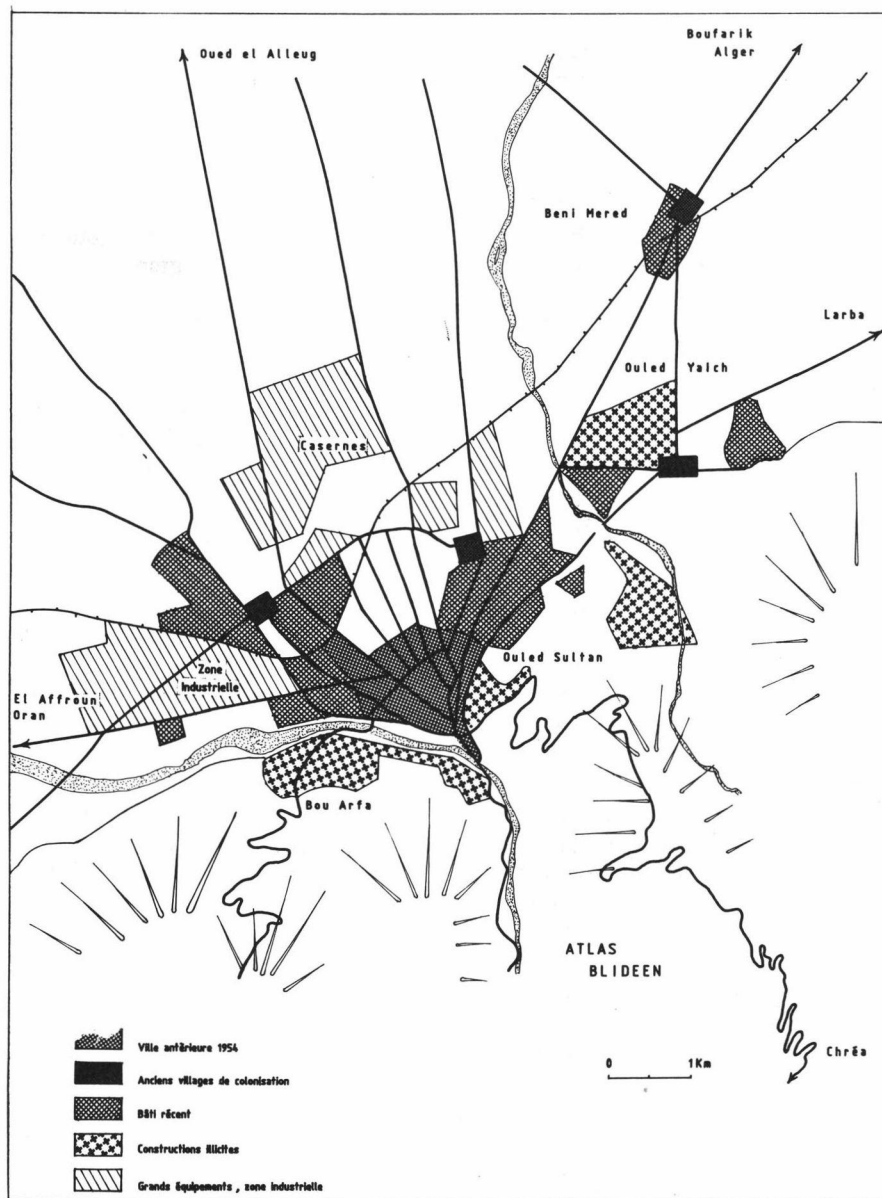
Ce site n'est pas sans imprimer sa marque sur le tissu urbain, fortement charpenté en éventail, les grandes artères et routes épousant les radiales du cône.

Il commande également le mode d'extension récent de l'urbanisation : à partir du triangle urbain initial, limité à l'est par le versant montagneux et au sud par la vallée de l'oued, l'urbanisation a progressé vers le nord et l'ouest, entre les branches de l'éventail : c'est là que se sont multipliés au cours des 15 dernières années les quartiers d'habitat et les grands équipements. Mais c'est là aussi que se situaient les plus belles orangeries de la région...

Un rôle régional avorté

Sise sur son piémont, au centre de la Mitidja, à peu près à égale distance des ailes ouest et est, la ville dispose d'une très belle situation de commandement. Les gorges de la Chiffa et le couloir de Bou Medfa, bien que décalés un peu à l'ouest, lui assurent le contrôle des liaisons vers le sud (Médéa, Djelfa) et l'ouest (Chlef, Oran).

Il y avait là une position de métropole régionale. Blida n'est pas devenue métropole : son influence se limite à l'Atlas et à la Mitidja ; sa wilaya est petite ; elle n'est même pas capitale de toute la Mitidja, car concurrencée administrativement à l'ouest et à l'est par de nouvelles wilayates (Tipaza et Boumerdes), économiquement dans



La ville de Blida.

la plaine par le gros centre de Boufarik qui concentre les fonctions de commandement agricole et de transformation agro-alimentaire.

La raison de ce paradoxe est simple : Blida est à l'ombre de l'agglomération algéroise (2 millions d'habitants), qui est située à moins de 50 km. Elle n'a donc guère de rôle propre. De tout temps elle a fait figure de complément de la capitale : ville de repos et de plaisir à l'époque turque, ville relais et garnison militaire au XIX^e siècle, ville doublet d'Alger aujourd'hui : lui est dévolu le rôle d'accueil des fonctions et équipements qui ne trouvent plus place dans la capitale engorgée. C'est ainsi qu'elle a accueilli une Université (8 000 étudiants), un centre national de main-

tenance de la Sonatrach, des zones d'habitat nouvelles destinées à absorber la population que l'on ne voulait pas voir « tomber » sur la capitale. L'intensité des liaisons quotidiennes entre les deux villes traduit ce rôle de doublet.

Blida a bénéficié de la déconcentration des activités algéroises, pas d'une véritable décentralisation lui assurant une autonomie.

Une grosse agglomération aujourd'hui

Blida comptait 44 000 habitants en 1954, elle en compte 180 000 aujourd'hui. Le boom s'est produit à l'occasion de la guerre et de la phase du grand développement algérien. Blida a servi de filtre à l'exode rural généré à partir de tout le pays vers la capitale. De 9^e ville du pays par la taille en 1954, elle est passée au 5^e rang en 1977 (et 6^e en 1987, ce qui traduit un relatif tassement du mouvement).

Le développement industriel n'a pas suivi cette progression : les unités, couvrant principalement les matériaux de construction et l'agro-alimentaire, sont en majorités privées, et de petite taille. Au total 6 500 emplois industriels. A l'écart, la base logistique de la Sonatrach à Beni Mered couvre 102 ha et fournit 3 000 emplois.

Les problèmes de logement sont également cruciaux, malgré les programmes de grands ensembles réalisés par l'État. La poussée urbaine a provoqué l'intégration dans le tissu urbain des vieux noyaux des villages de colonisation, le jaillissement des immeubles anonymes, la prolifération des habitats illicites (sans permis de construire) réalisés par les catégories modestes à moyennes (quartiers de Bou Arfa, de Ouled Yaich).

Quelques peu bousculés dans une ville qui maîtrise mal sa croissance, les Bli-déens ont le recours de retrouver calme et beauté en montant à la station d'altitude de Chréa (1 450 m)*, reliée aujourd'hui par téléphérique.

BIBLIOGRAPHIE

- Blida, Chréa, les gorges de la Chiffa*, Coll. Africa Nostra, Montpellier, 1985, 118 p.
 DELUZ Mme J., « Les quartiers spontanés, une forme d'habitat parasite ou une réponse appropriée au problème du logement ? Cas de Blida », *Colloque Habitat Urbanisme*, Constantine, 1984, 20 p.
 MUTIN G., *La Mitidja, décolonisation et espace géographique*, O.P.U., Alger, 1977, 607 p.
 PLANHOL X. de, « La formation de la population musulmane de Blida », *Revue de Géographie de Lyon*, 1961, pp. 219-229.
 TRUMELET Colonel C., *Blida, récits selon la légende, la tradition et l'histoire*, Jourdan, Alger, 1887, 1040 p.
 WEEEXSTEEN R., « Stabilité et instabilité de la population à Blida », *2^e Colloque Géographie Maghrébine*, Alger, 1970.

M. CÔTE

B83. BLONDS (BERBÈRES)

Contrairement à ce que suggère Pellat dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (1960, p. 1208), l'existence de « berbères blonds » ne saurait être assimilée à un problème supplémentaire, rendant encore plus mystérieuse l'origine des Berbères, dont Gibbon disait déjà qu'elle était « enveloppée dans les ténèbres » (1985, t. II, p. 98). Ainsi que l'indique assez clairement Sergi (1901, p. 59), le problème ethnogénique posé par les « Blonds » est lié à celui de l'origine européenne des Lybiens, c'est-à-dire des Berbères. En fait, la question a été résolue par Kidder, Coon et Briggs (1955, pp. 65-66) qui montrèrent qu'elle n'était pas pertinente, dans la mesure où la tendance au blondisme des populations berbères s'avère équivalente à celle de la plupart des populations méditerranéennes.

Néanmoins, plusieurs hypothèses ont été avancées sur l'origine des « Berbères blonds » ; ces hypothèses, erronées ou fantaisistes, constituent des représentations actives de l'identité berbère, et interfèrent sensiblement dès qu'il s'agit d'en débattre. Au demeurant, la plupart d'entre elles, en dépit de ces erreurs, s'inscrivent dans un réel processus d'identification, même si elles demeurent tributaires des aléas scientifiques d'une époque. Aussi importe-t-il de les évoquer avant de s'intéresser aux hypothèses inverses, qui devaient provoquer, sinon leur abandon explicite (ce cas de figure est généralement absent de la vie scientifique), du moins leur oubli partiel.

Certes, Vallois affirmera, à son tour, l'existence de blonds nordiques (1944, p. 38), ainsi que Ferembach, qui suggère, en outre, que les Carthaginois, les Romains et les Vandales seraient venus renforcer le contingent des individus à peau claire (1975, p. 116); mais, si l'on cite, aujourd'hui encore, ces origines nordiques, cette thèse ne prête plus à aucun débat scientifique sérieux.

1. *Le paradigme des blonds étrangers*

Shaw demeure la référence obligée dès que l'on évoque les « Berbères blonds ». Il les a décrits dans *Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant* (1738), faisant des blonds, les descendants des Vandales de Genséric, après qu'ils eussent été défaits par Bélissaire : « ces dissemblances nous portent à croire [...] qu'ils sont, sinon la tribu dont parle Procope, du moins les descendants des Vandales » (Shaw, 1830, t. II, pp. 169-170). Buffon, dans son *Histoire naturelle de l'homme* (1749), cite cette thèse sans donner l'impression d'y adhérer : « ce qui peut faire croire que ces hommes blonds descendent des Vandales » (Buffon, 1792, t. II, p. 84). Gibbon critique directement le point de vue de Shaw, en remarquant que Procope répétant ce que disait le chef maure Orthaias, affirmait qu'au delà du territoire de celui-ci (situé à l'ouest de l'Aurès) était un vaste désert puis des hommes au corps blanc et à la chevelure blonde. La présence de blonds était ainsi antérieurement attestée à la venue des Vandales. Desmoulin (1826, p. 172) réfutera aussi Shaw, en indiquant qu'il aurait mal interprété Procope. À partir de cette époque, la plupart des auteurs évoquant les blonds, à l'exception notable de Broca (1876, p. 400), se croiront obligés de réfuter la thèse de Shaw comme si personne ne l'avait fait avant eux, tels Vivien de Saint-Martin (1863, pp. 56-57), ou même Gsell (1913, p. 292, note 5), et, plus récemment encore, Leroi-Gourhan et Poirier (1953, p. 115).

En fait l'hypothèse vandale s'alimentait à l'idée de peuplements militaires remontant à l'époque romaine (Omalhius d'Alloy, 1859, p. 59). Elle n'est pas loin de l'hypothèse Gauloise évoquée par Féraud (1863, pp. 231-232) à propos des monuments « dits » celtiques de la province de Constantine, où il s'agirait de Gaulois mercenaires ayant introduit leur culte en Afrique, hypothèse reprise une quarantaine d'années plus tard par Saint-Rémy (1904). Une autre hypothèse due à un commentaire de Topinard sur Collignon (Topinard, 1883, p. 12), suggérerait même que les blonds d'Afrique du Nord fussent originaires des Gaulois, mercenaires de Carthage.

Il importe de noter que la théorie des blonds, Vandales ou Gaulois, a toujours été utilisée pour expliquer le blondisme d'une population limitée, et n'a jamais été utilisée afin d'expliquer l'origine de la totalité des berbères. Même limité aux kabyles, le blondisme pur est présenté comme la caractéristique d'une tribu; pour le reste, les auteurs favorables à la théorie Vandales font plutôt état d'un métissage (Shaler, 1830; Périer, 1873; Lenz, 1886; Quedenfeld, 1888).

L'ensemble des hypothèses celto-nordiques devaient beaucoup aux mégalithes, comme l'indique la position de Féraud. D'une façon générale, l'aspect « celtique » des monuments funéraires a toujours été utilisé comme corroborant la théorie nordique, en tant que traces culturelles d'une migration, qui aurait suivi l'axe nord-

est/sud-ouest (Bertrand, 1863). Broca affirmait, par exemple, que « l'origine européenne des blonds d'Afrique septentrionale étant tout aussi certaine que celle des dolmens de la même région, il est tout naturel de penser que ce double fait a été la conséquence d'une seule et même invasion » (1876, p. 393).

La théorie des blonds du Nord donna également lieu à une hypothèse aryenne, fort controversée au demeurant. Kobelt (1885) pensait ainsi que les aryens blonds avaient précédé les celtes bruns en Afrique du Nord, assertion reprise comme une évidence par Urvoy de Closmadeuc (1898) ou encore Maitrot (1909), qui pensait que les menhirs étaient une manifestation de la race aryenne, et non plus gauloise. On la retrouve affirmée avec force par Lissauer : « Nun wissen wir, dass es nur in Nordeuropa eine Zone gibt, in der eine grosse zusammenhängende blonde Bevölkerung autochton ist, nirgends anders auf der Erde, und sind daher gezwungen anzunehmen, dass auch die sonst auf der Erde inselförmig auftauchenden Blondenen von der nordeuropäischen blonden Zone herkommen » « Nous savons maintenant, qu'il n'existe que dans l'Europe du Nord une zone — et nulle part ailleurs — dans laquelle la population blonde est concentrée, et c'est pourquoi nous sommes contraints de penser que les blonds, qui apparaissent isolément sur terre, ont leur origine dans la zone des blonds du Nord » (1908, p. 526). Lissauer pensait, bien sûr, que ces blonds nordiques étaient des Germains, c'est-à-dire des Aryens. Cette conception sera fortement critiquée par Sergi (1911, p. 114), néanmoins Stuhlmann (1912, p. 136) reprendra les mêmes conclusions. Deux ans plus tard, Guiffreda-Ruggeri (1914) fera preuve de prudence, en ne parlant que d'anonymes nordiques. Notons que pour Anton y Ferrandiz les blonds étaient plus exactement baltiques : « Es de advertir que en Marruecos, como en España, hay proporciones variables de la raza rubia baltica, bien visibles en el Rif, y de la morena alpina, de cabeza redonda... » (1903, p. 14).

Certains auteurs, cependant, pensaient que les blonds, pour être du Nord, n'étaient pas, pour autant, des baltiques ou des nordiques, Celtes, Germains ou Aryens. Bertholon, auteur avec Ernest Chantre des célèbres *Recherches Anthropologiques dans la Berbérie orientale* (1913), s'intéressait particulièrement à ce qu'il nommait « les Berbères de souche européenne » (1898). Il croyait initialement qu'il s'agissait de Celtes, puis crut qu'ils étaient Ligures (1888); il les découvrit enfin Danubiens (1893). Ces derniers seraient passés par l'Asie mineure et par l'Égypte pour arriver en Afrique du Nord. Afin d'appuyer sa démonstration, il utilise les sources égyptologiques, et particulièrement Rougé (1867) et Lenormant (1868), qui font état de Lybiens blonds qui envahirent l'Égypte entre 2000 et 1000 av. J.-C.

A l'instar de Faidherbe (1873), Bertholon ne cite les Lybiens blonds décrits par les Égyptiens que comme un moyen de datation de la migration des peuples nordiques; pour lui, cela ne signifie pas qu'ils étaient effectivement des Lybiens autochtones, sa théorie étant qu'ils furent Égéens et introduisirent la civilisation grecque en Afrique du Nord, comme pourrait en témoigner une étude de la culture kabyle (1913).

2. Le paradigme des blonds autochtones

La thèse de Shaw ne s'est toutefois pas seulement trouvée attaquée en ce qui concerne l'antériorité des blonds aux Vandales. C'est l'idée même d'une origine exogène de ceux-ci, qui fut critiquée dès Gibbon (1885, t. II, p. 97), lequel voyait en eux des autochtones éclaircies par le climat de la montagne. Périer (1873) faisait également provenir les Berbères de l'Atlas, refusant — bien qu'il n'évoquât pas explicitement les blonds — l'idée d'une origine étrangère des populations locales. Cette position sera ultérieurement celle de Sergi (1895, 1897, 1901, 1911), qui, reprenant les hypothèses de Hartmann (1876, 1880) et s'appuyant sur les travaux d'anthropologie militaire de Livi (1896), affirma que le blondisme n'est qu'un effet de

l'altitude sur les populations méditerranéennes, observable aussi bien chez les Marocains de l'Atlas que chez les Italiens étudiés par Livi. Sergi développe cette argumentation dans *The Mediterranean Race : A Study of the Origin of European Peoples* (1901) : «If we turn to the region where the blonds in Africa are most numerous — that is to say, Morocco [...] There is therefore a region of perpetual snow, and a cold region constituted by valleys. May we not conclude that the same Libyan stock, established in North Africa from time immemorial [...] had undergone the diverse influences of external conditions of climate and soil forming variations in external physical characters? [...] The centre of formation of the blond elements in North Africa would thus be in the Atlas valleys, especially in Morocco, and this would explain the fact that we find the greater number of blonds in this region. From this centre there would have been, in ancient and succeeding times, a certain diffusion into the neighbouring countries» (Sergi, 1901, pp. 73-74).

L'intérêt de l'hypothèse de Sergi nous paraît résider, moins dans la détermination de la cause du blondisme, que dans la comparaison, qu'il opère, entre une population italienne et une population berbère, comparaison sous-tendue par l'idée de race méditerranéenne. Que des blonds apparaissent en altitude en Italie et au Maroc, n'a de sens que s'ils appartiennent à la même race ; c'est-à-dire s'il s'agit, au départ, d'une population brune qui offrirait une variante adaptative blonde. Weisgerber objecte à la théorie de Sergi que les blonds d'Italie pourraient tout aussi bien être les survivants d'une ancienne race blonde (1910, p. 127).

3. La théorie de l'Atlantide

Quand Périer (1873) parle d'Atlantes, qui constitueraient la population autochtone de l'Afrique septentrionale, cette dénomination désigne les habitants de l'Atlas. D'autres auteurs désignent par là les habitants de l'Atlantide ; c'est de ces habitants que descendraient les blonds. Généralement, les considérations ayant trait à l'Atlantide passent pour peu sérieuses quoique prolifiques, Bessmertny (1949) ayant recensé plus de 2000 publications traitant de la question. Il paraît cependant difficile de les méconnaître, dans la mesure où elles exercent un profond effet sur l'imaginaire du monde berbère, dont témoigne, par exemple, le roman de Pierre Benoit, *L'Atlantide* (1919).

Selon Berlioux (1883, p. 19), les blonds d'Afrique du Nord, seraient ethnogéniquement différents des bruns ; les blonds descendraient des Atlantes alors que les bruns descendraient des Gétules sahariens. Les blonds ne seraient donc pas des Berbères, et, sous le nom de Lybiens, proviendraient, comme les Européens, de l'Atlantide. Cette idée est reprise par Levistre (1903, pp. 104-106), dans une longue communication à l'Académie d'Hippone ; ce qui lui permet d'expliquer la présence des blonds antérieurement à l'invasion vandale, tout en contrariant les théories aryennes.

Le problème de la répartition du type blond en Afrique du Nord a été clos par la publication de Kidder et *al.* (1955), après qu'ils eussent signalé des fréquences de blonds analogues dans bon nombre de populations méditerranéennes. L'hypothèse du phénomène adaptatif, telle qu'elle fut proposée par Sergi, s'avère séduisante, car elle pourrait expliquer partiellement la variation biologique observable entre différents groupes berbères. Elle a, cependant, été critiquée par Gsell, qui a fait remarquer que, si l'on trouvait des berbères blonds dans les pays montagneux tel le Rif, la Kabylie ou l'Aurès, ils paraissent être très rares dans le Moyen et le Haut-Atlas, où l'altitude est plus élevée (1920, p. 308). Néanmoins, si l'on se réfère au concept d'isolat, et, a fortiori, au mécanisme de la dérive génique, tel qu'il a pu être observé par l'étude de la fréquence des groupes sanguins dans les populations berbères Aït Haddidou (Johnson et *al.*, 1964) ou dans des familles juives des oasis du Tafilalet (Ikin et *al.*, 1972), on peut envisager la possibilité d'une dynami-

que endogène du blondisme (Ki-Zerbo, 1980). Ceci implique que ces différences phénotypiques ne sont point opératoires dans l'établissement d'une classification raciale.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTON y FERRANDIZ M., *Razas y tribus de Marruecos*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1903.
- BENOIT P., *L'Atlantide*, Paris, A. Michel, 1919.
- BERLIOUX E.-F., « Les Atlantes (Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif) », *Annuaire de la Faculté de Lettres de Lyon*, 1883.
- BERTHOLON L., *Esquisse de l'anthropologie criminelle des Tunisiens musulmans*, Bibliothèque d'anthropologie criminelle et des sciences pénales, 1889.
- BERTHOLON L., « Notice sur l'origine des berbères de souche européenne », *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, Nantes, 1898, t. I, pp. 533-541.
- BERTHOLON L., « Sociologie comparée des Achéens d'Homère et des Kabyles contemporains », *Revue tunisienne*, 1913, n° 97, pp. 190-199.
- BERTHOLON L. et CHANTRE E., *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale, Tripolitaine, Tunisie, Algérie (Tome 1^{er} : Anthropométrie, craniologie, ethnologie)*, Lyon, A. Rey, 1913.
- BERTRAND A., « Monuments dits celtiques de la province de Constantine », *Revue archéologique*, 1863, (2^e série), VIII, pp. 519-530.
- BESSMERTNY A., *L'Atlantide*, Paris, Payot, 1949.
- BROCA P., « Les peuples blonds et les monuments mégalithiques dans l'Afrique septentrionale — Les Vandales en Afrique », *Revue d'Anthropologie*, 1876, t. V, pp. 393-404.
- BUFFON, *Histoire naturelle de l'homme*, t. II, Paris, Plassan, 1792 [1749].
- DESMOULIN A., *Histoire naturelle des races humaines*, Paris, Méquignon-Marvis, 1826.
- FAIDHERBE (Gal), « Dolmens et hommes blonds de la Lybie », *Matériaux pour l'histoire de l'homme*, 1869, 2^e série, 7, pp. 341-344.
- FÉRAUD L., « Monuments dits celtiques dans la province de Constantine », *Bulletin de la société d'archéologie de Constantine*, 1863, pp. 214-234.
- FEREMBACH D., « Histoire raciale de l'Afrique du Nord », in *Rassengeschichte der Menschheit*, I. Schwidetzky Éd. München, Wien. Oldenbourg, 1975, pp. 90-142.
- GIBBON E., *Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain. t. II : Byzance de 455 à 1500*, trad. M.-P. Guizot, Paris, Laffont, 1985 [1788].
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, 1920 [1913].
- GUIFFRIDA-RUGGERI V., « Alcuni dati retrospettivi e attuali sulla antropologia della Libia », *Archivio per l'antropologia e la ethnologia*, 1914, XLIV, 1, pp. 255-288.
- HARTMANN R., *Die Nigritier*, Berlin, 1876.
- HARTMANN R., *Les Peuples de l'Afrique*, Paris, Germer Baillière, 1880.
- IKIN E. et al., « The Blood groups and haemoglobins of the jews of the Tafilalet oases of Morocco », *Man*, 1972, 7, pp. 595-600.
- JOHNSON E., IKIN E., et MOURANT A., « Blood groups of the Aït Haddidou Berbers of Morocco », *Human Biology*, 1963, t. 69, pp. 514-523.
- KIDDER H.H., COON C.S. and BRIGGS L.C., « Contribution à l'anthropologie des Kabyles », *L'Anthropologie*, 1955, t. 59, 1, pp. 62-79.
- KI-ZERBO J., « Théories relatives aux "races" et histoire de l'Afrique », in *L'histoire générale de l'Afrique, t. I, Méthodologie et histoire africaine*, Paris, Jeune Afrique, UNESCO, 1980, pp. 291-299.
- KOBELT W., *Reiseerinnerungen aus Algerien und Tunis*, Frankfurt am Main, M. Diest, 1885.
- LENORMANT F., *Histoire ancienne de l'Orient*, t. I, *Les origines, les races et les langues*, Paris, Levy, 1881.
- LENZ O., *Timbuctou (Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan)*, trad. de Lehautcourt, Paris, Hachette, 1886.
- LEROI-GOURHAN A. et POIRIER J., *Ethnologie de l'Union française*, t. I, *Afrique*, Paris, P.U.F., 1953.
- LEVISTRE L., « Contribution aux études berbères », *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, 1903, 30, pp. 25-114.
- LISSAUER A., « Archäologische und anthropologische Studien über die Kabylen », *Zeitschrift für Ethnologie*, 1908, t. 40, pp. 501-535.
- LIVI L., *Antropometria militare*, Rome, D. Alighieri, 1896.

- MAITROT Lt, « Arabes et Auvergnats », *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine*, 1909, t. XII, 4^e série, pp. 23-89.
- OMALHIUS D'ALLOY J.J. D', *Des Races humaines (ou Éléments d'ethnographie)*, Paris, Lacroix et Baudry, 1859.
- PELLAT Ch., « Berbères : Histoire (Les Origines) », *Encyclopédie de l'Islam*, Leyden et Paris, Brill, Maisonneuve, 1960, p. 1208-1209.
- PÉRIER J.A.N., « Des races dites berbères et de leur ethnogénie », *Mémoire de la Société d'anthropologie de Paris*, 1873, 2^e série, pp. 1-52.
- QUEDENFELDT M., « Eintheilung und Verbreitung der Berberbevölkerung im Marokko », *Zeitschrift für Ethnologie*, 1888, XX, pp. 98-130, 146-160, 184-210.
- ROUGÉ DE, « Extraits d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte », *Revue archéologique*, 1867, XVI, pp. 35-82.
- SAINT-RÉMY G., « Anthropologie et ethnographie, II, Afrique du Nord », *Bulletin de la société de géographie de l'Est*, 1904, 2, pp. 1-15.
- SERGI G., *Origine e diffusione della stirpe mediterranea*, Rome, D. Alighieri, 1895.
- SERGI G., *Africa (Antropologia della stirpe camitica)*, Turin, Bocca, 1897.
- SERGI G., *The Mediterranean Race : a Study of the Origine of European Peoples*, Londres, W. Scott, 1901.
- SERGI G., *L'Uomo*, Turin, Bocca, 1911.
- SHALLER W., *Esquisse de l'État d'Alger*, trad. X. Bianchi, Paris, Ladvocat, 1830.
- SHAW T., *Voyage dans la régence d'Alger (ou Description géographique, physique, philologique, etc. de cet état)*, trad. J. Mac Carthy, Paris, Marlin, 1830 [1738].
- STUHLMANN F., *Ein Kulturgeschichtlicher Ausflug in den Aures (Atlas von Süd-Algerien)*, Hambourg, Friederischen & Co., 1912.
- TOPINARD L., « Les Ossements de Spy et l'ethnographie de la Tunisie, Rapport sur le concours du prix Broca », *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1889.
- URVOY DE CLOMADEUX J., « Conférence sur l'origine des Berbères », *Revue tunisienne*, 1897, pp. 465-472.
- VALLOIS H., *Les Races humaines*, Paris, P.U.F., 1944.
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN L., *Le nord de l'Afrique dans l'Antiquité*, Paris, Imprimerie impériale, 1863.
- WEISGERBER H., *Les Blancs d'Afrique*, Paris, Doin, 1910.

G. BOETSCH ET J.N. FERRIÉ

B84. BOCCHUS

Nom porté par deux rois maures, le premier Bocchus l'Ancien contemporain de Jugurtha*, le second, Bocchus le Jeune, contemporain de César, qui fut longtemps considéré comme le fils du précédent mais fut en réalité son petit-fils; le règne du méconnu Sosus*/Mastanesosus s'intercale entre les deux.

Bocchus l'Ancien

Il était roi de Maurétanie et régnait donc entre l'Océan et la Mouloya (Mulucha). Comme l'écrit Salluste, au moment de la guerre de Jugurtha, tous les Maures obéissaient au roi Bocchus qui « ne connaissait que de nom le peuple romain et que nous ignorions nous mêmes comme ennemi ou comme ami » (*Bellum Iugurthinum*, XIX, trad. F. Richard). A cette époque (108-105 av. J.-C.), Bocchus qui régnait déjà au temps de Micipsa (148-118) était d'un âge mûr (*B.I.*, CX, 8), plusieurs de ses enfants étaient adultes : une de ses filles qui avait épousé Jugurtha, Volux qui était en âge de commander des troupes, Sosus qui lui succéda et un autre fils qui se nommait Bogud. Il est vraisemblable que Bocchus était de la même famille que Baga*, ce roi des Maures qui avait aidé Massinissa en 203 av. J.-C. Bocchus pouvait être son fils ou son petit fils. Malgré le mariage de Jugurtha avec la fille de Bocchus, qui semble avoir précédé la guerre romaine, la concorde ne régnait pas entre les deux souverains. Ainsi, au début du conflit entre les Romains et Jugurtha, Bocchus envoya,

en 111 av. J.-C., une ambassade à Rome dans l'espoir d'obtenir le titre envié d'ami et d'allié du Peuple romain. Il semble bien que dès ce moment la politique de Bocchus, faite d'ambiguïtés et d'incertitudes n'eût qu'un seul but : s'emparer de la Numidie occidentale, c'est-à-dire l'ancienne Masaesylie, en tout ou en partie. Ce fut d'ailleurs le prix offert par Jugurtha pour obtenir son alliance, ce fut encore le prix payé par Rome pour sa trahison ultime qui, en livrant Jugurtha à Sylla, mettait fin à la guerre (105 av. J.-C.). Bocchus fut en définitive le seul bénéficiaire de la longue lutte qui avait successivement opposé Jugurtha à Postumius, Aulus, Metellus et Marius. Devenant ami et allié du Peuple romain, il lui fut reconnu la domination sur « un tiers de la Numidie » (*B.I.*, XCVII, 2).

Jusqu'où vers l'est s'étendait cette contrée ? Si on examine une carte de la Grande Numidie, de la Mulucha jusqu'à l'Autel des Philènes*, dans le fond de la Grande Syrte, le tiers occidental correspondrait assez exactement au territoire limité à l'est par le cours de l'Ampsaga* dont nous savons qu'il servit plus tard de frontière au royaume de Juba II et de la future Maurétanie césarienne, mais l'Ampsaga ne devait tenir ce rôle de frontière que sous Bocchus le Jeune, après une nouvelle annexion consécutive à la Guerre d'Afrique. S. Gsell mesura seulement la côte entre la Mulucha et la Tusca, alors frontière occidentale de la Province d'Afrique, et proposa de chercher la limite de ce tiers de la Numidie entre l'embouchure du Chélif et le Cap Ténès ; mais il négligeait dans son calcul toute la partie sud-orientale de la Numidie, la Tripolitaine actuelle, région qui resta numide jusqu'à la victoire de César sur Juba I^{er}. De plus S. Gsell a tendance à étendre exagérément vers l'ouest, le royaume numide, sans doute vassal de celui de Juba et sur lequel régnèrent Massinissa II puis Arabion. Il confondait en effet Massinissa II et le roi maure que Cicéron appelait Mastanesosus et qui se nommait aussi plus simplement Sosus*. Précisément la phrase de Cicéron (*In Vatinius*, 5, 12) qui donne l'itinéraire suivi par Vatinius depuis la Sardaigne en passant successivement par l'Afrique, le royaume d'Hiempsal, le royaume de Mastanesosus et parvenant au Détroit par la Maurétanie, ne cite que deux royaumes, celui d'Hiempsal et celui de Mastanesosus dont nous savons qu'il régna sur l'ensemble de la Maurétanie. Des *glandes* de fronde en plomb portant son nom abrégé en Sus ont été retrouvées à Volubilis qui était vraisemblablement une de ces capitales. Compte tenu de ces nouvelles données et utilisant une erreur manifeste de Strabon qui fait passer à Saldae (Béjaïa-Bougie) la limite entre le royaume de Juba II et la Province d'Afrique, alors que celle-ci était à l'Ampsaga, je serais tenté de penser que cette erreur est plus chronologique que géographique et que Bocchus l'Ancien étendit sa domination jusqu'au golfe de Bougie (Saldae).

Bocchus conserva d'excellentes relations avec Sylla qu'il fournissait en panthères et lions pour les *venationes* de Rome. Son successeur Sosus ou Mastanesosus (Sosus le Protecteur), qui était vraisemblablement son fils puisque il donna le nom de Bocchus à son propre fils, régna dans l'espace de temps compris entre 80 et 49 av. J.-C., mais son royaume avait une structure assez lâche puisqu'une famille princière, Iephtas puis Ascalis, était maîtresse de Tingi (Tanger) et de sa région (Plutarque, *Sertorius*, 9). A sa mort, la Grande Maurétanie fut partagée entre Bocchus le Jeune qui eut la partie orientale avec Iol (Cherchel) pour capitale et Bogud qui régna sur la future Maurétanie tingitane.

Bocchus le Jeune

Ce roi est sûrement le fils de Sosus, comme l'indique clairement une série monétaire que J. Mazard avait attribuée à tort à l'interrègne qui suivit la mort de Bocchus II et précéda l'établissement de Juba II sur le trône de la Grande Maurétanie (33-25 av. J.-C.). Les légendes latines de ces monnaies donnent exactement la filiation « *Rex Bocchus Sosis* » ou « *Sosis* » et ne peuvent être lues autrement que « Roi



Monnaies de Bocchus le Jeune, fils de Sosus.
Les numéros sont ceux des types monétaires reconnus par J. Mazard.

Bocchus fils de Sosus». Par le *Bellum africanum* nous savons qu'en 49 av. J.-C. le royaume de Sosus qui avait été aussi celui de Bocchus l'Ancien, avait été partagé entre Bocchus le Jeune et Bogud qui semblent bien avoir été frères. Bocchus ayant Iol pour capitale, ce fut peut-être lui, à moins que ce ne fût son père Sosus, qui fit construire près de Tipasa le célèbre et énorme mausolée cité par Pomponius Mela (*Monumentum commune Regiae gentis*) et connu traditionnellement sous le nom de Tombeau de la Chrétienne* (*Kbour er-Roumiya*). Du règne de Bocchus nous ne connaissons que trois événements : ses relations avec Sittius, la part qu'il prit à la guerre contre Juba et les Pompéiens et l'annexion de la Maurétanie occidentale. Bocchus est reconnu roi par le sénat césarien en 49 av. J.-C., mais il était antérieurement déjà hostile à Juba et on ne sait quand commença exactement son règne. Il est sûr qu'à cette date les deux rois maures se déclarèrent en faveur de César contre les Pompéiens et leur allié Juba 1^{er}, roi de Numidie.

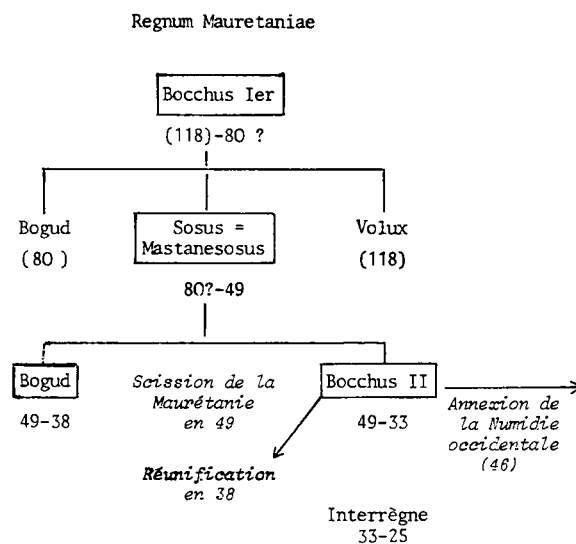
C'est alors qu'entre en scène Sittius un aventurier d'origine campanienne qui avait quitté l'Italie en 64 avant J.-C., laissant impayées de lourdes dettes, qu'il avait contractées à l'occasion d'importantes affaires financières avec le roi de Maurétanie. Celui-ci ne pouvait être que Sosus. Réfugié d'abord en Espagne, Sittius, compromis dans la conjuration de Catilina, passa en Maurétanie avec des bandes d'aventuriers italiens et espagnols. Devenu un véritable condottiere, il se met au service des rois maures, prenant parti pour le plus offrant. Il fut le bras séculier de Bocchus dans la lutte contre Juba 1^{er}. Alors que le roi de Numidie se précipitait vers Scipion dans l'espoir d'écraser César, qui après son débarquement ne disposait que de faibles troupes et s'était retranché à Ruspina, Bocchus et Sittius pénétraient en Numidie, bousculant Massinissa II dont le royaume fut conquis facilement et s'emparaient de Cirta en quelques jours (décembre 65 av. J.-C.), ce qui obligea Juba à revenir en Numidie. Il semble que l'action de Bocchus s'arrêta là, mais Sittius poursuivit le combat, battant Saburra, le lieutenant de Juba, capturant Faustus, Sylla et Afranius, il conduisit sa flotte à Hippone où il surprit le vaisseau de Scipion qui se précipita dans les flots.

Dans le règlement des affaires d'Afrique, Bocchus reçut la partie occidentale du territoire de Massinissa II qui devait correspondre à la Petite Kabylie et à la région de Sétif. C'est alors que le royaume de Maurétanie s'étendit jusqu'à l'Ampsaga. Le reste du royaume de Massinissa II, c'est-à-dire la région proche de la mer au nord de Cirta et le territoire de Cirta, qui avait appartenu à Juba, furent données à Sittius.

Bocchus resta fidèle à César mais ne semble plus avoir participé d'une manière active à la suite de la guerre civile. C'est certainement par erreur que Dion Cassius

prétend que ses fils combattirent aux côtés des Pompéiens en Espagne. Après la mort de César (44 av. J.-C.), Bocchus mit à profit l'engagement de Bogud en faveur de Marc-Antoine pour s'emparer de ses États (38 av. J.-C.). Entre temps, les habitants de Tingi (Tanger), qui s'étaient révoltés contre Bogud, avaient été récompensés en recevant le droit de cité romain. Bocchus le Jeune reconstitua donc l'unité d'un royaume maure plus grand encore que ne l'avaient connu Bocchus l'Ancien et Sosus. Il mourut sans héritier, faisant don de son royaume à Auguste qui, après une période d'administration directe, le donna à Juba II le fils de l'adversaire malheureux de César.

G. CAMPS



La dynastie des Bocchus, d'après G. Camps.

B85. BŒUF (Préhistoire)

De nombreuses études avaient, tout au long du XIX^e siècle, décrit et nommé de multiples espèces ou sous-espèces de *Bos*. Sanson, par exemple, en dénombrait douze dans les seuls taurins. Au XX^e siècle, une révision se fit : la Nomenclature en vigueur ne retient dans le sous-genre *Bos*, pour les animaux actuels, que trois sous-espèces (ou « types ») : le bœuf à bosse, *B. indicus* et deux types de « taurins », sans bosse : le *B. primigenius* ou bœuf à longues cornes (le *longhorn*) et le *B. brachyceros* (= *longifrons*) à courtes cornes (le *shorthorn*). Divers croisements du zébu (*B. indicus*) avec le *B. primigenius* ont abouti à des types mixtes : Sanga d'Afrique du Sud, Rhodésie et Afrique de l'Est, bœufs à bosse des Peuls.

Que ces sous-espèces soient ou non domestiquées ne modifie en rien leur définition biologique et donc leur nom : il faut préciser, si le contexte n'est pas explicite, par l'adjectif « sauvage » ou « domestique ».

Le type *brachyceros* se définit, outre par ses cornes, par une surface du frontal légèrement concave, une crête intercornes souvent proéminente, divers autres caractères ostéologiques mineurs (mais de plage de variation trop large pour être discriminants autrement que sur le plan statistique), et surtout par une taille plus petite

que celle du type *primigenius*. Certains caractères présentent toutefois une continuité entre les deux types, et la réalité biologique de ces derniers a été contestée (études de Grigson).

Les aurochs et le B. ibericus

Vers la fin des temps paléolithiques, l'aurochs, le *B. primigenius* sauvage, vivait dans le nord de l'Afrique, comme en de nombreuses régions d'Asie et d'Europe. Il est repéré dans de nombreux gisements paléolithiques au Maghreb, et même au Sahara (Erg Tihodaïne), en Libye (Haua Fteah), en Égypte (Kom Ombo, El Kilh, Isna, El Kab, le Fayoum, etc.), en Nubie.

Au Maghreb plus spécialement, le *B. primigenius* local était, d'après Arambourg, de taille légèrement plus réduite que le *B. primigenius* européen. Ce dimorphisme est confirmé par les restes de *B. primigenius* exhumés récemment en Nubie (Gautier, 1987). En outre, Pomel a décrit dans le Paléolithique local un aurochs spécial, le *B. opisthonomus*, à cornes retournées vers l'avant. On a retrouvé un crâne similaire en Égypte, et peut-être existait-il au Sahara. Les restes sont trop peu nombreux, et le caractère de la forme du cornage est trop variable, pour pouvoir assurer qu'il s'agisse là d'une sous-espèce différente du *B. primigenius*. Dès 1900, Dürst le contestait. Pour Epstein (1971), il n'y aurait là qu'une dénomination de valeur géographique, et non biologique.

Dans le Paléolithique et l'Épipaléolithique du Maghreb, on signale aussi, à côté de ces aurochs, un « petit bœuf » — évidemment sauvage lui aussi. Pomel y reconnut l'une des « races spécifiques » antérieurement décrites par Sanson, le *B. ibericus*, et en conserva le nom. Ce *B. ibericus* n'a pas été retrouvé dans les gisements préneolithiques sahariens, mais Higgs signale en Cyrénaïque, à Haua Fteah, quelques restes (rares) de « petit bœuf », à côté du *B. primigenius* — tous deux encore sauvages, vers 9000 bc (toutes les dates de la présente notice sont « non calibrées »). On l'a aussi signalé en Égypte (à Kom Ombo), mais le cas est très douteux.

A cause de sa taille essentiellement, la thèse jusqu'ici classique rapprochait ce *B. ibericus* du *B. brachyceros* : mais l'identification *B. ibericus* = *brachyceros*, n'est pas évidente. En effet, outre l'explication possible par le dimorphisme sexuel, qu'on a démontré être très large chez l'aurochs, des cas fréquents de gigantisme comme de nanisme ont été établis chez le *B. primigenius*, aussi bien sauvage que domestique. On a montré, chez de nombreux mammifères, des modifications de taille s'inscrivant sur une tendance à long terme, et plus précisément une diminution générale vers le début ou à l'approche des temps holocènes : elle peut n'être qu'une réponse aux changements environnementaux. La loi de Bergmann (relation entre taille et température) explique la fréquence des races de taille naine dans les zones semi-arides ou tropicales. On note ces modifications même chez des espèces qui n'ont jamais été domestiquées (travaux de Degerbol et de Kurten) : tout cela est sans rapport avec la domestication, et la petite taille ne justifie pas l'attribution à une espèce biologique différente. Le *B. ibericus* pourrait donc n'être qu'une variété naine de *B. primigenius*, adaptée à des environnements semi-arides (Muzzolini, 1983).

D'autre part, le type *brachyceros* incontestable n'est connu qu'à partir de l'âge du Bronze européen ou asiatique, ou de l'époque historique au Maghreb, et uniquement sous sa forme domestique. L'identification *B. ibericus* = *brachyceros* revient à affirmer que le *brachyceros* domestique récent aurait été domestiqué à partir d'un antique *B. ibericus* sauvage du Paléolithique. Les travaux récents d'A. Gautier (1988) permettent désormais de rejeter définitivement l'espèce *B. ibericus*. Il a confirmé en effet que tous les restes attribués à *B. ibericus* appartenaient à *B. primigenius*.

La domestication - L'étage « Bovidien »

La date la plus ancienne de la domestication du bœuf actuellement avancée est



Vache (*Bos africanus*) gravée à Tin Essou (Tassili n'Ajjer) Photo. G. Camps



Taureau (*Bos africanus*) peint dans une grotte de T-in Hanakaten (Photo G. Camps).

celle des bœufs de Nabta Playa (quelque 200 km à l'ouest d'Abou Simbel), datés d'environ 6000 bc (Wendorf, 1984). La date est du même ordre que celle des premiers bœufs domestiques à Çatal Hüyük, à Tell Ramad, à Knossos, à Argissa-Magula, à Obre. En Afrique, elle étonne, mais c'est surtout parce que notre image traditionnelle de l'Égypte est ébranlée : en Égypte même, les premiers bœufs domestiques seraient ceux de Merimdé, 2000 ans plus tardifs.

Le faciès de Nabta Playa est un « Early Khartoum », de 1000 ans plus précoce que celui décrit par Arkell sur le Nil sous le nom de « Mésolithique de Khartoum » et dans lequel on n'a pas trace de domestication. Il est surprenant aussi que sur le Nil même, à peu près à la latitude de Nabta Playa, on trouve bien du *B. primigenius*, mais rien ne certifie sa domestication avant le « Groupe A », vers 3500 bc. Plus au sud, ce n'est aussi que longtemps après Nabta Playa, vers 4000 bc, dans le « Néolithique de Khartoum » (Shaheinab, Kadero, etc.) que l'on signale les premiers animaux domestiques : ovicaprinés et bœufs.

En bordure sud du Sahara, dans le Sahel ou dans l'Ennedi, aucune trace certaine de domestication de date ancienne n'a été retrouvée. Dans les gisements du Néolithique de Tradition Capsienne d'Afrique du Nord, on ne sait pas, non plus, à quel moment on est passé à un stade incontestable de domestication du bœuf.

Au Sahara central, deux fouilles seulement ont permis de dater des os de bœuf décrit comme domestique, à une date relativement haute : celle de l'abri de Uan Muhuggiag (Acacus), où la couche a été datée de 4000 bc, et celle de l'Adrar Bous (Aïr), où la mission britannique de 1970 a découvert, dans les déchets de cuisine d'un campement important, un bœuf entier, légèrement à l'écart. Ses os ont donné une date (sur collagène) de 3810 bc. Mais une autre datation, dans le campement, a donné 2900 bc, une troisième date (3720 bc) est rejetée par les fouilleurs. A ces dates d'ossements trouvés en fouilles il convient d'ajouter celles obtenues par B. Barich (1987) à Tin-Torha (Acacus) sur du « fumier » de l'abri nord, et qui le situeraient vers 3300-4000 bc.

On constate finalement que les dates fournies par les fouilles sont très peu nombreuses, et souvent discutables (Gautier, 1987). Par contre, nous avons les témoignages, innombrables, des figurations rupestres. Mais si les caractères de domestication sont ici plus patents, l'âge des figurations rupestres est, lui, encore plus imprécis.

Dès « l'école bubaline », traditionnellement considérée comme la plus ancienne expression de l'art rupestre saharien, les bœufs abondent, manifestement domestiqués. Ils abondent tellement que la notion classique d'« étage bubalin », antérieur à l'« étage bovidien », ne nous paraît plus acceptable : même le concept d'« état précoce de domestication », introduit par H. Lhote pour expliquer les bœufs domestiques qu'il découvrirait dans le « Bubalin » du Djerat, ne nous paraît qu'une concession faite à la théorie, mais sans fondement. Le « style bubalin » existe, certes, dans les gravures, mais il est contemporain des peintures du Bovidien ancien, et non antérieur à lui.

Les bœufs de l'école « bubaline » sont les mêmes que ceux des divers styles « boviens ». Quel âge peut avoir cet ensemble ? Une dizaine de dates « bovidiennes », rapportées par Lhote, de fouilles tassiliennes, s'étagent de 1700 à 3500 bc, et Mori a des dates plus anciennes encore dans l'Acacus (jusqu'à 6100 bc à Fozzigiaren). Mais ce sont des datations de gisements au pied ou non loin des peintures, non des peintures elles-mêmes. La relation entre les deux n'est pas du tout assurée. Il en est de même pour une date de 4500 bc, souvent citée pour l'étage « Têtes rondes ».

Nous ne disposons, en fait, pour nos figurations rupestres des massifs centraux sahariens, d'aucun repère de date au C14 vraiment indiscutable.

La thèse, souvent proposée, que ce troupeau « bovidien », et les populations qui le possédaient, venaient de l'est, n'est qu'une hypothèse, respectable, au moins pour le style du Bovidien ancien négroïde, mais plus difficile à accepter pour les styles récents à Europoïdes.

Nous retenons seulement l'existence certaine d'une « période bovidienne », antérieure à la « période du cheval » au Tassili. On y perçoit de multiples « styles », parmi lesquels nous avons proposé de reconnaître comme importants, en raison du nombre de leurs représentations (Muzzolini, 1980) :

1. Le style de Sefar-Ozanéaré, probablement le plus ancien, à personnages uniquement négroïdes, et à scènes presque toujours pastorales.

2. Le style d'Abaniora, à personnages soit europoïdes, soit Noirs de type non négroïde : il paraît plus récent, et partiellement contemporain du suivant.

3. Le style d'Iheren-Tahilahi, à personnages uniquement europoïdes. C'est le plus récent, et sa fin est contemporaine de la période des chars.

Tous ces groupes ont pratiquement les mêmes types de bœufs, peints parfois par troupeaux entiers.

Les types de bœufs

C'est incontestablement le *B. primigenius* qui a été, en Afrique, domestiqué. Sa forme usuelle, dans les représentations du Sahara central, d'Afrique du Nord, d'Égypte, de Nubie, de l'Ennedi, du Tibesti, de l'Aïr, d'Ouenat — toutes régions où il est très largement prédominant, sinon exclusif — est le bœuf à longues cornes assez fines, aux extrémités souvent en forme de lyre. Les préhistoriens ont gardé pour lui, traditionnellement, l'appellation, non conforme aux règles de la Nomenclature, de *B. africanus* : il faut bien souligner que cette variété de cornage ni ne définit une sous-espèce biologique différente, ni n'autoriserait, en toute rigueur, un nom spécial. Il s'agit bien, ici encore, du type *primigenius* (domestique).

Quelques représentations du Tibesti, quelques rares cas à Ouenat sont peut-être attribuables au type *brachyceros*, mais l'attribution reste toujours douteuse. En Égypte et à Ouenat, et moins fréquemment au Tassili, de nombreuses vaches sans cornes appartiennent peut-être à une race spéciale sans cornes : plus probablement, ce sont des bœufs du type *primigenius* comme le reste du troupeau, mais auxquels on a, les premières années, brûlé les cornillons pour les empêcher de repousser (pratique très répandue, encore actuellement).

A cette affirmation catégorique de la quasi-exclusivité du type *primigenius*, que permettent les figurations rupestres, s'opposent deux trouvailles, à Uan Muhuggiag et à l'Adrar Bous, qui sont données comme restes de *B. brachyceros*. Et une « arrivée » tardive, mais certaine, du *B. brachyceros* en Égypte. Qu'en est-il ?

A Uan Muhuggiag, les ossements de bœuf n'ont livré aucune mensuration significative ; par contre un « fragment de frontal » a été attribué à *B. brachyceros* en raison de la direction de départ du cornillon. La pièce nous paraît vraiment trop mince et la direction de départ trop « difficile à déterminer » selon Pomel, et d'ailleurs trop variable, même à l'intérieur de la sous-espèce *B. brachyceros*, pour autoriser une attribution certaine (Gautier conclut à une incertitude analogue (1987, p. 173).

A l'Adrar Bous, le bœuf entier a été attribué par les fouilleurs à un « type intermédiaire entre la forme sauvage telle que *B. ibericus* et le shorthorn sans bosse actuel ». L'attribution est due surtout à la taille, très petite (104 cm au garrot). Mais les os trouvés dans les déchets du campement correspondaient à une taille « moyenne ». Surtout, on observe actuellement des statures naines chez beaucoup d'espèces adaptées à des environnements extrêmes, et, en Afrique, aussi bien chez les races à cornes courtes d'Afrique occidentale que chez les races à cornes longues de la même région — le N'dama, par exemple — qui sont d'ailleurs numériquement de loin les plus abondantes. L'attribution au type *primigenius* ne nous paraît ni plus ni moins vraisemblable que l'attribution au type *brachyceros*. Nous ne pensons donc pas qu'on puisse attacher grande importance à ces deux attributions, qui contrediraient la masse des figurations rupestres sahariennes.

En Égypte, on a signalé quelques cas de figurations de *B. brachyceros* dans l'Ancien et le Moyen Empire. Ils sont très rares, et peu convaincants, aussi douteux que ceux que nous avons signalés, épisodiques, sur quelques peintures sahariennes (ainsi, la corne courte de la vache du tombeau d'Oukhotep, de la 12^e Dynastie, peut aussi bien s'interpréter comme une corne sciée, ou une corne atrophiée). On en fait grand cas, car sans ces quelques exemplaires du 3^e millénaire, la théorie classique de l'expansion des *brachyceros* vers l'ouest deviendrait, chronologiquement, insoutenable. Mais cette théorie est insoutenable pour d'autres motifs (Muzzolini, 1980). Ces prétendus *B. brachyceros* égyptiens de l'Ancien ou du Moyen Empire nous apparaissent trop rares et trop douteux pour asseoir une quelconque théorie.

Par contre, la présence du type *brachyceros* devient certaine au Nouvel Empire,

après les invasions hyksos et les campagnes asiatiques des grands pharaons de la 18^e et 19^e Dynasties, et surtout après les invasions des Peuples de la Mer. Nous ne savons s'il y supplante complètement et rapidement l'antique *B. africanus* à cornes en lyre, car les représentations du Nouvel Empire, et surtout du Bas Empire, sont principalement religieuses, et c'est presque toujours le bœuf Apis, à cornes en lyre, qui est figuré, mais conventionnellement. On voit aussi, à partir du Nouvel Empire — aussi bien sur les chariots à bœufs des Peuples de la Mer que dans quelques étables égyptiennes — les premiers bœufs à bosse africains.

Toutefois, en Égypte, à l'époque gréco-romaine sinon avant, et au Maghreb à l'époque protohistorique et historique — celle des établissements puniques en Numidie, et grecs en Cyrénaïque, puis à l'époque romaine — le type *brachyceros* remplace certainement partout le type *africanus*.

Au Sahara central, pendant la période du cheval, les figurations rupestres montrent encore le même type de bœufs qu'à la période bovidienne — uniquement le type *primigenius*. Plus rares désormais, et apparemment plus rabougris : peut-être sont-ils les ascendants les plus directs des quelques rares actuelles de types *primigenius* de petite taille qui survivent encore en Afrique occidentale, au nord de la forêt (le N'dama par exemple), toutes races adaptées à un environnement sévère.

A la période du chameau on constate la raréfaction, puis la disparition des bœufs sur les figurations. Nous notons néanmoins que les rares spécimens représentés — dont la date doit être dans le 1^{er} millénaire A.D. — montrent encore, lorsqu'ils ne sont pas trop schématisés, les antiques cornes en lyre.

L'« arrivée » du type brachyceros

Comment expliquer sur la côte méditerranéenne, et seulement là, le remplacement total du type *primigenius* par le type *brachyceros*, au cours ou vers la fin du 1^{er} millénaire B.C. ? Remplacement définitif, car depuis lors toutes les races modernes d'Algérie, Tunisie, Maroc, Libye et Égypte sont des races à cornes courtes. Plusieurs voies d'explication sont possibles.

1. Une dérive génétique, accélérée par l'aridification générale du climat, qui aurait favorisé les races de petite taille ? On aurait alors l'évolution *in situ* du type *primigenius* vers le type *brachyceros*, parallèle à celle qui s'était accomplie en certaines contrées d'Europe, quelques millénaires auparavant. Elle est peu probable ici, eu égard à la rapidité du phénomène, et au caractère total du remplacement.

2. Une descendance à partir du *B. ibericus*, qui a été signalé jusqu'au Néolithique compris ? La difficulté consiste ici, d'abord, à justifier la distinction entre *B. primigenius* et *B. ibericus*. Ensuite il faudrait prouver la domestication de *B. ibericus* pendant le Néolithique : au Maghreb, elle n'est pas démontrée. Et l'absence totale d'un « petit bœuf » sur les gravures de l'Atlas saharien, du Maroc ou du Rio de Oro (c'est toujours le type *primigenius*, à cornes en lyre ou à cornes en avant, qui est représenté), plaiderait plutôt en sens contraire. L'attribution, par Pomel, des gravures de Thyout à *B. brachyceros* est erronée (elle a été la source de la confusion entre type *brachyceros* et type *primigenius* à cornes en avant). Pour l'Égypte, cette hypothèse s'accorde mal, également, avec l'absence, sans doute totale aussi, de *B. ibericus* ou d'un « petit bœuf » équivalent, sur les innombrables représentations, jusqu'au Nouvel Empire. La disparition totale, au Maghreb, du type *primigenius*, pourrait s'expliquer au moyen d'une sélection rigoureuse par l'homme : le type *brachyceros* résiste mieux, semble-t-il, à certaines infections, donne davantage de lait, et il a eu la préférence.

3. Fort possible enfin est une introduction du type *brachyceros*, depuis un point quelconque du pourtour méditerranéen, car le type *brachyceros* y avait presque partout supplanté, dès l'âge du Bronze sinon avant, le type *primigenius*. Les Carthaginois ont pu l'amener d'Asie ou de l'un de leurs comptoirs méditerranéens, les Grecs de l'Égée, ou bien il a pu venir d'Égypte vers le Maghreb au Nouvel-Empire — une sélection rigoureuse éliminant, ici encore, très rapidement, les types *primigenius* locaux.

Le bœuf à cornes en avant

Ce type de bœuf curieux, assez fréquent dans les figurations rupestres de Libye et des massifs centraux sahariens (jusque dans l'Aïr), de l'Atlas saharien, du Maroc ex-espagnol, permet une notation supplémentaire.

Qu'il s'agisse d'une simple convention artistique pour figurer le profil doit être exclu, car ces cornes en avant sont nettement plus courtes et plus grosses que celles des *B. africanus* habituels et elles se rencontrent dans de nombreux groupes culturels sans lien entre eux, ce qui rend improbable une commune convention. Leur longueur, tout de même notable, permet de les assigner au type *primigenius*. Elles n'ont rien à voir avec le type *brachyceros*, auquel on les a souvent attribuées, à tort.

Mais s'il n'a rien à voir avec le *B. brachyceros*, ce bœuf à cornes en avant représente-t-il biologiquement la même variété que celle du type *primigenius* usuel à cornes en lyre, le *B. africanus*? Ce n'est pas certain.

1. Ces cornes en avant peuvent très bien s'interpréter comme une variation individuelle, entrant normalement dans la plage de variabilité des cornages du *B. africanus*. Les forts pourcentages qu'on décompte sur les figurations rupestres peuvent s'expliquer par une sélection sévère (pour des motifs culturels, probablement) favorisant cette originalité de cornage : mais il s'agirait néanmoins, en ce cas, fondamentalement, de la même variété biologique que celle de tous les autres *B. africanus*.

2. Une explication purement culturelle est possible aussi : on peut façonner, sur le jeune veau, la forme de cornage qu'on désire. Si quelque valeur sociale ou religieuse était liée à ce type de cornes en avant (et quelques scènes d'Iheren et de Ouan Derbaouen semblent bien donner à ces bœufs un rang prééminent, ou spécial), les Bovidiens pouvaient les provoquer artificiellement, sur des bœufs de type *primigenius* normaux.

3. L'hypothèse qu'il s'agisse d'une variété différente du *B. africanus* — quoique toujours dans le type *primigenius* — ne peut toutefois être écartée. Malheureusement, la taille et les autres caractères visibles sur les profils — car nous n'avons jamais que des profils — ne permettent aucune discrimination : en particulier, la stature plus faible, qui a parfois servi à justifier l'attribution erronée à *B. brachyceros*, ne se vérifie pas. Il n'y a donc, comme caractère de différenciation, que ce cornage en avant, de forme relativement constante, généralement beaucoup plus épais à la base et plus court que le cornage du *B. africanus* usuel.

Epstein a évoqué, mais sans pouvoir le démontrer car les restes sont vraiment trop peu nombreux, une dérivation possible de ce caractère « cornes en avant » à partir de l'aurochs *B. opisthonomus*, qui présentait également ses cornes fortement tournées vers l'avant. Notons toutefois que c'est là un caractère général de tous les *B. primigenius* sauvages. En Égypte, dans le Prédynastique (lorsque la figuration n'est pas trop schématique), c'est ce type de cornage en avant qui prédomine, jusqu'au début de l'Ancien Empire : il est alors remplacé — soudainement — par celui du *B. africanus* à cornes en lyre, désormais importé systématiquement de Nubie (les textes confirment cette importation). Et la « corne en avant » est ensuite rigoureusement absente, nous semble-t-il, dans les représentations pharaoniques, à toutes époques (à notre connaissance, un seul cas douteux, à la tombe de Chnoumhotep à Beni-Hasan).

L'aire de répartition de ces bœufs à « cornes en avant » est remarquable, différente de celle du *B. africanus* habituel. Ce type de « cornage en avant » s'avère un élément plus « méditerranéen » que les cornes en lyre. En effet, si l'on juge d'après les figurations rupestres, on le connaît très peu au Tibesti, quelques rares cas sont visibles à côté des innombrables *B. africanus* de l'Aïr, d'Ennedi ou d'Ouenat, et il est totalement inconnu en Nubie. Aujourd'hui il semble faire complètement défaut parmi les bœufs, à bosse ou non, de l'Afrique tropicale. B. Bonnet, vétérinaire ayant travaillé plusieurs années sur les troupeaux du Tchad et du Sahel, nous a indiqué n'en avoir jamais rencontré. Par contre, il est fréquent dans les ensembles rupestres du Tassili. Des pointages sommaires permettent de lui attribuer près de 50% des bœufs représentés dans la « bubalin » du Djerat, 10% dans les peintures d'âge bovidien, 20% dans celles de la période du cheval. Proportion très élevée aussi (20

à 40%) dans les gravures de l'Atlas saharien, du Maroc, du Rio de Oro, et en Lybie. Dans quelques sites lybiens, d'âge apparemment assez récent (Haruğ el-Aswed, Djebel ben Ghnema), on note, surtout, des panneaux de gravures où il est exclusif. Devrons-nous, à la fin, croire Hérodote, et admettre ses bœufs libyens paissant à reculons?

Nous n'éliminerons donc pas l'hypothèse que ce caractère « cornes en avant » corresponde, au sein de l'ensemble du type *primigenius*, à une variété géographique raciale différente du *B. africanus*. Elle peut représenter quelque descendance directe d'un type de *B. primigenius* sauvage. Cette variété « cornes en avant » aurait disparu pendant l'instauration de l'Arde actuel : au Maghreb, avec l'arrivée des *B. brachyceros* modernes, et en Égypte plus tôt encore, avec l'importation systématique des bœufs *africanus* nubiens.

BIBLIOGRAPHIE

- BARICH B.E., *Archaeology and Environment in the Libyan Sahara*, BAR Intern., Series 368, 1987, 347 p.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974, 373 p.
- EPSTEIN H., *The Origin of the Domestic Animals of Africa*, 2 vol. New-York, 1971.
- GAUTIER A., « Prehistoric Men and Cattle in North Africa : a Dearth of Data and a Surfeit of Models », in *Prehistory of North Africa*, A.E. Close ed., SMU Dallas, 1987, pp. 163-187.
- MORI F., *Tadrart Acacus*, Einaudi, Turin, 1965.
- MUZZOLINI A., « L'âge des peintures et gravures du Djebel Ouenat et le problème du *B. brachyceros* au Sahara », *Trav. Inst. Art préh. Univ.*, Toujouse-Mirail, 22, 1980, pp. 347-371.
- MUZZOLINI A., « L'art rupestre du Sahara central : Classification et chronologie », *Le bœuf dans la Préhistoire africaine*, Thèse 3^e cycle, Aix-en-Provence, 1983, 2 tomes, 602 p.
- MUZZOLINI A., *L'art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens*, BAR Intern. Séries 318, 1986, 355 p.
- WENDORF F., SCHILD R. et CLOSE A.E., « Cattle-keepers of the Eastern Sahara », *The Neolithic of Bir Kiseiba*. Det. Anthropol., SMU, Dallas, 1984, 438 p.

R. MUZZOLINI

Bœuf (Pays berbères du Nord)

Traditionnellement le bœuf est élevé par les populations qui habitent les montagnes suffisamment arrosées du Tell, depuis le Rif jusqu'à la Kroumirie. En Algérie la pluviosité allant en augmentant régulièrement de l'ouest vers l'est, l'importance du troupeau de bovins croît dans le même sens. En Grande Kabylie son élevage est encore considéré comme spécifique des traditions berbères.

D'un bout à l'autre du Maghreb on reconnaît la même race bovine remarquablement adaptée aux conditions difficiles du pays ; ses caractères constants sont bien reconnaissables : petite taille, robustesse du squelette, faible production laitière, résistance et agilité. Ayant des cornes courtes (*Bos brachyceros*), elle est reconnaissable à sa robe brune uniforme sauf aux pattes qui sont plus foncées aux extrémités. Certains sujets de cette « Race brune de l'Atlas » ont une robe beaucoup plus claire, tirant vers le fauve, agrémentée de zébrures dorsales brunes.

Avant d'être un animal de boucherie, le bœuf, en pays berbérophone est surtout une force motrice, c'est par excellence l'animal destiné au labour, celui qui est attaché au joug (voir Attelage* E.B., VII, pp. 1035-1037) dont il porte souvent le nom dérivé du latin *jugum* : *Iug* chez les Beni Snouss du Rif et les habitants du Chenoua *Aiugo* chez les Zemmours, *Aiug* dans l'arrière pays du Béjaia (Bougie) etc. Dans ces mêmes régions et ailleurs le bœuf est appelé, d'une manière générale, *Azger*. Dans les dialectes zénètes de l'Aurès et du nord du Sahara (Ouargla, Mزاب...) le nom le plus fréquent est *Afunas*.



Bœufs porteurs chez les Ayt Arfa du Guigou vers 1930. Photo E. Laoust.

Comme dans le Sahara méridional, le bœuf fut aussi un animal porteur, transportant aussi bien les bagages que les femmes et les enfants. On ne trouve guère de traces de cet usage dans les régions septentrionales « kabyles » du Rif à la Kroumirie ; en revanche les bœufs porteurs étaient bien connus encore dans la première moitié du siècle dans l'Atlas saharien (Monts des Ksours et Djebel Amour*, cf. *E.B.*, IV, p. 601). On peut encore en croiser chez les Beraber semi-nomade du Moyen Atlas.

G. AGABI

Bœuf (Sahel et Sahara méridional)

esu pl. *eswan* - bœuf en général

azgər pl. *izəgran* - bœuf dressé (porteur, tracteur)

Les Touaregs sahéliens élèvent des bovins appartenant à deux races dites à tort de zébus, la touarègue, répandue surtout au Mali, et l'Azawak, implantée principalement au Niger.

Les bovins des deux races sont comparables par le poids et la taille, par le développement relativement faible de la bosse et des cornes, par la robe souvent mélangée ou tachetée. Le bovin touareg est cependant plus massif, plus trapu que l'azawak. Si les deux races donnent de bons animaux de boucherie, l'azawak est bien meilleure laitière (Doutressoulle, 1947, pp. 101-104).

Les mâles sont couramment castrés pour donner des bœufs destinés au portage ou à la traction au puits. La castration est pratiquée selon deux méthodes : par martellement des testicules (*udduz*) ou par section du canal séminal (*azzam*).

La première méthode se pratique en saison des pluies, pour que l'animal puisse rapidement reprendre force avec l'herbe nouvelle et l'eau abondante ; les animaux trop jeunes ne doivent pas subir ce traitement qu'ils supporteraient mal.

La technique par section n'est pas utilisée au cours de la saison des pluies, car les mouches alors nombreuses risqueraient d'infecter la plaie. Les animaux supportent d'autant mieux cette méthode qu'ils sont encore très jeunes. Les Touaregs prétendent que les animaux castrés par martellement deviennent gros, alors que ceux qui ont été castrés par la seconde technique croissent surtout en taille.

On perce les naseaux du bœuf avant le dressage pour y passer une corde qui permettra de le diriger au cours des déplacements. On habitue progressivement le bœuf porteur aux charges de tout le matériel du campement (lits, velum, piquets de tente,



Aux abattoirs de N'Djamena. Photo G. Camps.

autre sous-ventrière, etc.) et à la conduite par une femme juchée sur ce lourd chargement. Dans de nombreux groupes religieux (Ineslemen), les femmes sont installées sous un palanquin, du même type que celui plus généralement fixé sur le chameau, afin de la protéger des regards indiscrets. Comme l'âne, le bœuf est une monture féminine utilisée sans selle au cours des déplacements : porteur du matériel domestique, il est surmonté d'une conductrice perchée sur les impedimenta.

La traction animale au puits est le domaine privilégié du bœuf, pour abreuver les troupeaux chez les Touaregs nomades, et pour irriguer les plantes cultivées chez les jardiniers des montagnes sahariennes (Ahaggar, Aïr). Le dressage est plus long chez les jardiniers car le bœuf doit être habitué à un va et vient incessant, alors que pour les nomades, l'abreuvement ne dure qu'un temps limité et n'est pas quotidien.

Au puits pastoral, le bœuf doit parcourir une distance relativement longue, égale à la profondeur (souvent supérieure à 50 mètres) des puits ; le berger détache alors la lourde puisette qu'il va déverser dans les abreuvoirs.

Chez les jardiniers, le bœuf tire une puisette à l'extrémité tronconique, qui se déverse par la base dans un canal, sans être détachée (Bernus, 1971) ; de ce fait son travail est un manège ininterrompu au fil des jours. La docilité du bœuf est garante de la qualité des récoltes. Le bœuf est ici l'auxiliaire indispensable du jardinier et ni l'âne ni le chameau n'ont les qualités nécessaires de régularité dans l'effort pour se substituer à lui. Contrairement au bœuf de la zone nomade et des puits pastoraux, le bœuf tracteur des jardins sahariens doit recevoir une ration quotidienne de fourrage, qu'il faut aller chercher dans les vallées environnantes. Lors des périodes de sécheresse, les bœufs dépérissent, car on ne peut plus leur fournir une quantité suffisante de fourrage : entre 1969 et 1974, les bœufs tracteurs moururent en grand nombre dans l'Aïr, ce qui provoqua l'arrêt de l'exploitation de nombreux jardins.

Le bœuf porteur, selon de Planhol, a été utilisé bien avant l'âne, le cheval ou les camélidés et c'est la monture et la bête de somme la plus ancienne. Il figure fréquemment dans les peintures préhistoriques du Sahara (étage « bovidien »). Il est utilisé en tant que porteur, dans les péninsules et îles méditerranéennes, dans l'Afrique tropicale au sud du Sahara, dans l'Asie sud-orientale, de l'Inde à l'Indochine,

et aussi en Asie centrale jusqu'en Mongolie et dans le domaine de la civilisation chinoise. Il a été transporté par les paysans méditerranéens en Amérique latine.

« Il indique, conclut de Planhol (1969, pp. 298-321), une couche culturelle archaïque, antérieure à la venue du cheval et du chameau. On peut le considérer comme un test de la persistance d'anciens genres de vie précédant la distribution d'animaux plus rapides ».

Son usage s'est maintenu chez les Touaregs, en raison de ses fonctions diverses (portage, traction) et de sa robustesse : il répond à des besoins spécifiques qu'aucun autre animal ne peut satisfaire.

BIBLIOGRAPHIE

BERNUS E., « Techniques agricoles de l'Aïr », *Encyclopédie Berbère*, fasc. III, 1980, pp. 357-361.
DOUTRESSOULLE G., *L'élevage en Afrique occidentale française*, Paris, Larose, 1947, 298 p.
PLANHOL X. de, « Le bœuf porteur dans le Proche-Orient et l'Afrique du Nord », *Journ. de l'Hist. Économique et sociale de l'Orient*, E.J. Brill, Leiden, The Netherlands, vol. XII, III, 1969, pp. 298-321.

E. BERNUS

B86. BOGUD

Nom porté par deux princes maures. Le premier est fils de Bocchus* l'Ancien et n'est connu que par son intervention, en 81 av. J.-C., contre Hiarbas* roi de Numidie en lutte avec Pompée (Paul Orose, V, 21, 14). Le second est Bogud roi de Maurétanie occidentale à l'époque de César et contemporain de Bocchus* le Jeune.

La forme Bogud utilisée par les auteurs latins (βογος en grec) est remplacée sur les monnaies, qui sont toutes à légende latine, par BOCUT, sans doute plus proche de la forme libyque; on connaît de Maktar une inscription (*B.A.C.*, 1954, p. 120) qui donne le nom de Beccut (féminin). Le nom est connu dans l'onomastique punique sous la forme BG^{CT}.

Le roi Bogud régnait en 49 av. J.-C. sur les Maures occidentaux, alors que Bocchus le Jeune dominait la Maurétanie orientale. On ne sait quand commencèrent leurs règnes simultanés, mais il est sûr que tous deux succédèrent à Sosus-Mastanesosus dont ils se partagèrent le royaume. On en déduit que Bocchus et Bogud étaient tous deux fils de Sosus. Le fait est revendiqué par Bocchus qui le mentionne sur une série monétaire (types 118 à 121 de J. Mazard). Mais cette filiation n'est pas mentionnée sur les monnaies, très rares il est vrai, de Bogud. Le fait que les deux rois aient régné en même temps sur l'ancien royaume de Sosus et qu'ils aient tous deux des noms déjà portés dans la famille royale militent en faveur de cette opinion.

Tous deux se déclarèrent pour César pendant la Guerre d'Afrique, mais Bogud très éloigné du théâtre des opérations, n'est pas intervenu directement pendant la campagne qui se termina par la victoire de César à Thapsus (46 av. J.-C.). Il participa, en revanche, très efficacement à la Guerre d'Espagne où les derniers Pompéiens, sous la conduite de Cnaeus Pompée, avaient reconstitué leurs forces. Bogud était déjà intervenu une première fois, à la demande de César, en 48 av. J.-C. et cette intervention avait pu replacer l'Espagne sous l'autorité de César alors retenu par les affaires d'Orient. En 45, les affaires paraissent suffisamment graves pour que César se décide à intervenir directement : en 27 jours, il couvre la distance de Rome à Obulco, en Bétique. La campagne ne dura pas plus de deux mois et demi et se termina par la victoire de Munda à laquelle Bogud prit une part considérable. Cnaeus Pompée avait dégarni son camp afin de soutenir sa gauche qui flé-

chissait après avoir failli emporter la victoire. Bogud et ses cavaliers maures exécutèrent une manœuvre hardie qui les porta sur les arrières de l'ennemi. Pour sauver son camp, Labienus lieutenant de Cn. Pompée, fit faire demi-tour à plusieurs cohortes; le reste de l'armée pompéienne, à la fin de cette terrible journée, crut à un mouvement de repli et, de proche en proche, les unités se débandèrent provoquant finalement une panique générale. On peut donc dire que Bogud fut l'acteur principal de la victoire.

D'après J. Carcopino il en aurait été bien mal remercié par César qui lui prit sa femme, la reine Eunoé. Or l'unique source de cette histoire d'alcôve est Suétone qui adore les ragots et ce qu'il dit ne peut être interprété exactement dans le sens que propose J. Carcopino. Voici ce qu'il écrit : « (César) eut aussi pour maîtresse des reines, entre autre celle de Maurétanie, Eunoé, femme de Bogud et d'après ce que dit Nason, il lui fit, à elle et à son mari, une foule de dons princiers » (*Divus Iulius*, LII). Ce qui laisse entendre que cette aventure, sans autre écho dans l'Histoire, se fit avec le consentement ou la complaisance du roi.

La mort de César ranima les guerres civiles et Bogud fit le mauvais choix. Resté fidèle à la mémoire du Dictateur, il crut que Marc-Antoine, homme de guerre, était le véritable héritier de celui qui était demeuré invaincu. Dès mars 43, il lui envoyait des cavaliers de sa garde; en juin de la même année, il accueille dans son royaume C. Balbus questeur d'Antoine chassé d'Espagne Citérieure. Pendant la Guerre de Pérouse, en 41-40 av. J.-C., Bogud passe en Espagne pour la troisième fois et, au nom de Marc-Antoine, assiège Gadès (Cadix); il tente de s'emparer des richesses du temple d'Hercule-Melkart, le plus ancien sanctuaire d'Occident. Mais la roue a tourné et définitivement dans le mauvais sens pour Bogud. Alors qu'il guerroyait en Espagne, ses sujets de Tingi (Tanger) se révoltent contre lui en 38, ce qui vaudra à leur ville l'accession au droit latin. Bocchus, observant la même patience que son allié Octave, s'empare au même moment de son royaume, reconstituant ainsi la grande Maurétanie de Sosus et de Bocchus 1^{er} agrandie du territoire qu'il avait acquis à l'est sur les Numides. Désormais Bogud n'est plus qu'un chef de guerre dont la fortune est liée à celle d'Antoine. En 31 av. J.-C., il est surpris à Méthonné, en Messénie, par un corps de cavalerie. Agrippa le fit exécuter séance tenante.

G. CAMPS



Monnaies de Bogud Les Types Mazard 103 à 105 sont en argent, 106 en bronze.

B87. BOÎTES EN PEAU NON TANNÉE

L'artisanat d'Agadès compte une production très spécifique, celle des boîtes en peau épilée et parcheminée qu'on désigne du nom général de *batta* (au pluriel *battochi*) en haoussa, et de *albattan* en tamachek de l'Aïr.

Tombouctou, au Mali, en produit également.

Le Dr Henri Barth, explorateur allemand au service du gouvernement anglais, premier européen à avoir traversé l'Aïr et séjourné à Agadès au début de la seconde moitié du XIX^e siècle, vit ces boîtes sur le marché du quartier Katanga à Agadès et fut frappé par la beauté de leurs formes et l'originalité de leur décoration.

Fr. de Zeltner, dans le *Journal de la Société des Africanistes* de 1932, a étudié quelques modèles de boîtes rapportées par elle de l'Aïr et de Tombouctou.

En décembre 1968, j'ai pu étudier, avec l'écrivain suisse René Gardi, la technique de leur fabrication. Six familles d'Agadès fabriquaient la totalité des *albattan* dont la plus grande partie, de qualité médiocre, est achetée par les commerçants mozabites pour être revendue dans les oasis du Sud algérien. Les fabricants — *maï batta* ou *maï battochi* — avaient un chef de corporation, Maître Andillo, vieillard septuagénaire et sans conteste le plus habile de tous ; ces artisans habitaient le quartier Obitara, au sud-est de la ville.

Préparation de la peau

On a très souvent dit que les boîtes étaient faites avec des mamelles de chameaux : il n'en est rien. La matière première est la peau de bœuf, de vache ou de chameau (les peaux de mouton et de chèvres sont trop minces). Toutes les parties de la peau peuvent être utilisées. La peau brute et sèche est ramollie dans l'eau pendant plusieurs jours, puis débarrassée par grattage des adhérences de chair et de graisse, enfin épilée et remise à tremper dans l'eau.

Confection du moule en terre

L'artisan pétrit de l'argile débarrassée de tout caillou et en façonne des boules auxquelles il donne ensuite la forme voulue : tenant la boule de la main gauche, il tapote la forme à petits coups et sur toutes ses faces avec une espèce de palette taillée dans une planchette de bois blanc et portant à une extrémité un évidement légèrement concave ; il existe plusieurs palettes de taille variable selon la grosseur du moule. Ce dernier est dénommé *laka tandae* en haoussa (de *laka*, terre argileuse, et *tandae*, pluriel de *tandou* désignant les boîtes rondes en peau).

Pour faciliter le démoulage ultérieur de la peau, qui se fait en cassant le moule, celui-ci est évidé partiellement quand la terre est encore malléable : l'artisan commence par découper avec une lame tranchante le fond légèrement aplati du moule en une épaisse rondelle qu'il met de côté ; puis il enlève la terre du centre du moule en laissant à la paroi 1 à 3 cm d'épaisseur, celle-ci variant avec la grosseur du modèle désiré. Puis le fond est remis à sa place et recollé avec un peu de glaise. Le moule va sécher à l'ombre un jour entier.

Modelage de la peau sur le moule

L'artisan commence par frotter la surface du moule avec une terre calcaire blanche réduite en poudre : cet enduit empêchera la peau mouillée de coller à l'argile et facilitera le démoulage.

Ayant essoré la peau, il l'étale sur une large pierre plate et lisse et la gratte pour enlever les derniers vestiges de poils, de chair ou de graisse avec une sorte de tranchet de forme spéciale, composé d'une lame de fer trapézoïdale à tranchant courbe et d'un manche de bois court. L'outil est tenu manche appuyé sur la paume

de la main et maintenu par trois doigts, l'index et le majeur appuyés sur la lame tenue presque à l'horizontale.

Le modelage de la peau se fait en deux étapes : la boîte d'abord, le couvercle ensuite.

Partie A. On découpe dans la peau une bande de 10 à 12 cm de largeur et on l'applique sur les côtés du moule, laissant à découvert la partie supérieure conique et la partie centrale au fond ; la peau est lissée soigneusement pour éviter les bulles d'air et les faux plis ; le fond est recouvert de déchets de peau et sur le tout est appliquée une pièce de peau arrondie aux bords très amincis de sorte que le raccord entre le fond et la peau des côtés est absolument invisible après séchage ; d'ailleurs, quelle que soit la partie modelée, la peau est toujours très finement amincie pour obtenir des raccords imperceptibles.

Partie B. Avant d'appliquer sur la partie A la peau formant couvercle, la pointe conique est enduite de calcaire en poudre. Les bords de la partie A sont égalisés au tranchet, puis enduits d'un peu de graisse pour éviter l'adhérence à la peau du couvercle qui va les recouvrir sur 2 à 3 cm. La peau B est appliquée sur la pointe et bien étirée en tous sens pour épouser parfaitement la forme du moule. Les bords de B sont ensuite liés avec une lanière en feuille de doum pour éviter le retrait de la peau au séchage qui dure un jour à l'ombre ; quand la peau est encore un peu souple, les bords en sont taillés au-dessous de la ligature.

Pour le modelage des boîtes de petite taille, la partie A est faite d'une seule pièce de peau. Pour les boîtes de très petite taille, le moule d'argile n'est pas évidé car il peut se briser facilement après séchage.

Décoration et teinture des boîtes

Cette partie du travail est réservée aux femmes des artisans. La décoration porte toujours sur les couvercles des boîtes, l'autre partie étant simplement teinte.

Le tracé du décor sur les couvercles est obtenu par l'application de fils de cire roulés à la main selon des dessins géométriques très simples : lignes parallèles, en chevrons, en zigzag, triangles, spirales, cercles, points, losanges, croix... Puis la boîte est placée dans une bassine où elle est arrosée de teinture ; après séchage, les fils de cire sont enlevés et les dessins décoratifs apparaissent en clair (de la teinte de la peau parcheminée) sur un fond rouge-brun. Il convient de faire remarquer que ces opérations se font avant le démoulage, car la boîte vide ne supporterait plus d'être humidifiée.

Voici les détails des procédés :

— La femme tient sur ses genoux une planchette sur laquelle elle confectionne les fils de cire : elle fait rouler une boulette de cire d'abeille entre la surface légèrement convexe d'une rondelle découpée dans une calebasse et la surface plane de la planchette ; la boulette devient un petit boudin qui, en s'étirant et s'amincissant de plus en plus, se transforme en un fil régulier de longueur variable atteignant 30 cm et plus.

— Les fils de cire étant prêts, l'opératrice tient la boîte appuyée sur ses jambes croisées. La main gauche tient le fil et le guide, tandis que la main droite l'applique sur le couvercle en le faisant adhérer d'une légère pression des doigts sans cependant l'écraser : c'est là que réside l'habileté de la femme ; on peut remarquer en effet que les plus belles boîtes sont celles où les parties claires sont les plus étroites, donc où les fils étaient appliqués juste ce qu'il fallait pour tenir sur la peau.

Le fil trop long est coupé à l'aide de l'ongle ; le pouce joue le rôle le plus actif dans l'application du fil.

Ce travail se pratique à l'air libre, par un jour ensoleillé, la chaleur de l'air ambiant favorisant l'adhérence de la cire sur la boîte. La disposition harmonieuse des motifs



Différentes formes de boîtes en peau (Photo B. Dudot).

décoratifs sur les boîtes dépend uniquement de l'appréciation visuelle, puis de l'habileté et du doigté de l'opératrice.

— Tous les fils étant appliqués, la boîte est posée dans un vieux canari (pot de terre cuite à large ouverture) dont le fond est rempli de teinture rouge (*karandafi* en haoussa) obtenue en faisant macérer dans de l'eau, avec un peu de natron, des feuilles de mil séchées et pilées. La boîte est arrosée de ce liquide de telle sorte que toutes les parties non couvertes de cire soient imprégnées; puis la boîte est retirée et mise à sécher une demi-heure; ensuite la cire est enlevée avec un chiffon, laissant apparaître la décoration en clair.

Démoulage des boîtes

L'artisan tient la boîte dans la main gauche et en frappe le poutour à petits coups secs avec un caillou bien poli. Le moule évidé ne tarde pas à se fendre et à se briser à l'intérieur de la boîte. Le couvercle se détache et la terre est enlevée.

Pour démouler les boîtes de petite taille dont le moule n'est pas évidé, on frappe celles-ci contre la grande pierre plate servant au nettoyage des peaux; la terre finit par se fractionner puis, après enlèvement du couvercle, la boîte est nettoyée.

Récipients en peau non tannée, à usages ménagers

Le maître Andillo confectionnait également des récipients destinés à contenir ou transporter des matières liquides ou pâteuses : huile, beurre, graisse ou miel; à l'exception de tout liquide aqueux qui rendrait le récipient inutilisable en le ramollissant.

Ces récipients ont un corps sphérique de 10 à 12 cm de diamètre, surmonté d'un large col haut d'une douzaine de cm, coiffé d'un couvercle à peu près hémisphérique. Ils ont l'aspect d'une grosse gourde, d'une contenance de 2 à 3 litres. Deux petites anses de peau fixées de part et d'autre du corps, et une troisième anse au sommet du couvercle permettent, tout à la fois, de porter et suspendre le vase et de maintenir le couvercle fermé grâce à une lanière de cuir reliant les trois anses.

Andillo nommait ce récipient : *tazefeness*; la plupart des gens d'Agadès le nomment : *tandou* (en haoussa) et les Touaregs de l'Aïr : *etchen wiji* (littéralement : récipient à huile).

Leur fabrication est assez semblable à celle des *batta*. Il convient cependant de noter les différences suivantes :

— Le moule de terre est fait d'une boule évidée surmontée d'un cylindre légèrement conique et arrondi au sommet, également évidé; la boule et le cylindre sont fixés l'un sur l'autre par un joint de glaise.

— La peau mouillée est modelée sur la sphère d'abord, puis sur le col; ensuite sont fixées les deux petites anses. Après séchage, le couvercle est façonné avec son anse. Le fond et les côtés de la sphère sont recouverts d'une pièce de peau non épilée qui renforce sa solidité et son étanchéité et lui sert aussi de décoration, car ce récipient n'est ni décoré à la cire ni teint comme les autres boîtes de peau.

Autrefois, les fabricants de boîtes en peau façonnaient avec la même matière de petits animaux, chevaux et chameaux, pour servir de jouets aux enfants.

Différents modèles de boîtes

— *Batta* : désigne la boîte de forme ovoïde de différentes tailles (*albattan*, en tamachek de l'Aïr).

— *Toulou* : *Batta* dont le sommet du couvercle est aplati; sa forme rappelle la jarre à eau, (*toulou*, en haoussa).

— *Tandou* : boîte sphérique de différentes tailles, utilisée très souvent pour garder la gomme odorante ou l'encens (*touraré*, en haoussa) brûlée dans les maisons; le nom tamachek de cette boîte est *albadeni*.

— *Sandouki* : boîte de forme rectangulaire (*sandouki*, en haoussa signifie caisse).

— *Kounkourou* : boîtes en forme d'amande ou ovales, losangiques, polygonales (*kounkourou* en haoussa signifie tortue).

— *Tasambow* : désigne les boîtes triangulaires, par analogie de forme avec les plaques de sel gemme de la saline de Teguidda-n-Tesemt, portant ce nom.

— *Wata* : boîte en forme de demi-lune; Tellit en tamache (*Wata* et Tellit désignent la lune).

— *Feifei* : boîtes rondes et aplaties (*Feifei*, en haoussa, désigne le van de paille tressée).

— *Koutoumbi* : ce sont des boîtes dont le couvercle porte une boîte plus petite à son sommet. Il existe deux variantes :

a. boîte agrémentée de deux ou quatre petites anses sur les côtés et de cinq autres groupées sur le couvercle de la boîte sommitale.

b. boîte portant sur le couvercle deux, trois ou quatre petites boîtes disposées symétriquement.

— *Madembachi* : double boîte faite de deux *batta* superposées et réunies par un large col. Elle rappelle la forme d'un couscoussier, d'où son nom : *madembachi* ou *assedembou* en tamachek de l'Aïr (litt. qui fait gonfler la farine).

— *Kambou fitila* : ressemble à la précédente, mais avec un col plus étroit entre les deux boîtes : la fragilité qui en découle est compensée par trois ou quatre colonnettes de soutien en peau, disposées symétriquement.

L'ensemble a l'apparence de certaines lampes à pression à gaz de pétrole, en usage en Afrique durant de nombreuses années, surtout en brousse (*Kambou fitila* signifie littéralement : ceinture de la lampe).

— *Gorouba* : se compose de trois *tandou* superposées; *gorouba* désigne les noix du palmier doum, groupées sur une tige commune. Se nomme *tamergit* en tamachek de l'Aïr.

BIBLIOGRAPHIE

- ZELTNER F. de, « Les boîtes en cuir du Soudan », *Journal de la Soc. des Africanistes*, t. 2, 1932, pp. 23-24.
 LHOE H., « Les boîtes moulées du Soudan dites "bata" », *Bull. de l'I.F.A.N.*, t. 14, 1952, pp. 919-955.
 DUDOT B., « Une production originale de l'artisanat d'Agadez : les boîtes en peau non tannée dites "Batta" », *Notes africaines*, n° 122, 1969, pp. 55-58.

B. DUDOT

B88. BOLOGUINE (voir Buluggin)**B89. BOQALA (Buqala)**

Pratique divinatoire qui est devenu un jeu accompagné de courts poèmes, récités ou improvisés, qui sont interprétés comme des présages. Le jeu de la *Boqala* était surtout en vogue dans les vieilles cités historiques d'Algérie : Alger et ses environs, Koléa, Cherchel, Miliana, Blida, Médéa, mais aussi Dellys et Bougie. Il a été aussi signalé en Tunisie. S. Bencheneb l'annonçait comme pratiquement disparu après la Grande Guerre. Il a curieusement repris vigueur récemment et on assiste même dans certains milieux néo-citadins à une recrudescence de la pratique divinatoire.

Seules les femmes interrogent la *Boqala*, aussi est-il difficile de trouver à cette coutume une origine turque sous prétexte que le même comportement est connu en Turquie et en Grèce. Le fait même que l'interrogation de la *Boqala* soit le fait des chrétiens orthodoxes aussi bien que des musulmans incite plutôt à rechercher ses origines dans un vieux fonds de traditions magiques méditerranéennes.

Le jeu est donc pratiqué par les femmes et toujours de nuit, de préférence la veille du mercredi, du vendredi et du dimanche. L'élément indispensable, qui a donné son nom à la pratique, est un récipient de terre à deux anses, rempli d'eau que l'officiante, généralement une femme âgée, tient en équilibre sur ses deux pouces tendus à hauteur du visage. Important aussi est le *kanoun* qui sert à la fumigation préalable. Au début de la cérémonie le récipient subit, en effet, une fumigation d'herbes aromatiques ou de feuilles odoriférantes (benjoin, henné, laurier-rose, etc.). Puis l'officiante fait une invocation qui commence toujours par un appel à Dieu. Les autres thèmes du rituel sont simples ; ce sont, dans l'ordre, la nouaison de la ceinture par une jeune fille vierge ou tout autre femme qui peut aussi nouer un mouchoir ; le nœud subsiste pendant tout le temps de l'improvisation qui porte le même nom que la cérémonie mais au pluriel (*bwaqal*). Pendant cette récitation ou improvisation les participantes qui ont noué ceinture ou mouchoir pensent à une personne. Les poèmes dits, on les interprète et on tire des présages s'appliquant à la personne évoquée en pensée, pour les vérifier on examine le récipient toujours tenu en équilibre sur les pouces : il doit tourner vers la droite si l'interprétation est vraie, vers la gauche si elle est erronée.

D'autres rituels peuvent être observés, comme celui qui consiste à jeter dans le récipient rempli d'eau des bijoux appartenant à plusieurs assistantes. Le poème s'appliquera à la propriétaire du bijou ou de l'objet qui sera retiré en premier de la *Boqala*.

Plusieurs auteurs ont eu le mérite, comme S. Bencheneb, de recueillir un corpus des *bwaqal* anciens. Le jeu de la *Boqala* a fait l'objet d'une série d'émissions radio-phoniques à Alger en 1974-1975 qui a connu un durable succès et contribua à la renaissance de cette antique pratique devenue un simple jeu par l'extirpation volontaire de tout son caractère magique antérieur et par la valorisation de la littérature orale.

BIBLIOGRAPHIE

BENCHENEB S., « Du moyen de tirer des présages au jeu de la Boqala », *Annales de l'Institut d'Études orientales*, Alger, t. XIV, 1955, pp. 19-21.

OULID AISSA Y., « Le jeu de la Boqala, poésie divinatoire », *L'Islam et l'Occident, Cahiers du Sud*, 1947, pp. 334-339.

BERTRAND M., *Le jeu de la Boqala*, Publisud, Paris, 1983, 115 p.

E.B.

B90. BOTR

Groupement de tribus berbères opposé aux *Barānis**. Leur nom, qui leur fut vraisemblablement attribué au moment de la conquête arabe, est la déformation de l'arabe *al-abtar* qui signifie : *sans descendance* ou encore, *celui à qui on a coupé la queue*, définitions qui semblent dépourvues de sens ici, mais que l'opposition signalée avec *Barānis* peut éclairer. Les *Barānis* seraient les porteurs de burnous et les *Botr* ceux qui sont vêtus de vêtements courts (à queue coupée?). Quoi qu'il en soit et compte tenu de la fragilité de ces interprétations, ce qui distingue surtout les deux groupes, ce sont les genre de vie. Les *Barānis* sont donnés comme sédentaires, les *Botr* comme nomades (en fait ils apparaissent surtout comme des éleveurs à la recherche de pâturages et probablement plutôt des transhumants possédant leurs terres de parcours). En cas de nécessité si les pâturages sont défaillants, ils n'hésitent pas à attaquer les sédentaires *Barānis*. Mais, nous allons voir que ce classement simpliste appelle bien des réserves.

Disons tout d'abord que ces appellations ne représentent aucune valeur, ethnologiquement parlant. Comme le terme berbère, dont on connaît assez mal l'origine, elles ont surtout servi aux nouveaux arrivants pour distinguer les occupants de longue date de ceux qui apparaissent comme des étrangers. Pourrions-nous y voir plus clair en interrogeant Ibn Khaldoun? Cet historien de génie, prenant ses références chez ses prédécesseurs « *les plus dignes de foi* », classe dans le groupe des *Botr* : les *Lawāta*, les *Nafūsa*, les *Nafzāwa*, les *Banū Fātin* et les *Miknāsa*; or il s'en faut de beaucoup que tous ces groupes berbères aient été ou soient des nomades. Si l'on quitte le Magrib central, où les oppositions de vie sont réelles, en allant vers l'Ouest ou vers les oasis du sud algéro-tunisien, on peut trouver des *Botr* sédentaires tels les *Nafūsa* de Libye ou les *Nafzāwa*. Les *Lawāta* sont fixés de longue date un peu plus au sud. Au Maroc, la ville de Meknès est là pour rappeler l'histoire des *Miknāsa*, n'insistons pas.

En fait, les oppositions constantes entre sédentaires et nomades ont été surtout très nettes aux ^x^e, ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles, plus spécialement au Magrib central où les noms de *Sanhāğa* (*Barānis*), montagnards attachés à leur terres, et de *Zenāta* (*Botr*), la plupart nomades, ont revêtu un certain sens donnant aux conflits armés entre ces deux grandes tribus une coloration politico-religieuse par l'appui des grandes puissances de l'époque : Umayyades d'Espagne qui soutiennent les *Botr*, Fātimides d'Ifrīqiya, puis d'Égypte, suzerains des Zirides (*Barānis*).

Nous avons montré ailleurs (art. *Barānis**), la fragilité des alliances ainsi que celle des coalitions berbères. Là encore, l'ascendant d'un chef assure parfois une cohésion suffisante pour permettre quelques victoires. Les *Botr* eurent leurs meneurs qui, cependant, ne constituèrent jamais des dynasties véritables.

Au ^{ix}^e siècle, ils jouèrent un rôle politique important et ils constituèrent l'élément technique essentiel et prépondérant dans la curieuse dynastie des Rustamides dont seuls les chefs étaient des orientaux (persans). Après le triomphe des Fātimides, les *Zanāta* hāriğites, sous la conduite d'Abū Yāzid, se soulèvent et s'organisent, ils acculent les Fātimides à Mahdiya et ils sont sur le point d'enlever ce dernier réduit lorsque les troupes de Zirī arrivent et sauvent la dynastie.

Le XI^e siècle voit les Zanāta (*Botr*) au sommet de leur puissance, leur chef, Zīrī b. 'Aṭīyya tient tête aux armées sanhāgiennes, il combattra souvent avec succès jusqu'à sa mort. Son fils al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭīyya se voit confier le gouvernement de toute la Berbérie occidentale par les Umayyades de Cordoue, il règne à Fès au nom de la dynastie andalouse tandis que d'autres *Botr*, les *Banū Qurra*, les *Lawāta* et d'autres zénètes de Cyrénaïque s'opposent aux Fātimides et à leurs alliés. A l'intérieur même de l'Ifrīqiya, Kairouan est un moment menacée et les rebelles ne sont matés qu'au prix de durs combats. Tripoli, puis Djerba, tombent aux mains des Zanāta. La réaction de l'Émir Zīride al-Mu'izz b. Badīs suffit à peine à rétablir l'ordre. Cependant qu'au Mağrib central, les Ḥammādides (parents des Zīrides) contiennent les ambitions des Zanāta.

La rupture des Zīrides avec Le Caire et ses conséquences bien connues : apparition des nomades arabes et envahissement progressif de la Berbérie d'une part, apparition des Almoravides au Maroc et, d'autre part au Mağrib central, mettent un terme à ces affrontements entre ces deux confédérations. Désormais, *Botr* et *Barānis* (Ṣanhāğa et Zanāta) n'ont plus de sens et les vieilles querelles s'estompent pour tomber dans l'oubli.

BIBLIOGRAPHIE

- COLIN G.S., Art. «Barānis», in *Encyclopédie de l'Islam*. Art. «al-Butr», in *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition.
 GOLVIN L., *Le Magrib central à l'époque des Zirides : recherche d'archéologie et d'histoire*, Paris, A.M.G., 1957.
 IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Paris, 1969, t. I et II.
 IDRIS R.H., *La Berbérie orientale sous les Zirides. X-XII^e siècle*, Paris, 1962.
 JULIEN CH. A., *Histoire de l'Afrique du Nord, II* (revu par R. Le Tourneau), Paris, Payot, 1968-1969 (1952).
 TERRASSE H., *Histoire du Maroc des origines à l'établissement du Protectorat français*, Casablanca, éd. Atlantides, 1949.

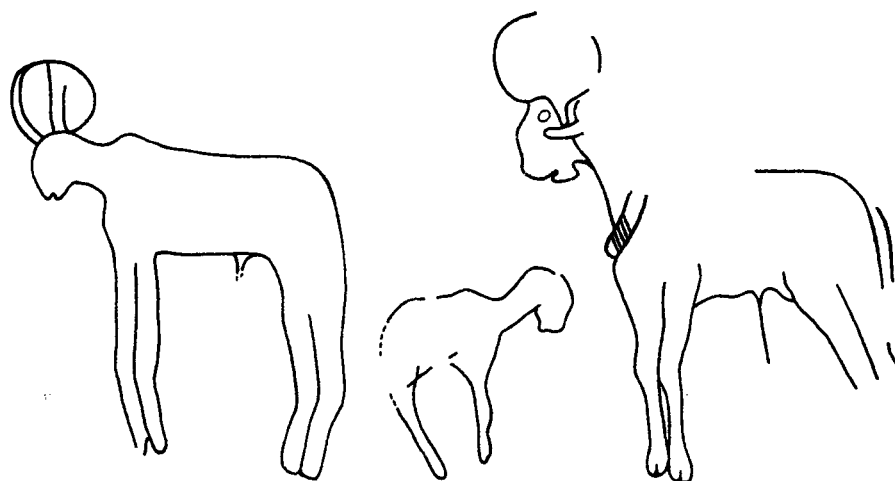
L. GOLVIN

B91. BOU ALEM

Station de gravures rupestres célèbre par la représentation très réaliste d'un bélier de l'espèce *Ovis longipes* Fitz. Cette station est située à 3 km du village de Bou Alem, à proximité de la route qui rejoint Aflou à El Bayad (ex-Geryville) mais elle est encore plus proche du village d'El Ouidiane. Cette station comprend deux sites, éloignés de quelque 300 m, tous deux en bordure de l'oued Mektouba, qui doit vraisemblablement son nom aux gravures.

Le premier, en arrivant de la route, est sur un pointement de grès escarpé mais très accessible, il possède principalement trois représentations d'ovins : le premier est assez schématique avec des membres exagérément allongés, caractéristique de la variété *Ovis longipes*; il porte sur la tête un attribut circulaire cloisonné par deux lignes verticales. Le second est dépourvu de tout ornement, et, en raison de son attitude, semble être un agneau. Le troisième est très proche de la figure du site principal, c'est un bélier à sphéroïde* sans appendice et porteur d'un collier d'épaule.

Le site principal figure une scène représentée en plusieurs exemplaires dans l'Atlas saharien, celle d'un bélier coiffé d'un sphéroïde précédé par un personnage en position d'orant. Ici, toutefois, la contemporanéité des deux figures fut discutée : R. Vaufrey pensait que l'homme avait été rajouté à une époque postérieure mais cette thèse ne repose que sur l'unique argument d'une différence dans le trait, celui de l'homme étant moins profond et moins poli que celui de l'animal. A cela on peut opposer d'autres observations : indépendamment du fait que cette scène est repro-



Bou Alem, les ovins de la station I.

duite en plusieurs exemplaires (Gada el Kharrouba, Aïn Naga, Ksar el Amar, Merdoufa, Dekhet el Attech, El Hadj Mimoun...), il faut noter que l'ensemble de la scène est bien centré dans le panneau et on ne comprendrait pas que le bélier, s'il avait été seul représenté dans un premier temps, ait été cantonné dans la partie gauche. De plus, l'animal étant la victime préparée pour le sacrifice, présente plus d'importance que l'officiant, il n'est donc pas étonnant que les proportions entre les deux figures ne soient pas respectées, il en est de même à Aïn Naga, Safiat Larba, Khraloua Sadi Cheikh, ou que la gravure de l'homme soit moins soignée, comme à Merdoufa et à Mouchgueug.

Le bélier de Bou Alem, souvent figuré seul, est la représentation la plus précise d'ovin que nous ait livrée l'art rupestre nord-africain. La gravure est extrêmement soignée et les moindres détails anatomiques indiqués avec une grande fidélité. L'érosion et la desquamation de la roche ont malheureusement fait disparaître une partie de l'arrière train, une patte arrière jusqu'aux sabots, qui sont seuls visibles, et la queue. Le pelage, dont la longueur et l'aspect sont différents suivant les parties du corps, est particulièrement bien rendu. Moins haut sur pattes que les autres figurations d'ovins de l'Atlas saharien, le bélier de Bou Alem tout en appartenant à l'espèce *Ovis longipes* Fitz me paraît assez proche des variétés *touabir* de Mauritanie et *d'man* de la Saoura. Comme chez tous ces ovins les cornes sont petites et retournées vers le bas et l'avant. La convexité naturelle du chanfrein a été quelque peu exagérée par l'artiste.

Les attributs culturels sont figurés avec la même précision, le « sphéroïde » est manifestement un bonnet en cuir prolongé par deux jugulaires. Deux appendices qui paraissent être des plumes plutôt que des éléments végétaux (représentés sur d'autres figures), sont piqués dans la coiffe. Le bélier de Bou Alem possède d'autres éléments de parure moins fréquents que le sphéroïde : on remarque, en premier lieu, un large collier décoré de chevrons qui suggèrent qu'il était fait en paille ou de lanières de cuir tressées. Ce collier repose sur les épaules et se prolonge, sur l'échine, par un « caparaçon », élément décoratif très rare puisqu'il ne se retrouve que sur un bélier de Mouchgueng (site appelé « Guelmouz el Abiod » par R. Vaufray). Ce « caparaçon » aux bords festonnés était étroit et on ne voit pas comment il était maintenu le long de l'échine.

En avant du collier, le cou présente une surface glabre, limitée par un trait profond, et parfaitement polie, qui peut être comprise de deux façons, soit qu'il s'agisse d'une partie rasée en vue de l'égorgeage rituel de la victime ainsi parée, soit qu'elle corresponde à une sorte de gaine de cuir souple comprimant la gorge de l'animal.



Bou Alem, station 2 : le bélier    sphéroïde précédé par un orant.

Nous optons pour cette deuxième explication car l'égorgement est pratiqué beaucoup plus haut, juste sous le maxillaire inférieur, région qui sur la gravure se trouve précisément en dehors de la partie polie. Il n'est pas impossible que cette gaine qui comprime le cou de l'animal ait eu pour fonction d'obliger le bélier à redresser la tête pour lutter contre un commencement d'asphyxie. Cette pratique expliquerait l'attitude anormale de ces béliers    sphéroïde dont la tête est toujours portée haut, contrairement à ce qui se passe dans la nature où les ovins ont généralement le cou horizontal. Il s'agirait, suivant notre hypothèse, d'une parure contraignante qui magnifie la victime en l'obligeant à prendre une attitude noble. Il ne peut s'agir en effet que d'une victime et non de la représentation d'une divinité. L'homme qui précède l'animal lui tourne le dos, or il a une attitude d'orant, sa dévotion ne peut s'adresser au bélier qui le suit.

L'orant est moins visible que le bélier mais le style est le même. Le visage, non détaillé, a un profil animal, peut-être s'agit-il d'un masque. Comme les autres personnages qui accompagnent le bélier    sphéroïde dans l'art de l'Atlas, il ne porte aucun vêtement sinon, peut-être un cache-sexe qui est parfaitement représenté à Aïn Naga, Gada el Kharrouba et Da  et es Stel. Il porte derrière le dos un objet circulaire souvent considéré comme un bouclier ; cette interprétation est très discutable car le petit bouclier rond n'apparaît que dans la dernière phase de l'art rupestre atlasique, avec les cavaliers libyco-berbères. Une scène de l'oued Dermal montre un objet analogue porté de la même façon par un homme qui précède également un ovin   ou un caprid   porteur de collier ; aussi, plutôt qu'à une arme défensive, nous songerions à une hotte ou une sacoche.

   droite de la scène principale est figuré un félin, très peu visible, mais appartenant au même style.

BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., Béliet à sphéroïde, *Encyclopédie berbère*, IX, 1991.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974.
- CAMPS G., «Un thème religieux dans l'art rupestre nord-africain. Le béliet à sphéroïde», *Studi di Paleontologia in onore di Salvatore Puglisi*, Rome, 1985, p. 345-357.
- CURASSON C., *Le mouton du Soudan français*, Paris, Union ovine colon. S.d.
- DOUTRESSOULLE G., *L'élevage du Niger*, thèse pour le doctorat vétérinaire, Mortain, 1924.
- DOUTRESSOULLE G., *L'élevage au Soudan français*, Alger, 1952.
- FLAMAND G.B., *Les Pierres écrites*, Paris, Masson, 1924.
- ESPÉRANDIEU G., «Domestication et élevage dans le Nord de l'Afrique au Néolithique et dans la Protohistoire d'après les figurations rupestres», *Actes du II^e Congr. panafric. de Préhist.*, Alger, 1952 (1955), p. 551-573.
- FROBENIUS L. et OBERMAIER H., *Hadschra Maktouba*, Munich, Wolff, 1925.
- JOLEAUD L., «Gravures rupestres et rites de l'eau», *Journ. de la Soc. des Africanistes*, t. III, 1933, p. 197-282 et t. IV, 1934, p. 285-302.
- LHOTE H., *Les gravures rupestres du Sud-Oranais*, C.R.A.P.E., XVI, Paris, AMG, 1970.
- LIBMANN P., *Le mouton dans les gravures et les peintures rupestres de l'Afrique du Nord et du Sahara*, thèse pour le doctorat vétérinaire, Toulouse, 1979.
- VAUFREY R., *L'art rupestre nord-africain*, Institut de Paléont. humaine, 20, 1939.

G. CAMPS

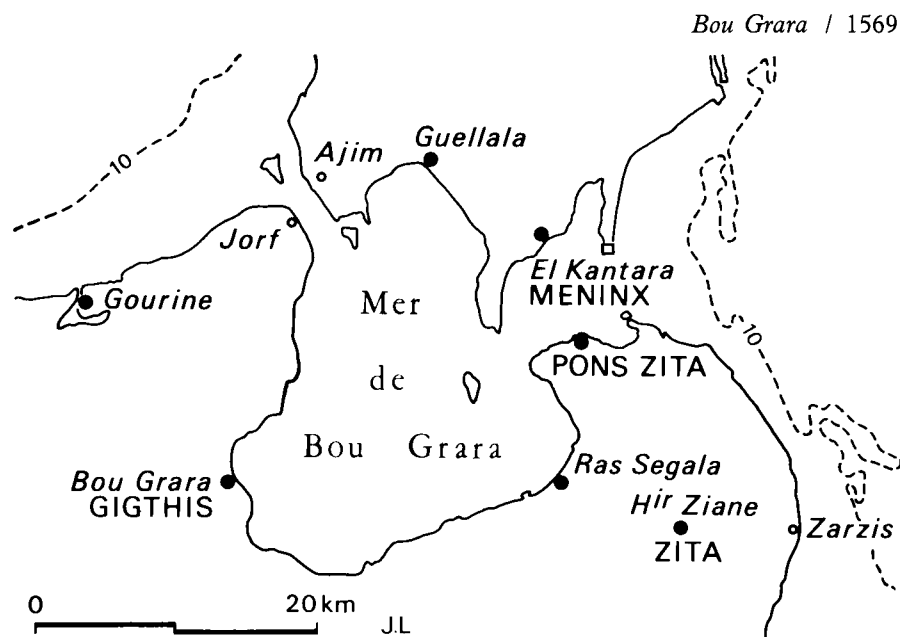
B92. BOU GRARA (mer de)

La mer de Bou Grara, qui couvre une superficie d'environ 450 km² est située dans le Sud tunisien, à proximité de l'île de Jerba qu'elle sépare du continent. Elle communique avec le golfe de Gabès par deux passages. Le premier, au nord-est, est celui d'El Kantara qui est large d'environ 6 km et profond de moins de 2 m. Dans l'antiquité, il a été barré par une chaussée romaine et, par la suite, des caravanes l'ont franchi à gué en suivant le *trik el jemel*. L'autre passage, au nord-ouest, correspond au canal d'Adjim qui est plus étroit (2 km) et plus profond (16 m). De fait, ce canal est constitué par deux chenaux parallèles, celui de Jorf à l'ouest (- 16 m) et celui d'Adjim à l'est (- 14 m), séparés entre eux par des hauts-fonds.

La mer de Bou Grara se situe dans un environnement marqué par une aridité que corrige un peu une humidité atmosphérique dont la moyenne annuelle est de l'ordre de 60%. Il tombe en moyenne par an quelque 200 mm de pluie, répartis en 40 jours. Il ne pleut pratiquement pas d'avril à septembre. Les moyennes de températures se situent entre 12°5 en janvier et 30° en août. On compte 29 jours de sirocco par an et l'évaporation potentielle annuelle dépasse 1,50 m. Dans ces conditions, on comprend que la salinité des eaux soit élevée et puisse atteindre 50 en été.

Le déficit hydrologique de la mer de Bou Grara est compensé par des apports d'eau du golfe de Gabès. Des courants de marée dont la vitesse atteint quelque fois 5 nœuds pénètrent dans la mer de Bou Grara où l'amplitude de la marée (0,40 m en moyenne) est nettement moins marquée que dans le golfe de Gabès où elle est de l'ordre de 2 m en période de vives-eaux.

Les profondeurs arrivent à 16 m dans la partie centrale du bassin mais en général elles ne dépassent pas 5 m. Les fonds sont essentiellement sablo-vaseux et largement couverts par des prairies étendues de zostères, de caulerpes et de posidonies. A l'ouest, du côté de la presqu'île de Jorf, des falaises d'argile en recul, hautes de quelques mètres, bordent la mer de Bou Grara. Le rivage oriental est dans l'ensemble bas et rocheux. Au sud, aux abords de la sebkha Aïn Maïder, la côte montre des phénomènes de colmatage, dus à des apports de sédiments par le vent et par les oueds lors de crues épisodiques. Des indices d'un léger relèvement du plan d'eau



La mer de Bou Grara et les sites antiques (carte de J. Lenne).

depuis l'antiquité ont été relevés sur les bords de la mer de Bou Grara. Ce relèvement est évalué à quelques dizaines de centimètres.

BIBLIOGRAPHIE

- JEDOUY Y., *Étude hydrologique et sédimentologique d'une lagune du domaine méditerranéen : le Bahiret el Bou Grara (Tunisie)*. Université de Bordeaux I, 1979, thèse de géologie, 90 p.
- ZAOLAI J., «La mer de Bou Grara, les fonds et les peuplements végétaux», Tunis, 1971, *Bull. Inst. Océanogr. Pêche Salammbô*, 2, p. 229-235.
- ZAOLAI J., «La mer de Bou Grara : facteurs climatiques, physico-chimiques et édaphiques», Tunis, 1977, *Bull. Office Nat. Pêches Tunisie*, 1, p. 193-205.

R. PASKOFF

L'originalité géographique de ce vaste plan d'eau en communication avec la haute mer, mais incorporé dans une zone de hauts-fonds que l'île de Jerba — l'île des Lotophages — protégeait du large, avait sans doute été perçue très tôt par les Anciens. Elle est peut-être à l'origine d'une des localisations possibles du lac ou de la baie du Triton, où Hérodote place l'épisode légendaire de l'échouage des Argonautes (IV, 179). Selon Gsell (1916, p. 77-84), cette évocation se rapporte bien au golfe de Gabès et non au Chott el Jérid, car celui-ci était sans communication possible avec la mer dans l'antiquité, comme on avait pu le penser à tort à la suite du Major Rennell et du Commandant Roudaire (Bunbury, 1, p. 314-316; Tissot, 1884, p. 101-146).

Les caractéristiques nautiques de la mer de Bou Grara autorisent à retenir la suggestion de Peretti (1979, p. 330-333) en faveur de cette quasi-lagune ouverte sur la mer, pour y reconnaître le *limnè megalè tritonida* d'Hérodote. Mais on aura peine à reconnaître dans les oueds indigents débouchant dans la mer de Bou Grara, le fleuve Triton qui, au dire d'Hérodote (IV, 180), séparait les Libyens nomades des Libyens cultivateurs. Force est d'admettre toutefois, que les données des géogra-

phes anciens sur ces côtes lointaines interdites aux navigateurs grecs par le monopole jaloux des Puniques, étaient restées pour le moins évasives.

Dès les temps puniques, puis à l'époque romaine, ce bassin maritime a connu, bien que ses côtes ne soient pas particulièrement attractives, une activité économique importante, liée à l'exploitation des ressources de la pêche, au commerce et à la mise en valeur agricole de l'arrière pays. La ville de Meninx, dont le nom désignait aussi Jerba, était située à l'entrée du passage d'El Kantara, face à la pointe du continent où se trouvait Pons Zitha et qui pour les Anciens, marquait l'extrémité de la Syrte (Desanges, 1980, p. 430-431). Meninx était réputée pour sa production de pourpre; les vestiges de la ville sont très étendus sur le front de mer, attestant une activité portuaire du II^e siècle av. J.-C. au V^e siècle ap. J.-C. A Guelala, se reconnaissent aussi des traces d'une occupation préromaine et des vestiges de cuves liées au traitement des produits de la mer.

Sur la côte sud-ouest de la Bahiret, le site de Gightis (aujourd'hui Bou Grara) a gardé les vestiges très importants — en particulier le forum — d'un centre urbain, vieille cité d'origine phénicienne, érigée en municipe et dotée du *Latium majus*, sous le règne d'Antonin (Gascou, 1972, p. 138-142). Auparavant, elle était le chef-lieu d'une tribu indigène, les Cinithii qui avaient fait parler d'eux pendant la guerre de Tacfarinas (Tacite, *Ann.* II, 52). Cette ville, sans doute enrichie par l'oléiculture, était dotée d'un port dont les vestiges sont aujourd'hui envasés par l'alluvionnement marin : il s'agit d'une jetée de 140 m de long, se terminant par un môle arrondi (Constans, 1916, p. 70).

Un autre port romain, constitué de deux jetées à parements de grand appareil et terminées par des plates-formes rectangulaires, se remarquent à Ras Segala, sur la côte est.

L'absence de vestiges d'une agglomération à proximité de ces aménagements de première grandeur (350 m pour la jetée sud) ne laisse pas de surprendre et donne à penser que la raison d'être de ce port était de servir de débouché maritime et commercial à la ville de Zitha dont les ruines étendues se trouvent à l'intérieur de la presqu'île des Accara et qui est tenue pour avoir été dans l'Antiquité au centre d'une riche région oléicole.

BIBLIOGRAPHIE

- BUNBURY E.H., *History of Ancient Geography*, Londres (1879) rééd. Amsterdam, 1979, p. 286-287, 314-316.
 CONSTANS L.A., « Rapport sur une mission, archéologique à Bou-Ghara (Gigthis) (1914 et 1916) », *Bull. archéol. du Comité T.H.*, 1916, p. 70.
 DESANGES J., *Pline l'Ancien H.N.V., 1-46, l'Afrique du Nord*, Paris, 1980, p. 267-269, 430-434.
 GASCOU J., *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique Proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, Rome, 1972, p. 137-142.
 GSELL S., *Hérodote. Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique*, Alger, Paris, 1916, p. 77-84.
 PERETTI A., *Il Periplo di Scilace, studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pise, Giardini éd., 1979, p. 330-333.
 PEYRAS J. et TROUSSET P., « Le lac Tritonis et les noms anciens du Chott El Jérid », *Antiquités Africaines*, 24, 1988, p. 149-204 (p. 163).
 TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, 1, Paris, 1884, p. 100-146.

P. TROUSSET

B93. BOU NOUARA (nécropole mégalithique)

La vaste nécropole mégalithique qui couvre le versant ouest et le sommet du Djebel Mazela près du village de Bou Nouara est l'une des plus célèbres d'Algérie orien-



Débitage naturelle des dalles sur les versants du Djebel Mazela et vue partielle de la nécropole (Photo M. Gast).

tale. Le Djebel Mazela est un anticlinal de calcaires aptiens qui dépend du massif de l'Oum Settas, à trente kilomètres au sud-est de Constantine. Le nombre des dolmens de cette nécropole est considérable; tous les auteurs s'accordent pour l'estimer à plusieurs milliers. Cette estimation est confirmée par l'examen d'une photographie aérienne au 5 000^e; sur cette photographie nous avons pu repérer 410 monuments circulaires et nous estimons que ce chiffre ne représente pas le dixième des dolmens et autres sépultures existants. Le plus grand nombre de monuments de Bou Nouara ont moins de 4 m de diamètre; or, sur la photographie seuls les dolmens ayant plus de 8 m de diamètre sont repérables, encore faut-il qu'ils possèdent un socle qui se traduise par une tâche claire sur la photographie. En tenant compte des innombrables destructions perpétrées au cours des siècles dans ce site d'accès facile, on peut estimer entre 3 000 et 4 000 le nombre total des dolmens de cette nécropole qui est la plus importante et la plus étendue de toute l'Afrique du nord.

Les dolmens de Bou Nouara sont bien visibles de la route et de la voie ferrée de Constantine à Tunis qui empruntent toutes deux la vallée de l'oued Mehiris (qui en aval prend le nom d'oued Berda), aussi la nécropole fut-elle souvent décrite et visitée. La première mention scientifique, celle du général Faidherbe, date de 1868, elle rend compte des fouilles qu'il avait pratiquées dans cinq monuments en 1865. Aucune publication en revanche ne mentionne les fouilles de P. Pallary en 1909; c'est grâce à l'étiquette que porte un vase du Musée de Préhistoire du Bardo, à Alger, que l'on sait qu'il fouilla au moins 12 monuments. Quelques années plus tard, en 1913, A. Debruge et L. Joleaud ouvrirent 25 dolmens. Nous-mêmes y avons effectué la fouille de 22 dolmens et 2 bazinas* en 1954, ce qui porte à 42 le nombre de monuments fouillés en un siècle. Ce qui est relativement faible pour une nécropole aussi importante et étendue mais extrêmement pauvre en mobilier funéraire.

Les fouilles de 1954 ont apporté une contribution intéressante à l'étude de l'architecture des dolmens et à leur mode de construction. Le calcaire du Djebel Mazela se délite en strates régulières qu'il est facile de débiter en dalles de couverture, en orthostates et en parpaings parallélépipédiques, de ce fait les monuments de ce site paraissent plus soignés que ceux des autres nécropoles comme Beni Messous* ou Roknia*. Indépendamment des facilités offertes par la lithologie locale, il importe



Dolmen dégagé de Bou Nouara
(Photo G. Camps).



Au premier plan dolmen enfoui, au second
plan dolmen engagé dans son socle
(Photo G. Camps).

cependant de reconnaître le soin apporté à la construction des monuments. Le souci systématique d'élever les dolmens sur un sol en pente répond à une pratique fort simple qui permettrait de faire glisser depuis le haut la dalle de couverture sans avoir à la soulever considérablement au-dessus du sol. Ces dalles étaient facilement détachées des strates supérieures du djebel et on les faisait glisser, vraisemblablement sur des rouleaux, jusqu'au-dessus des orthostates ou des murets en pierre sèche qui délimitaient, en contrebas, la chambre funéraire. Si la pente facilitait la construction, elle pouvait en revanche se révéler néfaste à la bonne conservation des dolmens, aussi les architectes mégalithiques prirent-ils soin d'étayer le monument dans le sens de la pente en construisant un véritable socle dissymétrique qui rétablissait l'horizontalité.

Les relations de la chambre funéraire et du socle sont très variables. Nous les avons représentées d'une manière synthétique dans le tableau des différents types de dolmens. Indépendamment de l'aspect plus ou moins monumental du socle, le dolmen peut être dégagé, c'est-à-dire qu'il domine largement le socle, engagé, lorsque le haut des orthostates et la dalle de couverture dépassent le niveau du socle, enfoui, lorsque la chambre est entièrement contenue à l'intérieur du socle ou manchon et que la table ne fait qu'affleurer la surface de ce dernier. Dans certains cas le manchon est si important que, pour réduire le volume des matériaux à manipuler, les constructeurs ont aménagé des degrés ou gradins dans l'enceinte du monument. Dans des dolmens de construction particulièrement soignée un escalier a été aménagé pour descendre depuis la surface du socle dans la chambre funéraire.

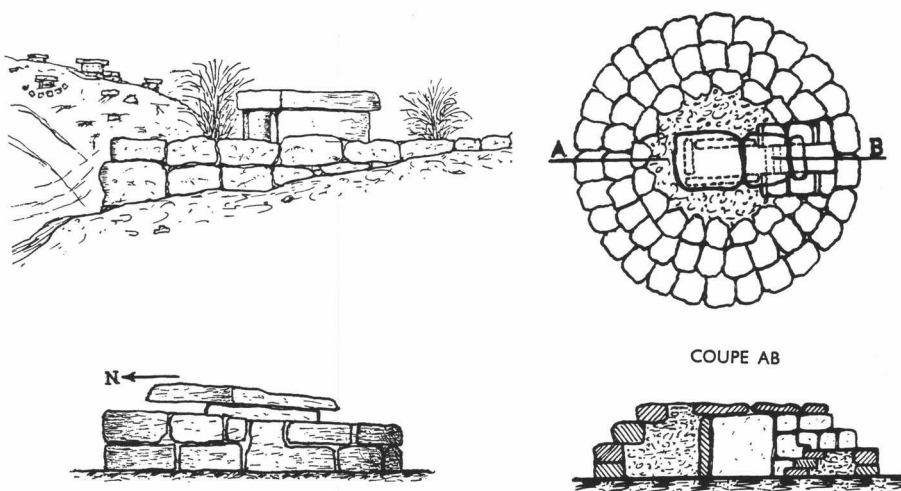
Il faut reconnaître que l'architecture des plus grands dolmens, ceux qui, hélas, furent le plus tôt visités et pillés, est bien plus savante que ne le laisserait croire leur apparente rudesse. Les parpaings choisis pour la construction de l'enceinte du socle sont parfois grossièrement taillés en voussoirs pour assurer la régularité de la circonférence. J'ai noté également l'application dans la construction de l'appareil à crochet qui assure l'horizontalité des assises ; enfin un système astucieux de demi-cercles excentriques, à l'extérieur de l'enceinte, permet de réduire les travaux de soutènement des monuments. Les mêmes observations ont été faites sur les bazinas qui ne se distinguent architecturalement des dolmens que par l'absence de dalle de couverture. Les monuments sont de dimensions très variables. J'ai pu noter que les grands monuments, dolmens enfouis dans un manchon ou vastes bazinas à degrés, étaient plus nombreux au sommet que sur le versant.

Ces monuments funéraires ne contenaient que fort peu de restes humains et dans une disposition telle qu'il est manifeste que des corps entiers n'avaient pas été ensevelis dans ces chambres. Les ossements, le plus souvent réduits à l'état de faibles



Dolmen enfoui dans son manchon au sommet du Djebel Mazela (Photo M. Gast).

esquilles, les dents dispersées sur toute la surface de la sépulture, l'absence totale de connexion font croire à un décharnement préalable. Celui-ci ne fut pas obtenu par l'incinération, ni semble-t-il dans une sépulture provisoire; le mauvais état général des ossements ferait plutôt penser à une exposition sur une aire voisine de la nécropole. Toutefois l'une des deux bazinas fouillées en 1954 renfermait, dans le niveau le plus profond, le squelette complet d'un personnage qui avait été enterré accroupi dans l'angle sud de la chambre, un autre corps ou des restes décharnés dans la partie nord et un peu plus tard un troisième individu dont les ossements avaient été déposés au centre, à un niveau plus haut que les précédents. Chacune des ces inhumations avait été accompagnée du dépôt d'une poterie. Au cours d'une seconde période, la sépulture connut un certain bouleversement consécutif à l'introduction d'ossements décharnés dans les parties sud et nord. Au cours de ce rema-



Dolmens de Bou Nouara. En haut à gauche, dolmen dégagé sur plate-forme. En bas, dolmen engagé dans un socle à deux assises avec appareil à crochet. A droite, grand dolmen enfoui dans un manchon à degrés.













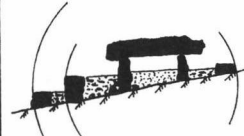

	DOLMEN DÉGAGÉ A ENCEINTE SIMPLE		DOLMEN ENGAGÉ A ENCEINTE SIMPLE		DOLMEN ENFOUI A ENCEINTE SIMPLE
	DOLMEN DÉGAGÉ A CER CLES CONCENTRIQUES		DOLMEN ENGAGÉ DANS SOCLE A ENCEINTE S CONCENTRIQUES		DOLMEN ENFOUI A CER CLES CONCENTRIQUES
	DOLMEN DÉGAGÉ SUR SOCLE A PLATEFORME		DOLMEN ENGAGÉ DANS SOCLE A PLATEFORME		DOLMEN ENFOUI DANS UN MANCHON
	DOLMEN DÉGAGÉ SUR SOCLE A GRADINS (CER CLES EXCENTRIQUES)		DOLMEN ENGAGÉ DANS SOCLE A GRADINS (CER CLES EXCENTRIQUES)		DOLMEN ENFOUI DANS UN MANCHON A GRADINS EXCENTRIQUES
	DOLMEN DÉGAGÉ SUR SOCLE A GRADINS (DEMI-CERCLE EXCENTRIQUE)		DOLMEN ENGAGÉ DANS SOCLE A GRADINS (DEMI-CERCLE EXCENTRIQUE)	TYPE NON RECONNU DOLMEN ENFOUI DANS UN MANCHON RENFORCÉ A L'INTÉRIEUR PAR UN GRADIN EXCENTRIQUE	

Tableau des différents types de dolmens représentés à Bou Nouara.

niement, l'inhumation centrale, située à un niveau supérieur aux deux plus anciennes, fut bouleversée, la jatte d'accompagnement fut brisée; une partie de cette poterie et certains ossements furent rejetés de la chambre et placés dans l'antichambre. En même temps furent déposées dans cette antichambre deux poteries qui accompagnaient certainement les ossements décharnés introduits dans le monument à ce moment.

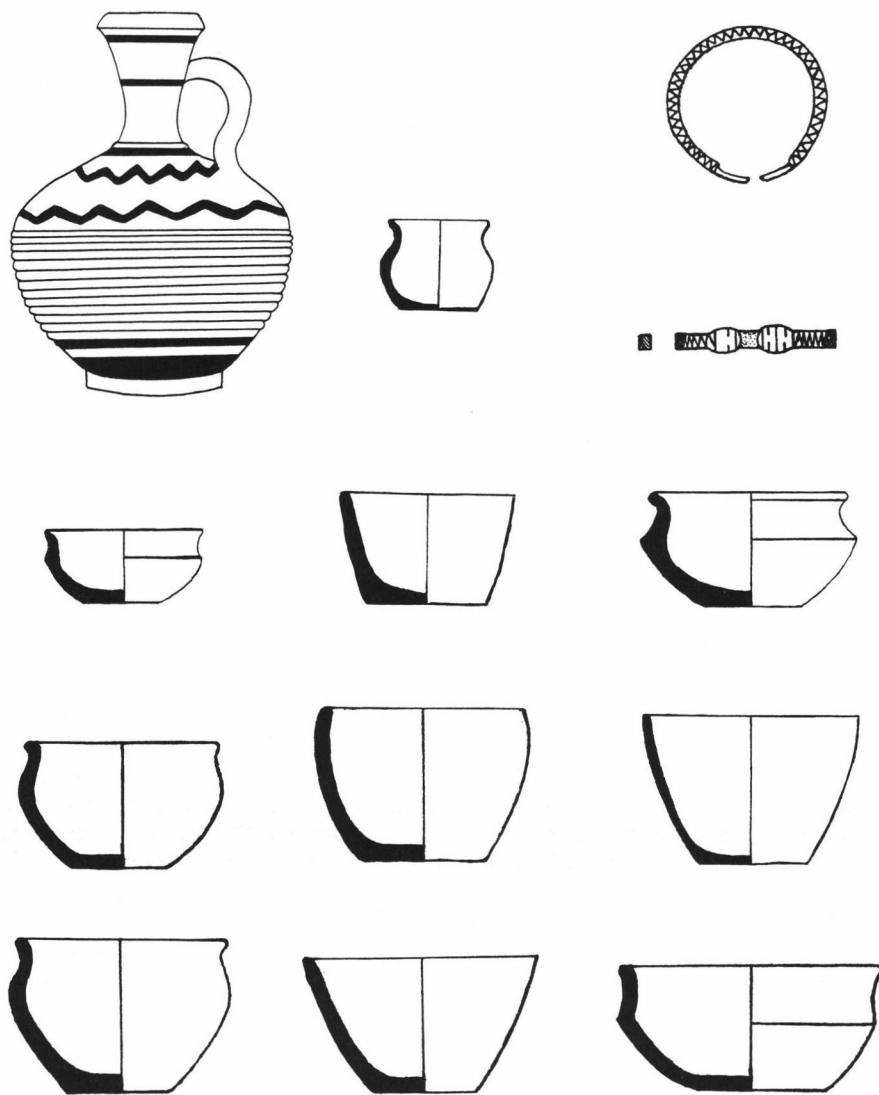
Le mobilier funéraire des monuments de Bou Nouara est très pauvre, réduit au minimum, c'est-à-dire un vase ou un fragment de vase par sépulture. Les formes de poterie modelée sont les plus banales et les plus simples du répertoire céramique berbère. Ce sont des bols, des gobelets et des jattes, c'est-à-dire des bols ou des écuelles dont les parois sont carénées. Elles reproduisent, mais en réduction, les formes de la vaisselle domestique les plus usuelles, celles qui servent à contenir la boisson ou les aliments prêts à être consommés. Une pièce exceptionnelle échappe à cette banalité, c'est le seul vase fait au tour découvert dans la nécropole par Debruge et Joleaud. Il s'agit d'une cruche plutôt que d'une oenochoé (bien qu'elle ait le bec légèrement pincé) dont la panse presque sphérique est striée de nombreux sillons parallèles; le décor consiste en deux lignes brisées peintes en brun foncé sur l'épaule. Cette poterie semble dater du III^e ou du début du II^e siècle av. J.-C. C'est la seule donnée chronologique qu'ait fournie le mobilier funéraire, encore peut-il s'agir d'une introduction tardive. Il est sûr, en revanche, que la fréquentation de cette nécropole dura fort longtemps puisque des ossements de la bazina décrite *supra* ont été datés par le C 14 de 250 ± 100 après J.-C.

Le mobilier métallique est encore plus pauvre que la céramique, on ne signale que deux bracelets en fil de bronze, un anneau de fibule en oméga, une bague et un clou en fer. Les offrandes animales consistent en de rares ossements de moutons, une dent de gazelle, un squelette d'oiseau de la taille d'un passereau.

Les monuments de Bou Nouara sont dans l'ensemble orientés nord-sud, conformément à la disposition générale du versant. Mais la fouille des socles nous apporta la preuve que lorsque les constructeurs voulaient observer une orientation rigoureuse, ils ne se laissaient pas guider par les facteurs topographiques; ainsi dans le dolmen IX (fouilles de 1954) le déblaiement du socle jusqu'au rocher permit de découvrir que l'orientation nord-sud avait été donnée à la chambre malgré la présence d'arêtes rocheuses orientées nord-est sud-ouest qui provoquaient des dénivellations sensibles que les constructeurs furent contraints de rattraper en glissant des blocs sous une partie des supports est et sud.

Il est une construction, située à mi-pente sur le flanc sud-ouest du Djebel Mazela qui attire l'œil de tout visiteur de Bou Nouara et nourrit l'imagination. Actuellement ce monument cyclopéen est constitué d'un mur de 2 m de hauteur et long de 8 m, bordé à l'est d'une assise de blocs alignés formant un angle droit avec le mur sur une longueur de 4 m, à l'ouest apparaît la même disposition mais sur 8 m de longueur. Les blocs de cette construction sont grossièrement équarris et atteignent des dimensions considérables, le plus grand à 1,80 m de longueur, 1 m de largeur et 0,50 m de hauteur. Les fouilles pratiquées à l'intérieur et à l'extérieur de ce singulier monument n'apportèrent aucun enseignement. La destination de ce monument était vraisemblablement cultuelle; on peut imaginer qu'il servit peut-être d'aire d'exposition mais nous n'en avons aucune preuve.

Les constructeurs des dolmens et des bazinas de Bou Nouara étaient des paysans, comme le prouve leur vaisselle plate, et éleveurs de moutons qui constituaient l'essentiel des offrandes funéraires animales; ils ne semblent pas avoir connu l'opulence à en juger par la pauvreté du mobilier funéraire. Leurs habitations n'étaient certainement pas sur le Djebel Mazela, dont le nom pourrait évoquer d'anciens sacrifices (de la racine berbère *ezlu* : égorger), mais dans la vallée, à proximité de leurs champs. Leurs *mapalia* (gourbis) de terre et de paille ne laissent guère de traces dans des sols cultivés depuis des siècles. L'importance de la nécropole fait pen-



Mobilier des dolmens de Bou Nouara.

ser que ce rassemblement de sépultures était le fait non pas d'un seul groupe résidant dans les parages immédiats mais plutôt de plusieurs clans dispersés appartenant peut-être à une même tribu. Il est très regrettable que le petit nombre de vases conservés ne permette pas de comparer les courbes d'absorption, comme cela a été fait dans l'étude du mobilier céramique de Roknia où l'existence de tels groupes a pu être suggérée grâce à ces comparaisons.

BIBLIOGRAPHIE

- FAIDHERBE Gal, Nécropole mégalithique de Mazela. *Bull. de l'acad. d'Hippone*, t. V, 1868, p. 63-65.
 Id., Les dolmens d'Afrique. *Congr. intern. d'Anthrop. et d'Archéol. préhist.*, 6^e session, Bruxelles, 1872, p. 406-424.

- FÉRAUD L., Monuments dits celtiques dans la Province de Constantine. *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. VII, 1863, p. 214-234 et t. VIII, 1864, p. 108-132.
- JULLIEN Lt., Excursion à la nécropole mégalithique de Bou Nouara. *C.r. du X^e Congr. de l'A.F.A.S.*, Ager, 1881, p. 1135-1137.
- Id., Excursion de M. Henri Martin aux stations mégalithiques des environs de Constantine. *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. XXII, 1882, p. 214-221.
- GSELL S., *Monuments antiques de l'Algérie*, Paris, 1901, t. 1, p. 23.
- RANDALL MAC IVER D. et WILKIN A., *Libyan Notes*, Londres, 1901, p. 81-82.
- JACQUOT L., Quelques dolmens d'Algérie. *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, t. VI, 1909, p. 322-324.
- JOLY A. et JOLAUD L., Ruines et vestiges anciens relevés dans la Province de Constantine, *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. XLIV, 1910, p. 29-34.
- DEBRUGE A. et JOLEAUD L., Contribution à l'étude de la nécropole mégalithique de Bou Nouara, *Rec. des Not. et Mém. de la Soc. archéol. de Constantine*, t. L, 1916, p. 175-186.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961, p. 125-139 et 487-490.
- CAMPS G. et CAMPS-FABRER H., *La nécropole mégalithique du Djebel Mazela à Bou Nouara*, Paris, 1964.

G. CAMPS

B94. BOU NOURA

La fondation de Bou Noura remonterait à 1046 ou à 1048. La destruction de cette ville se situe mal dans le temps, vers 1250-1251; elle aurait été le résultat soit d'une guerre soutenue sans succès contre les autres villes pour un différent avec Melika, soit d'un conflit civil qui aurait entraîné l'exode massif de la population vers Melika. Quoi qu'il en soit la partie haute de la colline, où devait se situer cette ville de Bou Noura, est restée en ruine pendant des siècles, seule la salle de prière de la mosquée, au sommet, étant régulièrement entretenue et repeinte. Le minaret en revanche est resté brisé à mi-hauteur jusqu'en 1983. Cette année-là des travaux ont été entrepris pour le restaurer dans sa hauteur normale et pour rétablir les dépendances de la mosquée (salle des ablutions...). Lors de ces travaux, la porte d'accès à la salle de prière qui se trouvait dans l'axe de la nef centrale a été déplacée et placée dans l'axe de la nef de gauche. Le déplacement de cette porte est curieux.

Bou Noura est une ville qui ne se prévaut ni de rigueur, ni de sainteté. Elle a de tout temps occupé dans la confédération un rang assez modeste.

Y. BONÈTE

B95. BOU TALEB (Monts du)

Le petit massif du Bou Taleb (point culminant le Djebel Afghane, 1 890 m) fait partie de la chaîne des Monts du Hodna qui assure la liaison orographique entre l'Atlas tellien (Monts des Bibans) et l'Aurès. Cette chaîne est formée, du nord-ouest au sud-est, par les Monts des Ouennougha, les Monts des Maadid, le Bou Taleb, les Monts des Ouled Sellem et le Bélezma. Le massif du Bou Taleb, d'environ 30 km de long et de 10 de large, ne possède pas dans cet ensemble une originalité particulière sur le plan structurel ou morphologique. Comme les autres massifs, il présente un relief dissymétrique; l'abrupt tourné vers le sud domine la plaine du Hodna. La structure est simple, c'est un anticlinal de roches crétacées et jurassiques, mais des crêtes dolomitiques du Lias ont été dégagées par l'érosion et se dressent au-dessus des marnes crétacées qui assuraient la couverture aujourd'hui largement disséquée. Le versant nord est moins accidenté et a conservé une couverture rocheuse



Le massif du Bou Taleb entouré de son fossatum (d'après J. Baradez) et les principales voies de transhumance (d'après J. Despois). En hachuré, les zones berbérophones, extension vers l'ouest des dialectes chaouïa.

peu propice à l'agriculture. Au contraire le versant sud, bien qu'abrupt et moins arrosé, offre de plus grandes facilités aux agriculteurs. Aussi est-il plus peuplé et ses habitants étendent leurs cultures sur le Djer, glacis incliné vers la cuvette du Hodna arrosé par des séguia alimentées par des sources ou des dérivations de la Soubella. Le Bou Taleb possède encore d'importants boisements de chênes verts et de pins d'Alep; les cèdres occupent les versants du Djebel Afghane au-dessus de 1 500 m.

Le massif du Bou Taleb est séparé de celui des Maadid par les gorges de l'oued Soubella, qui prend ensuite le nom de Nekhar puis Maghra. Ces gorges pittoresques, étroites et profondes, servent également de limite occidentale aux parlers berbères du groupe chaouïa. Ainsi le Bou Taleb constitue l'avancée extrême vers l'ouest des parlers chaouïas qui sont ici séparés du groupe kabyle par un isthme arabo-berbère étroit de 70 km dont l'axe serait matérialisé par les villes de Sétif, Bordj-bou-Arreridj et M'sila.

Dans l'antiquité le massif du Bou Taleb présentait une autre originalité, celle d'être presque entièrement entouré d'un fossé doublé d'un mur et contrôlé, d'après J. Baradez, par de nombreux ouvrages militaires, tours de gué et *castella*. Ce dispositif est continu au sud, à l'est et au nord, seul la vallée de la Soubella en semble dépourvue. Pour J. Baradez il s'agit d'un *fossatum* appelé localement *Khret Faraoun* (le sillon du Pharaon) de caractère militaire comparable à celui qui existe beaucoup plus au sud. Les recherches plus récentes de J. Soyer permettent de penser que ce *fossatum* n'était pas limité au seul massif du Bou Taleb et qu'il se poursuivait à l'ouest, au moins jusqu'au sud de la ville romaine de Thamallula (ex Tocqueville), entourant peut-être la totalité des Monts du Hodna. Mais les fonctions exactes d'un tel ouvrage demeurent mystérieuses, seule est manifeste la volonté d'entourer le massif par une ligne de défense continue. On peut penser que, comme en d'autres secteurs du limes, le *fossatum* du Bou Taleb avait pour fonction de canaliser pour les contrôler, les déplacements des transhumants vers les deux passages que sont la vallée de la Soubella à l'ouest et celle de l'oued Seggane à l'est; mais ces deux voies sont les seules possibles et ce sont celles qu'empruntent aujourd'hui les troupeaux venus du sud; cela se fait si naturellement qu'on ne voit pas la nécessité d'entourer le massif par un ouvrage continu. On peut croire aussi que ce fossé était destiné à contenir la population du massif et l'empêchait de piller les terres cultivées, mais la population de ce petit massif n'a jamais été assez nombreuse pour constituer une pareille menace contre les centres et les cultures de la plaine de Sétif au nord ou du Hodna au sud.

BIBLIOGRAPHIE

- BARADEZ J., *Fossatum Africae, recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Paris, A.M.G., 1949.
 DEPOIS J., *Le Hodna*, Paris, P.U.F., 1953.
 DESPOIS J. et RAYNAL H., *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest*, Paris, Payot, 1967.
 SOYER J., « Les centuriations romaines en Algérie orientale », *Antiquités africaines*, t. 10, 1976, p. 107-180.

C. EL BRIGA

B96. BOU ZERT (Bni, Ayt Warayn - Aperçu linguistique)

1. — Le parler des Bni Bou Zert (Ayt Bou Sslama) est une des composantes de l'important ensemble linguistique warayni que l'on a défini comme pouvant être rattaché soit au groupe nord (Rif, Bni Iznassen, etc.) (Destaing, 1920), soit au groupe rifain (dialecte zénète) (Boukous, 1979), ce qui revient sensiblement au même. On pourrait nuancer ce propos en affirmant qu'au sein des Ayt Warayn, les Bni Bou Zert assurent une sorte de transition entre la *tamazight* du groupe « beraber » du Moyen-Atlas proprement dit, et les dialectes rifains.

En effet, de part leur implantation dans la zone montagneuse du Chiker et de Bab ou Idir toute proche de Taza, les Bni Bou Zert ont subi immanquablement l'influence linguistique de leurs voisins du sud-ouest et du nord-est. Alors que de légères nuances dans la forme se remarquent par rapport au parler des Ayt Ndhir (Laoust, 1939; Bisson, 1940; Penchoen, 1973) de la région Ifrane-El Hajeb, voire même vis-à-vis de certains sous-parlers waraynis (Ighezrane, Zeruden, etc.), l'observateur ne manquera pas de relever des ressemblances frappantes avec les parlers des Bni Iznassen (Renisio, 1932) et des Bni Bou Snous (Destaing, 1907), ainsi qu'avec la *taqbaylit* des Kabyles.

A vrai dire leur parler constitue un curieux amalgame qui semble provenir principalement de cinq origines :

1. Termes berbères anciens, communs aux autres parlers.
2. Termes berbères propres aux parlers dits « zénètes ».
3. Termes arabes « berbérisés », tout à fait assimilés et dont le sens a parfois évolué.
4. Termes arabes employés tels quels.
5. Néologismes dérivés du français.

Évolution phonétique

1. Contractions

Le parler des Bni Bou Zert se distingue tout d'abord par une très nette tendance à escamoter les sons, se traduisant par des abréviations le plus souvent imputables au débit rapide :

memmis	mmis (fils)
izugur-as	izug-as (il lui conduit)
ggurent akidsen tsednan	ggurent idsen tsednan (les femmes allaient avec eux)

2. Suppression de la voyelle initiale

Le cas de la chute de la voyelle initiale (a) marque une sorte d'atrophie du vocabulaire si l'on s'en réfère aux mots identiques du parler « beraber » :

« beraber »

B.B.Z.

tadunt	dunt (graisse)
ašal	šal (terre)
afud	fud (genou)
aṭṭas	ṭas (seau)

3. Évolution de l'occlusif (k) vers la chuintante (š)

kel	šel (passer la journée)
aksum	ašsum (viande)
takenbušt	tašenbušt (foulard de tête)
asekka	asešša (demain)

4. Passage de (i) ou (y) → (š)

ddunit	ddunšt (monde)
leafit	leafišt (feu)
tagsayt	tagsašt (courage)
taxedmiyt	taxedmišt (coutelas)
(mais, exception, taxenšiyt	taxenšilt (petit sac))

5. Permutation (d) → (t)

rḍel	rṭel (prêter)
iḍudan	iṭudan (doigts)
iḍelli	iṭelli (hier soir)

6. Comportement de (g)

soit disparition de (g) isignu	asinu (nuages)
soit (g) → (y) sgem	syem (élever)
soit (g) → (ž) inebgawn	inižawen (invités)

7. (b) → (m)

adeblež demlež (bracelet)

8. Passage de (h) en (ε). (qah → qae)

x-luwel qae yufa-nneğ lhal di-lweqt-enn nzeddeğ dg-εyn lhelluf = au début, en ces temps-là, nous champions tous à Aïn Hallouf.

9. Chute du (l)

talxatemt texatemt (bague)

10. Évolution gur → ger (chez, auprès de)

11. Passage de (ğ) → (x)

ğifs xafs (sur lui, en lui)

ağ-am ax-am (tiens, f.)

12. Passage de (x) → (ğ) en fin de mot

-nnex nneğ (à nous, de nous)

qqimex qqimeğ (je suis resté)

13. Apparition de ε au passé de certains verbes (bdu) = commencer

ibdaε memmis ummuš itturar akid memmis uğerda : le chaton se mit à jouer avec le souriceau.

Particularités lexicales

1. Évolution lexicale

Le vocabulaire reflète des influences à la fois arabes et « zénètes » :

« beraber »	B.B.Z.
amz	mean (saisir)
ddu/teddu	rah/ggur (aller)
ansa, adğar	amšan (endroit)
awl	mleš (épouser)
hma	baš (afin de)
εayd	dwel (revenir)
annay	yinni (voir)
iri	exs (vouloir)
dği	tura (maintenant)
ixf	azellif (tête)
ayur	tziri (lune)

2. Absence de particule devant la forme d'habitude

tamttut txeddem, argaz ixeddem, tamttut tzeddem, argaz işerrez = la femme travaille, l'homme travaille, la femme va au bois, l'homme laboure.

ma nhelleš tnusent, ur-žennint, ilint dima tentw-asent xf-nneğ = si l'on est malade elles veillent sur nous, elles ne dorment pas, elles sont toujours inquiètes à notre sujet.

3. Emploi de *ttuğ* pour exprimer le passé

indeh išt n-tserdunt ttuğ-t ġer-nneğ tazugg^Wagt = il conduisait une mule rouge que nous avons (cas intéressant de syntaxe berbère, l'adjectif tazugg^Wagt = rouge, étant renvoyé en fin de phrase).

4. Particules de conditionnel : *ma*, *mawur*, *melli*

affirmatif : *ma* tellit tqqimt di-dara = si tu étais assis dans le cercle.

mawur-awn-tqedd i-tmurt ad-šenhezg x-uzellif-inu! = si la terre ne vous suffit pas, je vous porterai sur ma tête!

dubitatif : *melli* ur-iufi lħal lbašt iğeddarn žar lahl-enneğ tawiyen awal i-yeadawn, ili ɛamru ur-dag-nneğ qden irumiyin innša d-lħašt! = s'il ne s'était trouvé parmi les nôtres quelques traîtres pour renseigner l'ennemi, les Européens n'auraient jamais rien pu faire contre nous!

(*ma* et *mawur* sont les équivalents de *meš* et *mš-ur* («beraber») *melli* étant une variante de *mer* ou *mur*).

5. Particule démonstrative de rappel ou d'absence (-*enn* = *ce*, *cet*).

amehbul-enn iqqim di-uxxam ur-itegg šay = ce sixième nigaud resta à la maison à ne rien faire.

6. Pronom relatif (*nn-*, *n-*) avec particule futur *ga-*

Ce *nn-* ou *n-* constitue une forme atrophiée de *nna* = qui (beraber) teqqlen (ħedd *n-ga* yili am nitni d-imeqqran = ils cherchent quelqu'un qui sera du même rang social qu'eux.

ad-aš-yeg lħammam nn-aš ga-ikkxen lusax kter uwama! = je vais te faire un bain public qui va te rendre plus propre que jamais!

7. Utilisation des particules de négation (*uži-*, *uği-* et *il-*)

elaheqqaš nzgid utfeğ uği-din yilli = parce que lors de mon arrivée il n'était pas là. *il-tett tiššin d-eqtran!* = ne mange pas des poux et de l'extrait de goudron! (Chez les Ayt Warayn, *il-* semble jouer le même rôle d'impératif négatif que la forme *ad-ur* en «beraber»).

8. Formation des noms verbaux

Caractérise d'autres parlers mais présente quelques particularités chez les Bni Bou Zert :

bdu	tattut (partage)
meng	amengi (dispute)
nzef	anzaf (défaillance)
umen	tamstumant (confiance totale)
ens	tamensyuft (passage de la nuit)

9. Adverbes

zat = devant; zdeffer = derrière; bla = sans; ħalla = beaucoup; zilš = de bonne heure; al, alaynzi, alenzgi = jusqu'à ce que; mamš, mimš = comment; etc.

10. Conjonctions et locutions conjonctives

neğ = ou bien; nzi, nzgid, nziy = lorsque; waxxa = même si; ula nttat = elle aussi; ass-enn-g = le jour où; etc.

11. Néologismes

Lgrud = garde forestier; senya = signe, impératif; kebbot = manteau; žurnay = salaire d'une journée; etc.

La syntaxe

1. Phrase verbale (schéma de base : verbe + sujet)

partit/lion

iraḥ yizem = le lion s'en alla.

2. Phrases verbales simples (schéma : verbe + sujet + objet direct)

souleva/avisée/sotte

thezz tmigist temhabult = l'avisée souleva la sotte.

envoya/eux/cheikh/chez/gendarmes

iṣift-iten ššix ġer žaḍarmiya = le cheikh les envoya chez les gendarmes.

3. Phrases complexes

commencent/moissonneurs/préparent/têtes-d'eux/pour/ils vont travailler
bdan iššuwaln sužadēn ixf-nseḥ baš ad-xeddmen = les moissonneurs commencent à se préparer au travail.

ixf-nseḥ/m.p. ixfawn-enseḥ

ils entendirent/aux opposants/jusqu'à matin/jour-là/avec eux/ils ont rencontrés
tsellan i-illazziyn ar-šbaḥ wass-enn ay akidsen mirawn = ils avaient seulement entendu parler des opposants le jour où ils les ont rencontrés.
j'envoyais/chez lui/tout simplement/il va venir/il va manger/comme/chasseurs/et/boire
šifteğ ġers uxellas ad-iraḥ ad-ičč am eṣrema d-isew = je l'invitais sans protocole à venir manger et boire comme les chasseurs.

4. Phrase bi-partite

ennemis/que/à-toi/j'ai parlé/arrivèrent/chez nous/moment-là

iēadawn aynn-aš-enniğ xellten-nneğ lweqt-enn = les deux ennemis dont je t'ai parlé sont venus chez nous à ce moment-là.

5. Phrase en tant qu'objet direct de certains verbes

pas/il-pouvait/il-va-sortir

ur-iqedd ad-iffeg = il ne pouvait pas sortir.

refusa/cheval/il-va-boire

yug yyis ad-isew = le cheval refusa de boire.

6. Phrase avec forme participiale après wenn/

qui/est-content/dans-tête-de-lui/il-se-tue

wenn istteazben di-uzellif-ns at-ineğ! = celui qui s'émerveille de lui-même va à sa propre perte!

7. Phrases comportant pléonasmes et/ou redondances

ils-virent/lui/chez lui/un-œil/borgne

innyin-t-ğers / išt n-tiṭ taderğalt = en le voyant ils constatèrent qu'il était borgne.

parla/le-petit/dit-à-eux

isiwl umzzian/inn-asen/ = le plus jeune prit la parole et leur dit.

8. Phrases comportant question adverbiale

comment/à toi/arrivée/jusqu'à/tu-deviennes/âne
 mamš-aš tšar alenzgi tedwliṭ d-ağyul? = comment t'es-tu arrangé pour devenir un âne?
 qu'est-ce/à toi/arrivé/jusqu'à/tu-vas/nudité
 mayn-aš ižran alenzgi teggurt d-arian? = que t'est-il arrivé pour que tu te promènes tout nu?

9. Phrases non-verbales

me-voici/au-dessus
 ha-yi sennež = je suis là au-dessus.
 ba-yahya/chez lui/barbe/et-un/bouc
 ba yahya ġers tamart d-iğ ukterrib = Ba Yahya a une barbe et un bouc.

Conclusion

Le parler des Bni Bou Zert, bien que truffé d'arabismes, n'en conserve pas moins une morphologie syntactique tout à fait berbère, ainsi qu'un vocabulaire où l'on dénombre encore une quantité importante de termes anciens. Grâce à la souplesse d'emploi de la langue berbère ainsi que la faculté d'adaptation de ses locuteurs, c'est un parler qui reste bien vivace. Un observateur averti, possédant déjà les rudiments de la *tamazight* du Moyen-Atlas, doit pouvoir rapidement en saisir les particularités et en repérer les points d'équivalence.

Cette petite étude, qui n'a guère la prétention d'être exhaustive, a été réalisée à partir d'un corpus d'une trentaine de textes recueillis sur une période de deux ans auprès de trois locuteurs différents.

Le parler des Ayt Warayn en général n'a fait l'objet que de rares études; en ce qui concerne celui des Bni Bou Zert, nous n'avons connaissance d'aucune source de documentation. Cependant, des études menées sur des parlers voisins sont signalées dans la bibliographie ci-après.

BIBLIOGRAPHIE

- ABDEL-MASSIH E., *A course in spoken Tamazight*. Ann Arbor, Michigan, 1991.
 BENTOLILA F., *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère. Aït Seghrouchen d'Oum Jéhiba*, Maroc, CNRS, 1981.
 BISSON P., *Leçons de Berbère tamazight*, Rabat, F. Moncho, 1940.
 BOUKOUS A., Le profil socio-linguistique du Maroc, in *Bull. économique et social du Maroc*, Rabat, 1979 (p. 5-31).
 CHAKER S., *Textes en linguistique berbère*, CNRS, 1984.
 DESTAING E., *Étude sur le dialecte berbère des Beni Snous*, Paris, 1907.
 DESTAING E., *Étude sur le dialecte berbère des Aït Seghrouchen*, Paris, 1920.
 DESTAING E., *Dictionnaire Français-Berbère (Dialecte des Beni Snous)* Paris, Leroux, 1914.
 LAOUST E., *Cours de Berbère marocain, Dialecte du Maroc central*, Paris, Geuthner, 1939.
 LAOUST E., *Mots et choses berbères*, Paris, Challamel, 1920.
 RENISIO A., *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, etc. du Rif et des Sanhaja des Sraer*, Paris, Leroux, 1932.
 PELLAT C., *Textes berbères dans le parler des Aït Seghrouchen de la Mouhuya*. Paris, Larose, 1955.
 PENCHOEN T., *Tamazight of the Ayt Nahir*, Los Angeles, Undena, 1973.

M. PEYRON

B97. BOUCLIER

Les populations de l'Afrique du Nord semblent avoir utilisé le bouclier dès le Néolithique. Les Touaregs, jusqu'à une époque récente ont conservé cette arme défensive.

Art rupestre néolithique et de l'Age des métaux

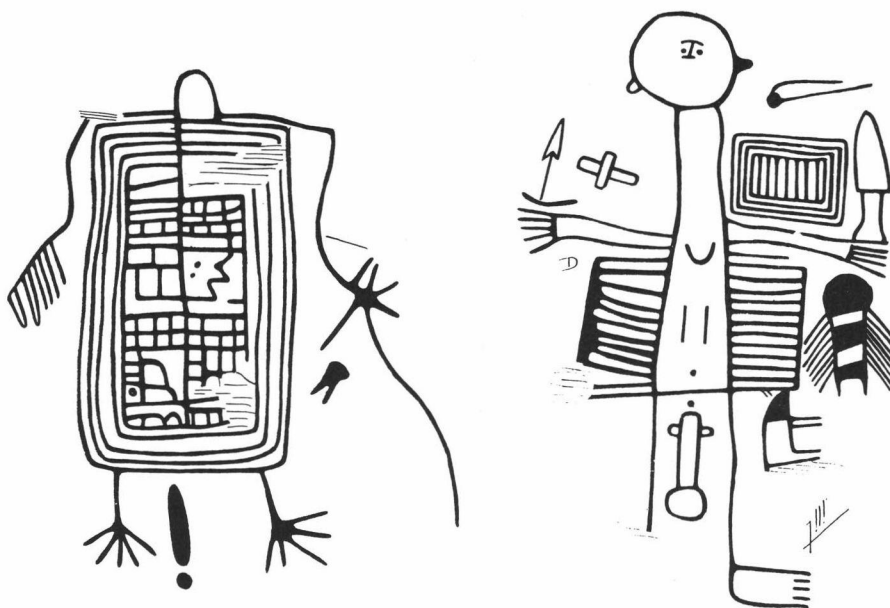
Les plus anciennes représentations de bouclier, ou de ce qui pourrait être un bouclier, apparaissent dans certaines œuvres d'art rupestre du Sud oranais (Merdoufa, Aïn, Marshal, Oued Seffalou) et du Sud marocain (Aït Ouazik), voire du Constantinois (Khanguet el Hadjar, Kef Sidi Salah, Kef Tassenga). Les objets représentés sont de forme oblongue ou rectangulaire; ils ne doivent pas être confondus avec d'autres représentations également oblongues (Oued Dermel, Bou Alem) qui, vu leur position par rapport au corps, semblent être des sacs ou des hottes.

Les représentations sont mieux assurées à l'Age du bronze dans les figurations de l'Atlas marocain. Comme les premières, ces figures représentent des boucliers rectangulaires. Les figurés intérieurs, rectangles emboîtés et motif central de lignes ondées, d'arceaux, de points, laissent penser que ces boucliers étaient faits de roseaux ou d'osiers entrelacés. La légèreté des matériaux employés à la fabrication de ces boucliers, permettait de leur donner de grandes dimensions. La gravure des Azib n'Ikkis 1271 (numérotation de J. Malhomme) montre que de tels boucliers pouvaient cacher le corps du guerrier depuis le cou jusqu'aux mollets. Ce cas paraît cependant assez exceptionnel; les boucliers, généralement gravés à côté du guerrier (Israoul 430, Azib n'Ikkis 1238) sont de mêmes dimensions que celui des gravures du Sud oranais. Ils ne peuvent protéger que le thorax.

Nous avons tout lieu de penser que d'autres boucliers, circulaires, sont contemporains des précédents. Ils furent d'abord décrits comme des « disques ornés » mais leur fonction défensive est confirmée par la fréquence de leur voisinage avec des armes telles que sagaies, poignards, hallebardes, on en connaît même sur lesquels sont fichées des flèches ou des sagaies. Le décor, souvent complexe, représente parfois un umbo ou bouton central. D'autres fois, ce décor semble révéler la structure de ces armes dont certains peuvent être en bois, mais la plupart des décors évoquent des peintures appliquées sur la surface externe du bouclier; des cercles de points semblent représenter un décor clouté. Dans de rares cas c'est la face interne avec l'écharme qui est figurée (Azib n'Ikkis 1241, Talat n'Isk 194). La multiplication des motifs en arceaux à la périphérie n'est pas sans rappeler l'échancrure ou la pseudo-échancrure en V ou en U des boucliers du Bronze final de l'Europe et des régions méditerranéennes. La découverte, à Churchfield (Mayo, Irlande) d'un moule en bois ayant servi à la confection de ces boucliers apporte la preuve qu'ils étaient en cuir. Ce qui est confirmé par l'exemplaire en cette matière découvert dans une tourbière de Clonbrin (Longford, Irlande). Très souvent de petites franges ou des chaînettes en métal sont suggérées à la partie basse de ces boucliers circulaires par une série de traits courts perpendiculaires au bord.

Époque punique et libyque

Pendant toute la durée des temps protohistoriques triomphe le bouclier circulaire. Ses représentations ne sont pas très nombreuses mais suffisamment réparties à travers le Maghreb et le Sahara pour qu'on puisse affirmer son emploi général et exclusif. Il s'agit d'une rondache en cuir particulièrement appréciée des cavaliers, les fantassins utilisent aussi un bouclier circulaire mais plus grand. Les cavaliers qui se protègent à l'aide du petit bouclier circulaire ont comme armes offensives la lance assez longue et plus souvent deux ou trois sagaies (généralement appelés javelots mais la hampe très courte qui permet également de l'utiliser comme arme de poing est bien celle de cette arme spécifiquement aricaine). Les représen-



Guerriers du Haut-Atlas (gravures de l'Age du bronze, d'après J. Malhomme)
porteurs de possibles boucliers rectangulaires.

tations les plus explicites sont, dans le Sud marocain, celles des chasseurs et guerriers à cheval de Tinzouline armés d'une lance ou d'un épéu, et les stèles kabyles du type d'Abizar* qui figurent un dieu cavalier ou un héros armé de deux ou trois sagaies et protégé par un bouclier à large umbo, identique à ceux qui figurent sur d'autres stèles à inscriptions libyques de la région de Sila (Constantine). Dans les gravures du massif de l'Aïr, le guerrier ou la divinité brandit dans une main plusieurs sagaies et tient de l'autre la longe d'un cheval, un minuscule bouclier pend à son épaule. Cette scène est souvent représentée. En examinant ces figurations, aussi bien de Kabylie que du Sahara méridional on ne peut s'empêcher de les rapprocher des indications précises que donnent Strabon (XVII, 3, 7) sur l'équipement habituel des Maures, armés de plusieurs sagaies à large fer et d'un bouclier en cuir d'éléphant.

Une représentation unique, celle qui orne une des parois d'un hypogée (*hanout**) de Kef el Blida (Tunisie), fait connaître un bouclier circulaire de petite taille dont le décor évoque nettement l'échancrure en V des boucliers du Bronze final européen... Il est tenu par un personnage, sans doute une divinité, qui brandit une hache bipenne en sortant d'un navire de style archaïque. Ces différents éléments invitent à dater cette scène d'une époque assez haute, du VII^e siècle vraisemblablement.

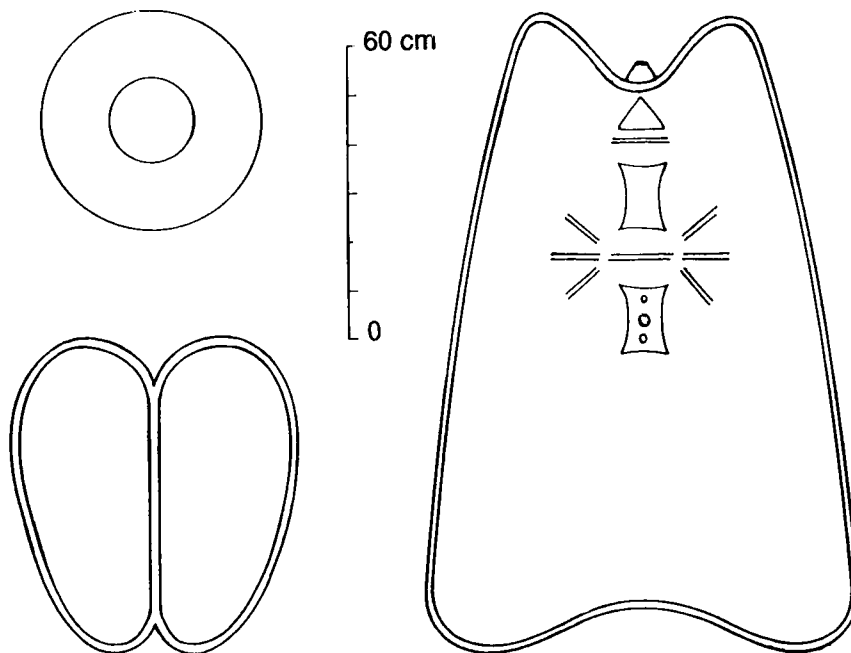
Plusieurs monuments de l'époque punique ou numide offrent des représentations de boucliers utilisés comme motifs architecturaux; ces boucliers circulaires sont tous munis d'un large umbo. Nous citerons ceux qui ornent les quatre faces du mausolée du Khroub (Constantine), ou qui figurent sur certaines stèles puniques d'El Hofra (Constantine), ou de Volubilis (Maroc), les uns et les autres datables du III^e siècle. Sur les stèles d'El Hofra et de Carthage, un autre type de bouclier, ovale celui-ci, est également représenté mais il s'agit là de l'équipement de mercenaires européens. Une alternance de boucliers ronds et de boucliers ovales rythme la frise du sanctuaire ou monument triomphal numide de Chemtou, que l'on date volontiers de Juba I^{er} ou de l'un de ses prédécesseurs, Gauda ou Hiempsal.

Pendant l'époque romaine, les cavaliers maures resteront fidèles à leur armement traditionnel. La colonne trajane représente une charge des cavaliers maures durant

la guerre dacique. Ils montent les chevaux sans bride (ils utilisent l'archaïque collier-frein) et se protègent à l'aide d'un petit bouclier circulaire.

L'adargue médiévale

Le Moyen Age devait faire apparaître un type nouveau de bouclier, l'adargue devenu targe en français, et qui est dérivé de l'espagnol *adargua* lui-même transcrit de l'arabe *daraqqa*. On doit à F. Buttin une étude très détaillée de ce bouclier qui fut très apprécié au Maghreb, en Espagne et dans toute l'Europe occidentale et centrale. La mention la plus ancienne de ce bouclier léger semble être relative à la bataille de Zallaqa (1086) : les soldats noirs de la garde de Yusuf ben Tašfine sont armés de boucliers en cuir de *lamt* d'après le *Kitab al Istiqqa*. Selon Al Idrissi ces boucliers en cuir de *lamt* sont des *daraqqa* d'abord fabriqués à Noul (Oued Noun), dans le Sous, puis à Fès qui organisera leur commercialisation dans tout le monde méditerranéen. On a longtemps hésité sur l'identification de l'animal dont la peau servait à fabriquer ce bouclier. El Békri donne la description suivante : « Parmi les animaux qui habitent le désert on remarque le *lamt*, quadrupède moins grand que le bœuf et dont les mâles ainsi que les femelles portent des cornes minces et effilées... Les boucliers les meilleurs sont faits de la peau des vieilles femelles » (trad. de Slane, p. 274). Jean-Léon l'Africain donne les mêmes renseignements et ajoute que le *lamt* a le poil blanc et les sabots très noirs. Ces descriptions s'appliquent à l'*Oryx leucoryx*, comme l'a montré Th. Monod qui rappelle qu'au Moyen Age, l'oryx occupait une zone étendue à la totalité du Sahara atlantique. Les adargues sont souvent dits « boucliers lamtiens » (Ibn Khaldoun); on a, bien entendu, rapproché ce qualificatif du nom des Lemtouna, puissantes tribus qui occupaient cette région et qui, bien entendu, utilisaient de tels boucliers, mais Th. Monod ne croit pas que les Lemtouna tirent leur nom de celui de l'animal.



Rondache de cavalier libyque, adargue médiévale et bouclier touareg.

L'adargue était composé de plusieurs épaisseurs de cuir collées et cousues ; sans doute prenait-on le soin d'entrecroiser les peaux, comme on le fait des feuilles de contre-plaqué. Cette disposition empêchait les éventuelles déchirures, après un coup reçu par le bouclier, de s'étendre et de s'élargir ; ce qui accréditait la légende que la peau des adargues « cicatrisait ». Il semble bien que le collage et le traitement des peaux d'oryx étaient tenus secrets. C'est dans ce traitement que résidait l'efficacité de ces boucliers. L'adargue possédait deux énarmes que l'on saisissait en même temps d'une main, ce qui tendait la peau et augmentait son élasticité. Tenu d'une main, ce bouclier très léger était manié assez loin du corps, selon une véritable escrime puisque toutes les articulations, du bras, du coude et du poignet étaient libres et pouvaient intervenir dans l'action. A cette légèreté s'ajoutait une autre qualité essentielle, l'élasticité du cuir, qui comme l'explique fort bien Froissard, faisait rebondir des traits aussi efficaces et puissants que les carreaux d'arbalète (*Chroniques*, édit. Buchon, t. I, p. 514 et 533).

La forme de l'adargue subit une évolution dont le terme semble être le bouclier touareg actuel. Les plus anciennes adargues introduites en Espagne par les Almoravides auraient été, selon Buttin, circulaires, comme les boucliers en cuir de l'Antiquité. Ce n'est qu'à partir du XIII^e siècle que les documents iconographiques donnent une forme oblongue à ce bouclier muni d'une échancrure supérieure. Au XIV^e siècle, l'adargue prend la forme d'une coquille bivalve ouverte. Le bouclier touareg, également en cuir d'oryx, en s'allongeant puisqu'il sert à combattre à pied, a conservé les deux échancrures supérieure et inférieure mais, du fait de l'allongement les deux grands côtés sont devenus rectilignes. De l'adargue, dont il est manifestement issu, il a conservé les deux avantages essentiels : la légèreté et l'élasticité ; mais il n'a pas pu résister à l'emploi des armes à feu.

G. CAMPS

Le bouclier touareg

Le bouclier (*Arer*) était la seule arme défensive de tous les Touaregs, aussi bien ceux du Sahara que ceux du Sahel ou des rives du Niger. Il était fabriqué en peau d'antilope oryx (*Ehem*) à l'exception de rares spécimens en peau de girafe ou même de lion. De forme étrange, il était produit par les artisans des tribus du Sahel (Niger et Mali). Tanné et durci par des produits végétaux, notamment de la galle de *Tamarix articulata*, il était très résistant, tout à fait efficace contre les flèches, difficilement entaillé par l'épée, rarement transpercé par la lance. Mais il disparut de la panoplie du guerrier touareg avec l'emploi généralisé des armes à feu ; au milieu du XIX^e siècle chez les Touaregs du Nord, au début du XX^e siècle chez ceux du Sud. Il armait les hommes libres, surtout les nobles qui le portaient pendu par un anneau ou une boucle à la selle de leur monture.

Son avers présentait de nombreuses incisions et gaufrures, des appliques de cuir et d'étoffe, des rivets de cuivre, des applications de couleurs vives. Le motif central, commun à tous ces boucliers nommé *iguyas* (les outardes), devait avoir une valeur magique, prophylactique qui devait protéger le porteur du bouclier pendant le combat.

G. BARRÈRE

BIBLIOGRAPHIE

VOIR « ARMES », *Encyclopédie berbère*, t. IV, p. 888-904.

BOVIS M. et GAST M., *Collections ethnographiques. Album n° 1. Touareg Ahaggar*, Paris, A.M.G., 1953, pl. 1.

- BUTTIN F., « Les adargues de Fès », *Hespéris-Tamuda*, I, 1960, p. 409-451.
 CHENORKIAN R., *Les armes métalliques dans l'art protohistorique de l'occident méditerranéen*, Paris, CNRS, 1988, 420 p.
 DUVEYRIER H., *Les Touareg du Nord*, Paris, 1864.
 FOUCAULD Ch. de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Impr. nat., 1953.
 GABUS J., *Au Sahara, Arts et symboles*, Neuchâtel, 1958, p. 233-237.
 JEAN C., *Les Touareg du sud-est de l'Aïr*, Paris, 1909, p. 239-240.
 LHOUE H., *Les gravures rupestres du Sud-oranais*, Mém. du CRAPE, XVI, Paris, A.M.G., 1970.
 Id., *Les gravures rupestres du nord-ouest de l'Aïr*, Paris, A.M.G., 1972, 218 p.
 Id., *Les gravures du pourtour occidental et du centre de l'Aïr*, Paris, A.D.P.F., 1987, 281 p.
 MALHOMME J., *Corpus des gravures rupestres du Grand Atlas*, Publ. du Serv. des Antiq. du Maroc, t. I, 1959, t. II, 1961.
 MERCADIER G., Essai sur les dessins ornant le bouclier targui. *Bull. de liaison sahar.*, 1951, p. 33-36.
 NICOLAS F., *Tamesna, les Ioullemeden de l'Est*, Paris, 1950, p. 124-126.
 SOUVILLE G., « Disques et représentations énigmatiques sur les gravures rupestres du Haut Atlas, Essai d'interprétation et de datation », *L'Anthrop.*, t. 94, 1990, p. 569-576.

B98 BOUÏA (nécropole et habitat), Maroc

Le jbel Bouïa est situé sur la rive droite de l'oued Rheris à 10 km à l'ouest-nord-ouest d'Erfoud. Il s'agit d'un petit massif calcaire orienté du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Ce relief « appalachien » est isolé dans la plaine du Tafilalet.

Cette position dominante a favorisé l'installation d'un habitat fortifié; les côtés ouest et sud se terminent par une falaise abrupte, les côtés est et nord-est par un ravin profond, donc facilement défendables. Des fortifications ont renforcé les points faibles, le long du ravin et au sud. Il s'agit d'un mur d'enceinte en grandes dalles calcaires, soit à double parement de pierres verticales avec remplissage à l'intérieur, soit formé par un entassement de pierres sèches.

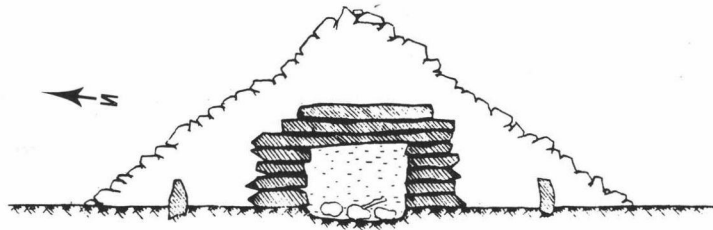
A l'intérieur de l'enceinte se trouvent des restes de constructions carrées ou rectangulaires voire demi-circulaires ou trapézoïdales, généralement isolées et ne s'appuyant pas à l'enceinte. Les murs conservés sont à double parement avec remplissage de terre et de cailloutis.

Lors de ses prospections, Y. Bokbot a recueilli de l'industrie préhistorique, de nombreuses meules brisées et une très abondante céramique modelée, grise ou rouge; les formes sont variées : grands vases sphériques, jattes cylindriques ou carénées, grands plats.

Cet habitat domine une importante nécropole groupant près de 1 200 tumulus, disposés en chapelets parallèlement aux crêtes ou entre les thalwegs mais jamais en plaine.

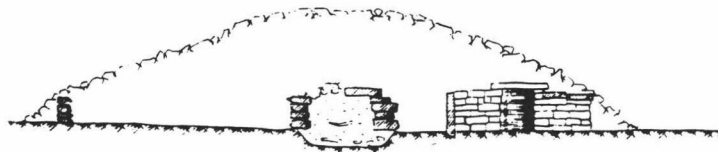
Les tumulus sont généralement de petites ou moyennes dimensions (4 à 8 m de diamètre) et de forme conique. D'autres, moins nombreux sont circulaires (10 à 15 m de diamètre), en tronc de cône aplati. Plus rares sont les grands monuments carrés ou rectangulaires (10 à 15 m de côté). Dans ces deux dernières catégories, les tumulus sont accompagnés d'un mur d'enceinte continu; très fréquemment, se trouvent à proximité de la construction principale, un assemblage arrondi ou carré de pierres qui servait sans doute de table d'offrande.

Trois tumulus ont été fouillés en 1957 par A. Camus et J. Margat. L'un est un amoncellement de pierres recouvrant une chambre funéraire rectangulaire construite en larges dalles; la tombe était légèrement creusée. Dans les deux autres, la chambre funéraire est également construite en dalles, avec un creusement à la base; elles sont accompagnées d'une chambre ouverte à l'est mais sans aucune communication avec la tombe; une de ces deux chambres (ou « chapelle ») est accompagnée de diverticules, selon un plan cruciforme. Ces chambres sont couvertes de dalles. Il s'agit de tumulus à chapelle que l'on retrouve en Algérie (Negrine), en

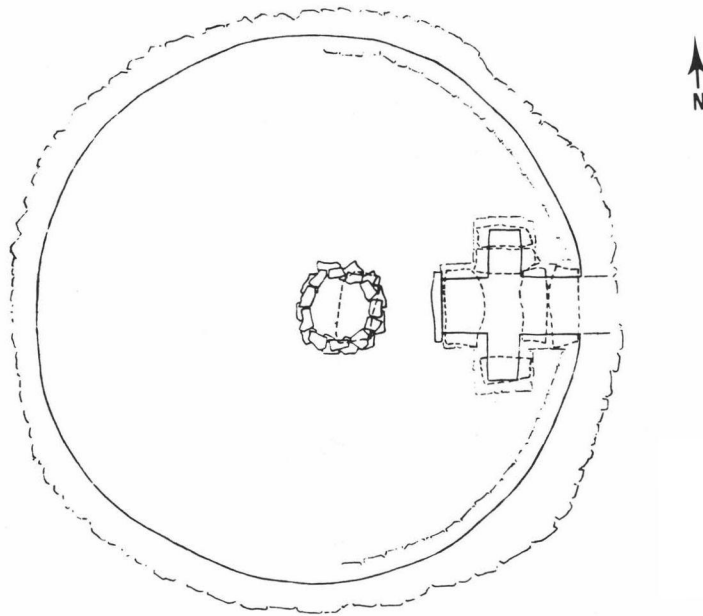


Tumulus à caisson, le type le plus commun à Bouïa, (d'après J. Margat et A. Camus).

Mauritanie et dans plusieurs autres sites du Sahara occidental ainsi qu'à Beraber et Taouz, au Tafilalet. Les parois extérieures des tumulus comme celles des chapelles sont bien appareillées et permettent de les rattacher au groupe des bazinas.



a



b

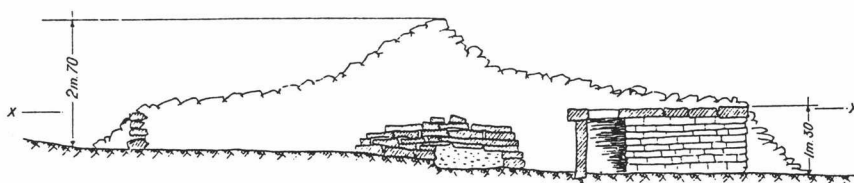
Tumulus à chapelle de plan circulaire (d'après J. Margat et A. Camus).

Les tombes paraissent individuelles; les restes anthropologiques ne sont pas très éloignés de l'homme de Mechta-el-Arbi.

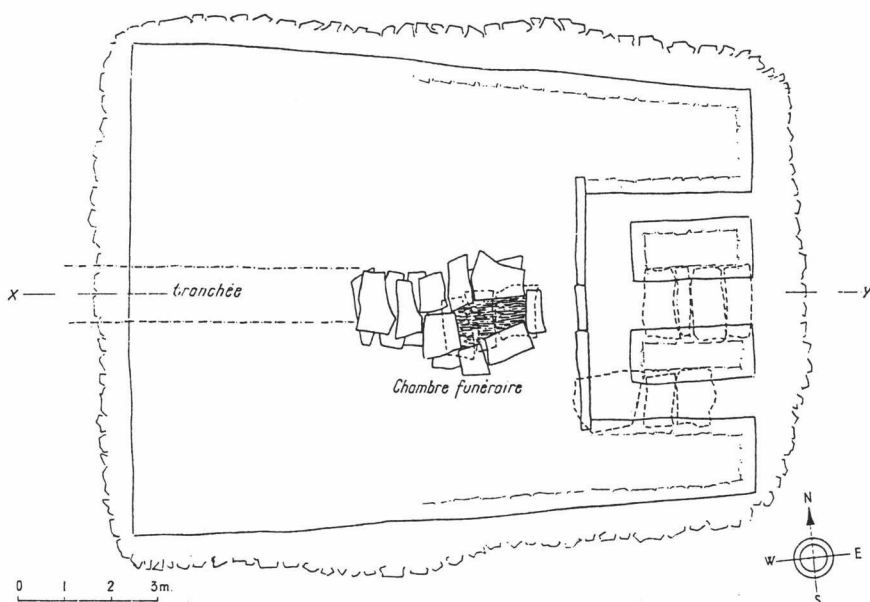
Le mobilier recueilli est peu abondant : perles de calcédoine, objets sans doute de parure en cuivre relativement pur (Souville G., « Récents analyses d'objets en métal trouvés au Maroc », *Congr. préhist. Fr.*, C.-R. 18^e session, Ajaccio, 1966 (Paris, 1966), p. 275-279) ou en bronze. Parmi ceux-ci, les boucles d'oreille à pois trahissent une influence ou une tradition punique (cf Jodin A., « Bijoux et amulettes du Maroc punique », *Bull. Archéol. marocaine*, t. 6, 1966, pp. 79-80).

Ces tumulus à chapelle montrent l'existence d'un culte funéraire très développé avec sans doute des rites d'incubation associés à ce culte; les diverticules des « chapelles » facilitaient ces rites. La présence d'auge en pierre permettait des libations.

COUPE



PLAN



Tumulus de Bouïa à chapelle de plan rectangulaire (d'après J. Margat et A. Camus).

Ces monuments semblent dus aux Gétules et pourraient être datés entre le premier siècle av. J.-C. et le cinquième siècle après.

BIBLIOGRAPHIE

- MARGAT J. et CAMUS A., « La nécropole de Bouïa au Tafilalt », *Bull. Archéol. marocaine*, t. 3, 1958-1959, p. 345-370.
 CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, 1961, p. 180-186.
 SOUVILLE G., « Los monumentos funerarios preislámicos de Marruecos. Ensayo de clasificación y distribución », *Ampurias*, t. 30, 1968, p. 52-53.
 CAMPS G., « Les tumulus à chapelle du Sahara protohistorique. Tombes-sanctuaires des Gétules », *Ann. litt. Univ. Besançon* (Hommages à J.-P. Millotte), t. 299, 1984, p. 561-572.
 BOKBOT Y., *Habitats et monuments funéraires du Maroc protohistorique*, Aix-en-Provence, 1991, Thèse de doctorat, multigraphié.

G. SOUVILLE

B99. BOULIFA (Si Amar ou Saïd)

Né vers 1865 à Adeni (Irjen — Grande Kabylie), Boulifa appartient à une famille maraboutique modeste (d'où le « Si » de son nom). Boulifa est son nom patronymique à l'État Civil (français); en kabyle sa famille s'appelle At Belqasem u Aemer : il est donc Amar fils de Saïd des Aït Belkacem ou Amar. Il est orphelin très jeune, mais a la chance d'être apparenté par sa mère à la puissante famille de notables caïdaux de Tamazirt, les Ameer. L'oncle maternel fait donc scolariser son neveu orphelin à la toute première école ouverte en Grande Kabylie (1875), pour laquelle les candidats étaient alors rares. Ce concours de circonstances va être déterminant pour le restant de sa vie puisqu'il s'engage rapidement dans la carrière d'instituteur, la seule voie de promotion qui pouvait alors s'offrir à un jeune Kabyle d'origine modeste. Il est d'abord moniteur adjoint à Tamazirt, puis après un stage à l'École Normale de Bouzaréah (1896), instituteur adjoint. D'après les documents — très incomplets — qui nous ont été remis par sa famille, il ne serait nommé instituteur primaire public qu'en 1922. A partir de 1890, il devient répétiteur de berbère à l'École Normale, puis en 1901, à la Faculté des Lettres d'Alger. Il participe à la mission Ségonzac au Maroc (fin 1904-1905) d'où il ramène ses *Textes berbères de l'Atlas*.

Dans son testament, daté du 20 octobre 1914, Boulifa se présente comme « professeur de berbère » à l'École Normale et à la Faculté des Lettres d'Alger, ce qui laisse supposer qu'il a pu accéder au rang de Chargé de Cours de l'Université. C'est du reste avec ce titre qu'il signe un article de 1923 (cf. bibliographie n° 7). Il prend sa retraite en 1929 et meurt le 8 juin 1931 à Alger (Hôpital Mustapha). Il est enterré au cimetière de Bab-el-Oued (Alger).

Pendant la guerre d'indépendance, l'ensemble de sa bibliothèque (qui, d'après les souvenirs des membres de sa famille, était considérable) et de ses documents, entreposés dans une petite maison à l'écart du village d'Adeni sont détruits dans un incendie. Sa famille a pieusement rassemblé les quelques rares papiers qui avaient échappé au feu, parmi lesquels figurent son testament, quelques documents administratifs relatifs à sa carrière, et un cahier de notes du voyage au Maroc.

Boulifa a été un berbérisant prolifique; il s'est intéressé — c'était d'abord un enseignant de berbère — principalement à la langue. Et il a pris très au sérieux sa fonction de pédagogue puisqu'il a élaboré la première véritable méthode d'enseignement (complète) de kabyle, fondée, avec plusieurs décennies d'avance, sur les principes de la pédagogie dite « directe » des langues. Antérieurement à Boulifa, on ne disposait que de grammaires descriptives très classiques, à la vocation pédagogique

limitée. Mais il s'est également activement penché sur la littérature et l'histoire de sa région natale.

L'apport scientifique de Boulifa, dans toutes les matières auxquelles il s'est intéressé, a été et reste important, même si ses formulations et son style datent, même si ses options personnelles détonnent parfois — par rapport à son époque et encore par rapport à la nôtre où il ne fait toujours pas bon parler du Maghreb d'un point de vue berbère! — et peuvent agacer certains. Son œuvre est à la fois un témoignage interne varié, d'une grande précision, sur sa société et un acte de foi et d'amour pour la langue et la culture berbères.

Boulifa est l'auteur de :

Ouvrages :

1. *Une première année de langue kabyle (dialecte zouaoua)*. A l'usage des candidats à la prime et au brevet de kabyle, Alger, Jourdan, 1897, 2^e édit., 1910, 228 p.
2. *Recueil de poésies kabyles (texte zouaoua)*, précédé d'une étude sur la femme kabyle et d'une notice sur le chant kabyle (airs de musique), Alger, Jourdan, 1904, XCII p. + 555 p. Cet ouvrage vient d'être réédité par T. Yacine, Alger, Awal, 1990, 236 p.
3. *Méthode de langue kabyle (cours de deuxième année)*. Étude linguistique, sociologique sur la Kabylie du Djurdjura. Texte zouaoua, suivi d'un glossaire, Alger, Jourdan, 1913, VII-XX p. + 544 p. [345 p. de textes kabyles + glossaire : p. 347-540]. Le glossaire a fait l'objet d'un tirage part sous le titre *Lexique kabyle-français*, Glossaire extrait de la deuxième année de langue kabyle, Alger, Jourdan, 1913, X + 174 p.
4. *Textes berbères en dialecte de l'Atlas marocain*, Paris, Leroux, 1908, IV p. + 388 p. + XXX p. [dialecte tamaziɣt : textes, traductions, observations grammaticales et glossaire].
5. *Le Djurdjura à travers l'histoire (depuis l'Antiquité jusqu'à 1830)*. Organisation et indépendance des Zouaoua (Grande Kabylie), Alger, Bringau, 1925, 409 p. + annexe arabe (10 p.) + 1 carte.

Articles et mémoires :

1. «Mémoire sur l'enseignement des indigènes de l'Algérie (réponse à une critique parlementaire)», *Bulletin de l'Enseignement des Indigènes*, Alger, Jourdan, 1897.
2. «Le Kanoun d'Adni, texte et traduction avec une notice historique», in *Recueil de Mémoires et de textes, XIV^e Congrès International des Orientalistes*, Alger, 1905, Paris, Leroux, p. 151-178 [le texte kabyle est repris dans *Méthode de langue kabyle (cours de 2^e année)*, p. 15-27].
3. «Manuscrits berbères du Maroc», *Journal Asiatique*, 10/6, 1905, p. 333-362.
4. «L'inscription libyque d'Ifir'a», *Revue Archéologique*, (Paris, PUF), LIII/2, 1909, p. 387-415.
5. «Nouveaux documents archéologiques découverts dans le Haut Sébaou (Kanoun)», *Revue africaine*, LV, 1911, p. 16-41.
6. «Nouvelle mission archéologique en Kabylie», *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, Paris, 1912, p. CCXXII-CCXXIII.
7. «Le Kanoun de la zaouïa Sidi Mansour (Aïth Djennad)», *Mélanges René Basset*, t. I, Paris, Leroux, 1923, p. 79-86. [Le document complet est repris en annexe dans *Le Djurdjura à travers l'histoire*].

Il est également annoncé sur une page intérieure du *Djurdjura à travers l'histoire* (1925) une étude intitulée : «Trésors magiques de Kabylie», *Revue africaine*, mais elle ne semble pas avoir paru (du moins dans la *Revue africaine*).

Jean Déjeux (1984) mentionne aussi dans sa notice un inédit : *Journal de route (Mission Ségonzac), hiver 1904-1905. Exploration du Maroc (Bled es-Siba)...*, 362 p.

Sa famille ne nous a jamais parlé de l'existence d'un document aussi complet mais

elle nous a remis un cahier (original) — que nous avons publié dans le numéro 44 de la *ROMM* (1987) — et qui doit appartenir à cet inédit. Si ce document existe encore, il serait donc à rechercher.

BIBLIOGRAPHIE

- CHAKER S., « Documents sur les précurseurs : deux instituteurs kabyles : A.S. Boulifa et M.A. Lechani », *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, 44, 1984, p. 95-115.
 DEJEUX J., *Dictionnaire des auteurs maghrébins de langue française*, Paris, Karthala, p. .
 REDJALA M., « Un prosateur kabyle (Saïd Boulifa) », *Littérature orale arabo-berbère*, 4, 1970, p. 79-84.

Sur la mission Ségonzac :

- SÉGONZAC Marquis de, *Au cœur de l'Atlas. Mission au Maroc (1904-1905)*, Paris, Larose, 1910, 794 p., 177 phot., 16 cartes.
 Id., *Itinéraires au Maroc (1904-1905)*, Paris, 1910 (5 cartes).

S. CHAKER

B100. BOURGOU (Henchir, mausolée)

Henchir Bourgou (ou Borgou) est un lieu-dit situé au nord de la route de Houmt Souk à Midoun, dans l'île de Jerba, à 12 km de la première localité, à 2,5 km de la seconde et à environ 3 km de la mer. Le site fut occupé dès le IV^e ou III^e siècle avant J.-C. ; il l'était encore au IV^e siècle après J.-C. ; c'est au sud du site archéologique, dont le rayon est de 700 m environ, que se situe le mausolée qui fait l'objet de cette notice.

Ce mausolée fut mentionné pour la première fois au début du XIX^e siècle par Abou Ras el Jerbi qui crut qu'il s'agissait des restes d'une fortification de la ville antique de « Brigou ». En 1862, Y. Guérin visite la ville de « Borgho » et mentionne brièvement « un pan de mur encore debout, lequel est bâti avec de magnifiques blocs parfaitement appareillés » ; Brulard reprend cette description sommaire en 1885. Il faut attendre 1903, pour que soient confiés par la Direction des Antiquités, au contrôleur civil Barué qui en avait fait la demande, les premiers travaux de dégagement. Barué fut le premier à reconnaître « un immense mausolée sur plan carré qui paraît avoir été surmonté par une pyramide à degrés ». Cette description inexacte est inspirée par les mausolées algériens du Médracen et du Tombeau de la Chrétienne auxquels l'auteur rattache expressément ce monument.

Après cette première campagne Henchir Bourgou abandonné aux déprédations diverses, en particulier à celles des préleveurs de pierres et de crampons en plomb, sombre quelque peu dans l'oubli. Ce n'est qu'en 1981 que furent entrepris de nouveaux travaux sous la conduite J. Akkari-Weriemmi. Le dégagement complet de la face ouest du monument où s'ouvrait le couloir d'entrée, permit de retrouver le sol vierge. Ce dégagement fit découvrir de nombreux emplacements de crampons logés sur les faces d'attente des blocs de chaque assise. Le mausolée a beaucoup souffert de la recherche systématique du métal. Lors de ce dégagement il n'a été trouvé aucun reste de colonne auquel Barué, peut-être influencé par la comparaison avec le Médracen, fait allusion dans sa description du mausolée. Maintenant qu'il est dégagé, le mausolée d'Henchir Bourgou révèle son véritable plan. Ses dimensions extrêmes actuelles sont 4,52 m de haut, 9,5 et 9,7 de largeur. Son soubassement est un polygone hexagonal aux côtés alternativement rectilignes et concaves. Les côtés rectilignes mesurent 4,32 m, de même que les cordes des côtés concaves, dont le développement mesure 5,40 m. Dans la face ouest s'ouvre le couloir à ciel ouvert dont le bâti dépasse la façade du monument. Ce couloir est d'une longueur

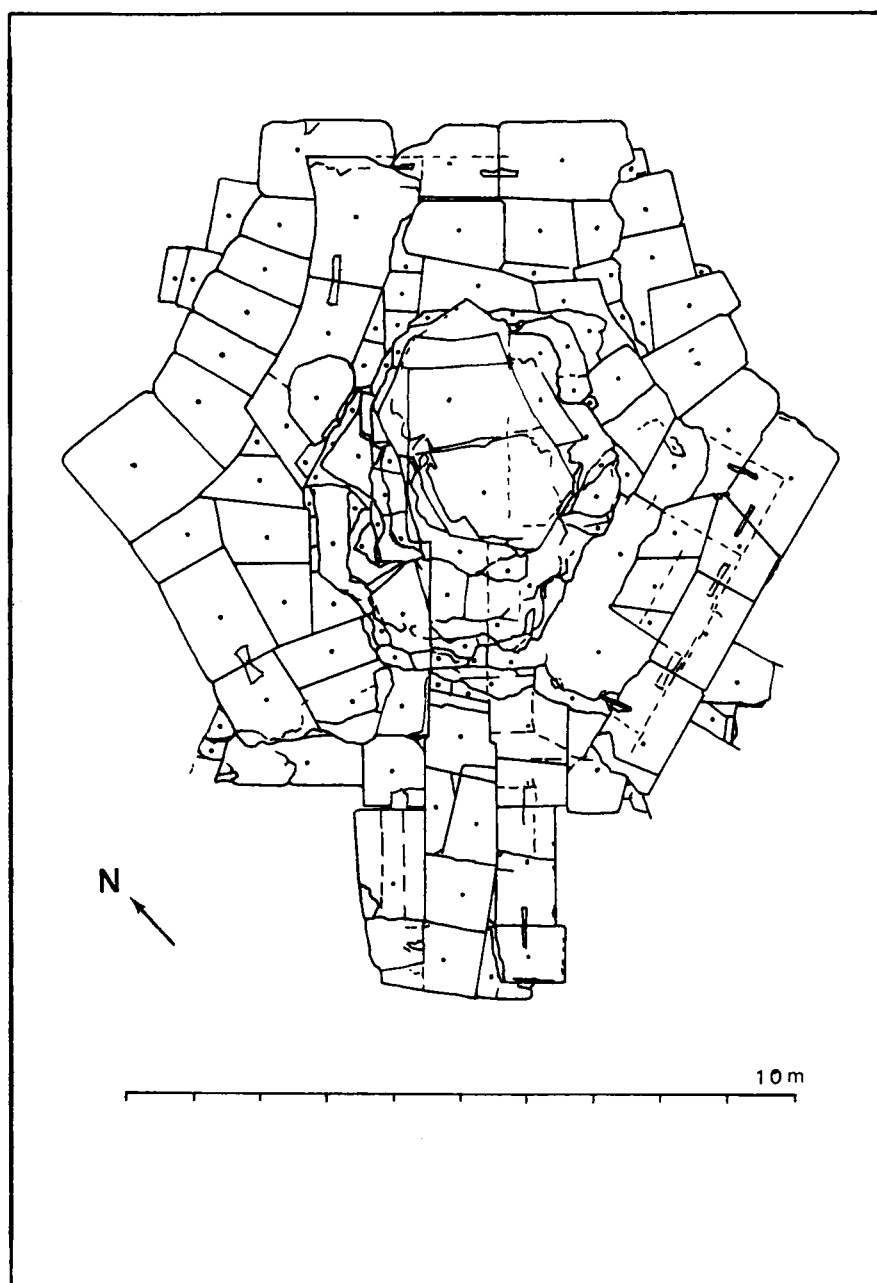


Le mausolée d'Henchir Bourgou (Jerba).



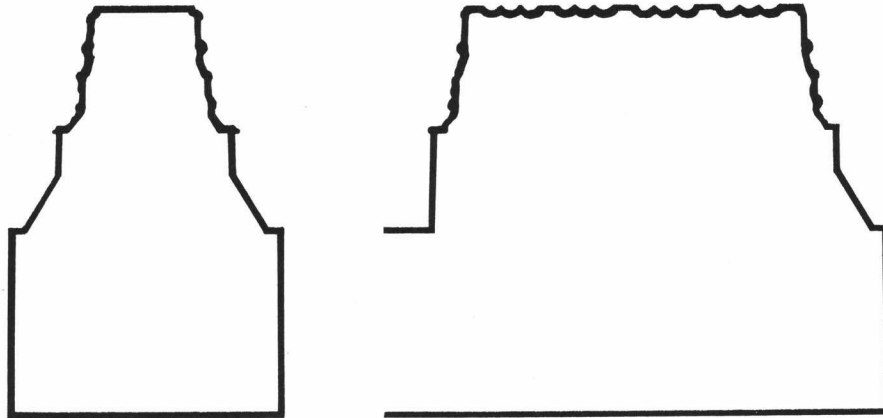
Henchir Bourgou, partie supérieure et plafond de la chambre funéraire.

totale de 3,50 m et d'une largeur de 1,08 m, il se poursuit par une antichambre couverte de 0,40 m de haut et de 0,82 m de largeur qui, à 3 m de l'entrée, donne dans la chambre funéraire. Cette chambre, située exactement dans l'axe de l'édifice, a un plan rectangulaire de 2,56 m sur 1,51 m; elle est particulièrement haute puisque le plafond se trouve à 2,20 m. Ses parois sont composées de quatre assises de blocs dont l'épaisseur varie de 43,5 cm à 50,8 cm, leur longueur oscille entre

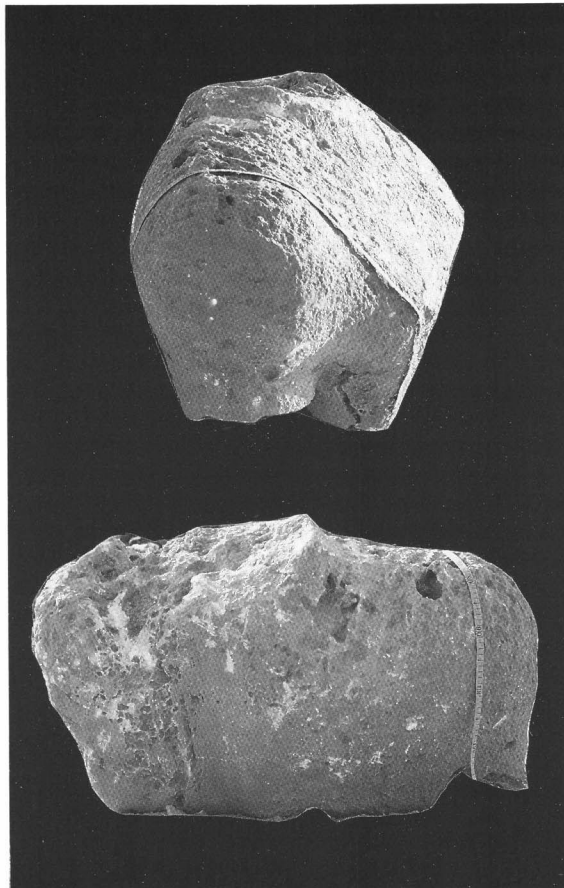


Plan du mausolée.

1 et 2 m. L'intérêt de cette chambre réside surtout dans le décor architectural qu'a reçu son plafond. Celui-ci est constitué de deux dalles parfaitement jointes qui portent un décor inspiré de l'architecture en bois; ce décor en relief imite une couverture en troncs de palmiers sciés longitudinalement et posés alternativement à plat et sur l'autre côté; plus exactement de bandes plates isolées alternes avec des séries de trois bandes en relief arrondi. Cette transposition en dur des plafonds en tronc d'arbres est connue dans le monde hellénistique (hypogées de Neapaphos, en Lydie



Coupes transversale et longitudinale de la chambre funéraire.



Fragments de statue de style égyptisant : épaule droite et dos.

par exemple), mais les architectes du mausolée d'Henchir Bourgou ont pu s'inspirer directement des techniques de construction utilisées dans le pays même. On sait que le Medracen* possède un plafond en troncs de cèdre sur toute la longueur de sa galerie intérieure et que la chambre funéraire du monument caché par le tumulus de Sidi Sliman* du Rharb (Maroc) avait une couverture en troncs de thuya. Ce genre de couverture est encore largement répandu dans toutes les régions méridionales du Maghreb.

Les parois de la chambre portent une lourde corniche qui occupe les deux assises supérieures des quatre côtés. La hauteur de la corniche est de 1,20 m, c'est-à-dire qu'elle correspond à plus de la moitié de la hauteur. Elle compte six éléments, un fâsce et une cimaise alternant deux fois puis deux pans coupés qui sont en encorbellement au-dessus des assises inférieures. De telles corniches existent fréquemment aussi bien dans les sépultures libyques, telles que les haouanet, que dans les tombes puniques à puits, comme à Ksour es-Saf. Leur origine punique ne fait aucun doute.

Le plan du mausolée d'Henchir Bourgou est original, il ne se retrouve avec de légères variantes que dans deux autres monuments funéraires, le tumulus B du Sabra-tha en Tripolitaine et le mausolée de Beni Rhenane à Siga à l'extrémité occidentale de la Maurétanie Césarienne. Ces deux monuments datent des III^e et II^e siècles et c'est à cette époque (et plus vers la fin du III^e siècle) que doit appartenir aussi le mausolée d'Henchir Bourgou. Lors du dégagement du monument, une importante quantité de tessons de poterie préromaine fut trouvée, en particulier de la céramique campanienne du III^e siècle ainsi qu'un buste archaïque de style égyptisant qui avait pu appartenir au décor du mausolée.

BIBLIOGRAPHIE

- ABOU RAS EL JERBI M., *Mu'nis al Ahibba fi Akhbar Jerba*, Tunis, publ. de l'I.N.A.A., 1960, p. 77.
 BARUÉ, *Compte-rendu de la marche du Service des Antiquités de Tunis*, 1903, p. 26.
 GUÉRIN V., *Voyages en Tunisie*, 1862, t. 1, p. 214.
 LÉZINE A., *Architecture punique*, P.U.F., publ. de l'Université de Tunis, s.d.
 SELMI-LONGERSTAY M., « Les haouanet de Kroumirie et des Mogods », *Archaeologia, Dossier d'histoire et d'archéologie*, 1982-1983, p. 10-15.
 CAMPS G., « Nouvelles observations sur l'architecture et l'Age du Médracen, mausolée royal de Numidie », *Compte rendu Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1973, p. 470-517.
 WERIEMMI-AKKARI J., « Un témoignage spectaculaire sur la présence libyco-punique dans l'île de Jerba : le mausolée de Henchir Bourgou », *REPPAL*, 1, 1985, p. 190-196.

J. AKKARI-WERIEMMI

B101. BOUSE (afertit / ifertiten (K.) tiferkit / tiferkitin (T.) temeryit / timeryitin (T.)

La fiente de bœuf, de vache, est chargée de valeurs bénéfiques aux multiples connotations en Afrique du Nord. Les excréments des bœufs, vaches et veaux, ruminants herbivores n'ont jamais été frappés d'interdit comme ceux du chien, ou de certains animaux sauvages qui sont omnivores : le chacal, le renard, l'hyène. Le bœuf et la vache, animaux domestiques qui vivent dans l'intimité de l'homme, sont la source de multiples profits : lait, viande, peaux, poils, corne, os. Leur fiente enfin, sert à différents usages qui varient selon les lieux, les modes de vie, les besoins des populations, mais aussi en fonction de la présence plus ou moins importante de ces animaux.

L'usage le plus fréquent et le plus généralisé des bouses de vache s'affirme en agriculture. Chaque année, à l'automne, les cultivateurs de plaines ou de mon-

tagnes savent fumer leur terre à blé ou leurs arbres, préparer leurs carrés de maraîchage en mélangeant la terre au fumier des animaux domestiques (vaches, moutons, chèvres mais aussi chevaux, volailles) qu'ils répartissent et dosent suivant les espèces et l'état du produit (frais ou sec, fort ou faible). La bouse de vache est reconnue comme la plus légère quand elle est recueillie sèche à l'extérieur de l'étable.

Elle est utilisée aussi dans la préparation des moellons de terre séchée (*banco*, *toub*, adobe) en climat sec pour la construction des maisons, et pour comater les murs de roseaux et de branchages des huttes (*gourbis*) en évitant ainsi les retraits de l'argile qui se fendille en séchant. Dans cette préparation en l'absence de bouses de vache, on peut utiliser la balle des céréales (dépiquées par foulage) ou toutes sortes de débris végétaux qui soient suffisamment fins. Sur le tas de terre légèrement argileuse, malaxée en pâte abondamment mouillée, l'on ajoute une quantité de bouses ou de paille équivalente à environ un sixième du volume total.

Suivant cette même technique on prépare aussi les aires à battre* ou les sols des maisons, en augmentant la proportion de bouses et de paille pour obtenir une surface qui, une fois séchée, résiste bien aux pressions et ne craque plus sous les pieds. Car elle est armée de ces milliers de petites fibres végétales qui assurent la souplesse du matériau. La surface peut être embellie à l'aide d'agile rouge ou blanche, en pâte frottée à l'aide d'un galet lisse ou d'un cul de bouteille. Les maisons à toits



Galettes de bouse séchant sur un lit de paille. Au premier plan petits agglomérats de bouse et de paille servant d'allume-feu. Aïn Soltane, région d'Eleulma. (Photo M. Gast).

plats de l'Atlas marocain, de l'Aurès, ou du Sahara peuvent recevoir aussi ce type de mortier pour mieux résister aux intempéries.

Dans les milieux montagnards ou de plaine, pauvres en bois de chauffage, la bouse de vache retraitée en grosses galettes séchées sur les murs de pierres est un combustible très apprécié. Bien que l'étude ethnographique de la technique de préparation de ces galettes semble n'avoir jamais été faite en Afrique du Nord, on peut estimer qu'elle est semblable à celle, minutieusement décrite par Mme F.D. Champault au Yémen, et à laquelle nous empruntons ces informations.

Dans un trou rocheux d'environ un mètre de large et de 80 cm de profondeur, on entasse des bouses de vaches ramassées sur le parcours des animaux ou à l'étable, qu'on mélange à de la balle de céréales (blé, orge) et des débris de paille. On foule avec les pieds ce mélange auquel on rajoute progressivement de l'eau de façon à obtenir une pâte homogène. « Deux grosses poignées de pâte prélevée sur le stock sont d'abord roulées sur la roche, tassées sur la provision de paille hachée disposée à proximité immédiate, aplatie en forme de galette et aussitôt plaquée sur le mur familial le plus proche » (Champault 1978. p. 81). Une part de ce fumier est réservée aux « allume-feu » qui sont des petites boulettes serrées dans une main et que l'on fait sécher ainsi. Deux jours de ramassage permettent de constituer une provision de 20 à 22 kg de bouses sèches.

Le stockage de ce combustible permet d'éviter les aléas dus à l'indisponibilité de la femme pour aller récolter du bois, ou en cas de maladie, d'intempéries, etc.

Comme combustible, le crottin de dromadaire (*uqid, ougid*) remplace la bouse de vache en région dunaire. Que ce soit dans l'erg de Bilma, dans l'Oued Souf ou l'Oued Ghir, l'erg occidental, les populations qui ne peuvent compter uniquement sur l'apport en bois et en feuilles sèches des palmeraies et de l'environnement saharien, récoltent précieusement les crottes de chameau où qu'elles soient. Les femmes guettent parfois le passage des grandes caravanes à quelque distance de leur village et se précipitent avec leur couffin pour le remplir des crottes fraîches laissées par les animaux. Ces crottes une fois séchées sont brûlées directement dans



Galettes de bouses appliquées sur les parois d'une étable.
Région d'Aïn Kebira (Petite Kabylie).

le foyer, sans aucune préparation préalable, telles des boulettes de charbon. Nulle part nous n'avons observé le malaxage de crottes de chameau.

Il est difficile d'évaluer aujourd'hui les aires d'usage de la bouse de vache comme combustible en Afrique du Nord et en pays berbère. D'une façon générale dans toutes les zones montagneuses où la vache est présente, on utilise plus ou moins la bouse comme combustible. Nous avons constaté maintes fois aussi son usage, il y a vingt ou trente ans, dans les plaines du Tell et au Sahara, bien que la littérature soit, sur ce sujet, fragmentaire ou muette. Avec la popularisation des fourneaux à pétrole et à gaz, ces emplois considérés comme archaïques, sont en voie de disparition.

La bouse de vache et le crottin d'âne sont utilisés aussi comme cataplasmes appliqués sur les abcès non encore éclatés ou dans les cas de furonculose atteignant tout le corps. Cette thérapeutique ancienne n'est guère utilisée aujourd'hui, mais il nous a été donné de la constater au Sahara central (Hoggar) en 1953.

Les usages concernant la teinturerie dits « bain de bousage » et *l'onguent de Saint Fiacre* (mélange égal de terre et de bouse pour garnir l'emplacement des greffes des arbres fruitiers) ne semblent pas avoir été pratiqués en Afrique du Nord.

En revanche, la bouse est quelquefois utilisée comme support d'opérations magiques comme celles décrites par Slimane Rahmani à Cap Aokas, pour obtenir plus de beurre. La femme qui désire « capter » le profit d'une vache « ... suit le bétail et ramasse de la bouse de vache avec les deux premiers orteils du pied droit, en disant "je ne prends pas de la bouse de vache, c'est du beurre que je reprends" ».

De retour à la maison, elle frotte avec cette bouse le dessous de la terrine et elle dit : « c'est du beurre que je reprends, ce n'est pas de la bouse que je frotte » (S. Rahmani, 1936 : 21).

BIBLIOGRAPHIE

- CHAMPAULT D., « L'économie du lisier. Une technique féminine au nord Yémen », *Objets et Mondes*, t. 18, 1-2, 1978, pp. 79-84.
 MERCIER M., *La civilisation urbaine au Mzab*, Alger, E. Pfister édit., 1922, 231 p. (voir p. 235 où les galettes de bouses sont signalées).
 RAHMANI S., « Rites relatifs à la vache et au lait », *II^e Congrès de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord*, Tlemcen, 1936, vol. II, pp. 791-809.

M. GAST

B102. BOUZEIS

Situés par Ptolémée (IV, 5, 12, éd. C. Müller, p. 693) dans le nome de Libye, à l'intérieur des terres, au sud, semble-t-il, des Zugritae*, ou habitants de la région de Zugris (Id., IV, 5, 3, p. 677), bourg à localiser sur la mer, à l'est de Katabathmos Mégas (Soloum), du côté de la localité actuelle de Sidi Barrāni.

J. DESANGES

AVEC LES FILMS FOURNIS
CET OUVRAGE A ÉTÉ

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN DÉCEMBRE 1991
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
LIENHART & C^{re} A  AUBENAS D'ARDÈCHE

DÉPÔT LÉGAL : Décembre 1991

N° 5405. Imprimé en France

